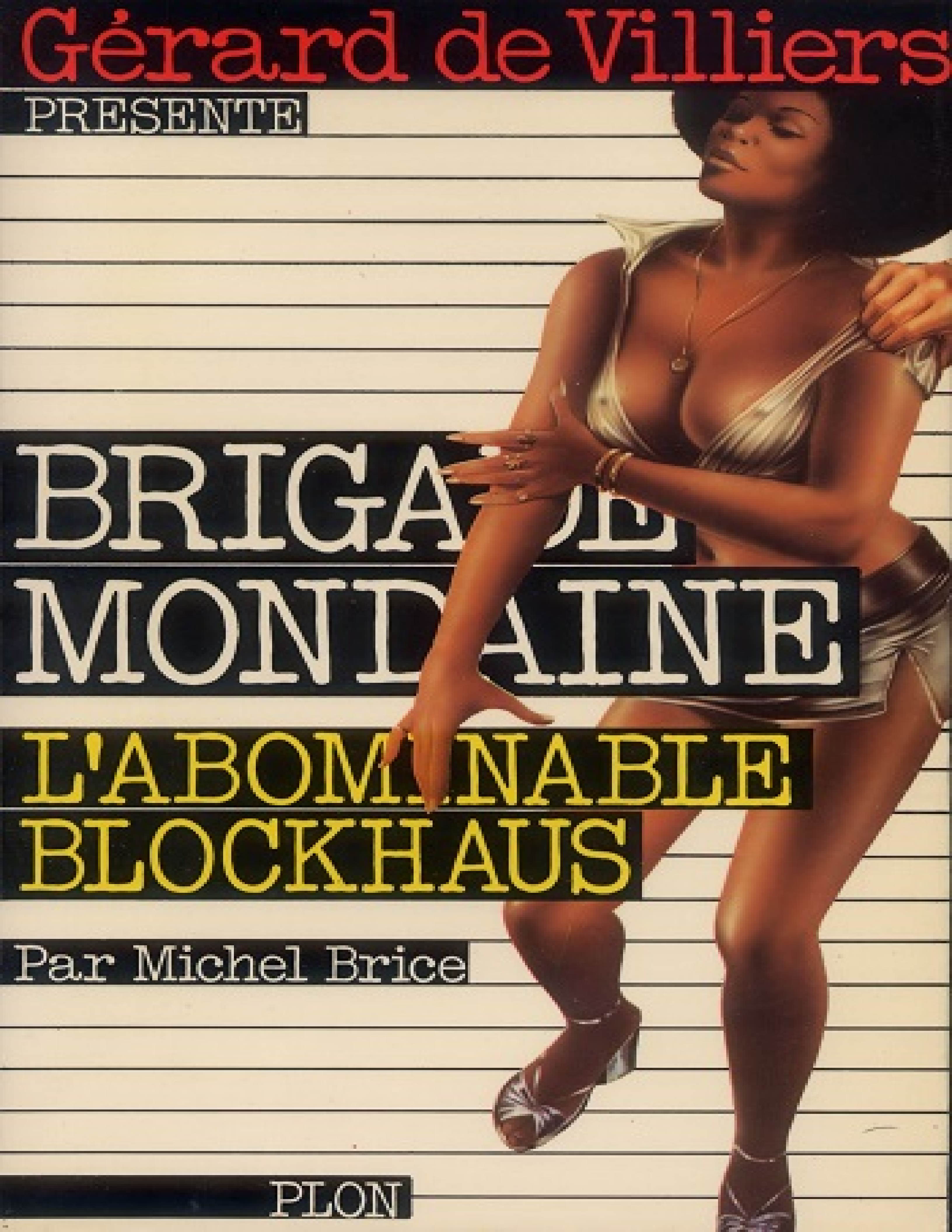

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGADE
MONDAINE
L'ABOMINABLE
BLOCKHAUS
Par Michel Brice
PLON

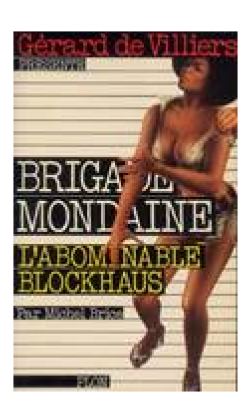
MICHEL BRICE

L'ABOMINABLE BLOCKHAUS

Brigade mondaine n°3

© Librairie Plon, SAS Productions 1975.

CHAPITRE PREMIER



Epiphanie riait à gorge déployée. Littéralement. D'un coup, ses seins venaient de jaillir hors du corsage ultra-décolleté. Étonnant que l'accident, immédiatement repéré par tous les clients de la Taverne, n'ait pas eu lieu plus tôt. Vêtue en Alsacienne, avec sabots, chaussettes de laine, jupe à plis sous le tablier, nœud immense piqué dans les cheveux, Epiphanie mettait toujours un point d'honneur à lacer son corselet serré à la limite du supportable. Histoire de faire remarquer la finesse de sa taille. Et, bien sûr aussi, la fantastique générosité de sa poitrine.

Devoir oblige : Epiphanie était l'attraction numéro un de la *Taverne Déroulède,* rue des Jardins, dans le vieux quartier derrière la cathédrale Saint-Étienne, à Metz. Attraction « montante », évidemment, pour le compte de Marcel Louvigny, le patron.

D'habitude, quand ce genre de mésaventure lui arrivait, Epiphanie prenait une mine faussement offusquée et se dépêchait de faire regagner leur logement aux coupables.

Mais cette fois, elle ne bougea pas, laissant même glisser son épaulette gauche. Comme par hasard.

— Vise un peu le vieux, là-bas devant sa bière, murmura-t-elle en se penchant, épaules saillantes. Je lui donne une attaque dans les dix minutes.

Le jeune appelé en civil, juché à côté d'elle sur un tabouret de bar, était au moins aussi rouge que le vieux depuis le début de l'exhibition. Il réussit, à force de volonté, à détourner la tête.

— Il se rince l'œil, le grand-père ! grommela-t-il.

Epiphanie fit la moue.

— Beau mec en tout cas. Tu crois que…

— Eh ! s'exclama le militaire, j'ai retenu mon tour, tu ne vas pas me le souffler !

Epiphanie dégagea son épaule droite de la bretelle correspondante et prit une profonde inspiration en descendant de son tabouret.

— Chiche que si ? fit-elle en souriant. J'ai l'impression qu'il a fini sa bière. Des fois qu'il aurait envie d'une autre…

Elle s'en alla, cambrée, faisant claquer ses sabots sur le carrelage dans le rythme de la musique pop, qui se ruait à pleine puissance hors des enceintes accrochées aux poutres noyées dans la fumée à chaque extrémité de la salle.

Très vite, on n'entendit plus que la musique et les claquements des sabots. Le brouhaha des conversations, intense comme tous les soirs à partir de dix heures chez Louvigny, avait stoppé net dès qu'Epiphanie s'était mise à bouger.

*

* *

Derrière son bar, Louvigny sourit sous son épaisse moustache, à la Brassens, mais délavée. Il était blond comme une botte de paille. Des rides de satisfaction s'irradièrent autour de ses yeux couleur de Moselle avant la pollution. Jamais les affaires n'avaient aussi bien marché, pour lui, que depuis qu'il avait mis la main sur Epiphanie. Une idée de génie six mois plus tôt, à la Guadeloupe, où il était allé se nettoyer les poumons au Club Méditerranée. Un échange, donnant-donnant, un soir de virée à Pointe-à-Pitre avec Toussain, un « hareng »[1] noir local. La bonne affaire réciproque traitée dans les règles du métier. Le Noir avait gardé Germaine, sa fille d'alors, ravi de s'approprier cette blonde plantureuse à la peau transparente qui ne manquerait pas de faire fureur chez lui. Et Louvigny avait repris

l’avion pour la France avec Epiphanie, certain de tenir la « perle noire » que tous les Messins et les curieux de nature des environs, surtout les soldats de la 6e Région militaire, ne demanderaient qu’à se taper : l’exotisme chez soi, qu’est-ce qu’il a de mieux ? L’échange s’était fait à la loyale, après examen et mise à l’épreuve de chaque fille. Dans le respect absolu, d’ailleurs, de leurs opinions à elles. Germaine, qui se plaignait toujours du froid, n’avait essuyé que deux ou trois larmes pour le principe. Quant à Epiphanie, elle n’avait qu’une envie, comme tous les Guadeloupéens : émigrer en métropole.

Longue et souple, des jambes étonnamment bien faites, la poitrine très développée pour une Noire, Epiphanie était en fait une métisse. Tant mieux, d’ailleurs, avait jugé Louvigny, les Noires trop pures ne plaisent pas systématiquement. Avec Epiphanie, les clients avaient le petit frisson du voyage sans trop de dépaysement. L’affaire parfaite. Douce et toujours gaie. Bonne fille. Ne renâclant pas à quelques petites bizarreries de la nature masculine, mais sans plus. En six mois, tout ce que la Moselle compte d’amateurs de putes connaissait Epiphanie. Et en redemandait. À la caserne, on rêvait beaucoup d’elle, la nuit dans les chambrées, guettant les soirs de perm.

— C’est exprès que Louvigny la faisait se présenter en Alsacienne. Irrésistible, les cheveux crêpés afro et la peau teintée. Surtout du côté du décolleté. En plus, elle s’appelait Epiphanie, Marie-Epiphanie pour être plus exact[2]… Tout un poème. Un poème qui rapportait 30000 AF au bas mot par soirée à Louvigny. Sans compter les consommations. Et la participation personnelle d’Epiphanie au bon maintien de l’hygiène sexuelle de son seigneur et maître.

*

* *

Dans un tintement de bracelets, Epiphanie posa les mains sur la table et désigna d’un mouvement du buste la chope de bière devant elle.

— Alors, mon chou, tu ne veux pas une autre Kronenbourg ? minauda-t-elle avec ce zézaiement léger qui était un de ses charmes supplémentaires.

La réponse jaillit, sèche comme une rafale.

— Occupe-toi de tes affaires. Fiche-moi la paix.

À cinquante centimètres de sa poitrine, deux petits yeux gris-vert la fixaient méchamment dans un visage congestionné parcouru d'un étonnant réseau vasculaire à fleur de peau.

L'homme avait les cheveux poivre et sel, taillés en brosse. La nuque et les épaules puissantes. Chemise et cravate stricte sous la veste de tweed couleur de muraille. Le militaire en civil type. Epiphanie avait l'habitude. Mais celui-là était à la retraite. La soixantaine, au moins, bien conservée. Elle chercha la main gauche. Alliance… Il était marié. Bon signe, puisqu'il était là.

Tout en continuant à l'observer sans répondre à son insulte, toujours souriante, elle termina son examen en estimant qu'il devait être officier, le maintien, la voix de commandement. Une espèce d'allure qui ne trompe pas.

Epiphanie accentua son sourire, pas vexée le moins du monde.

— À propos d'affaires, fit-elle en se passant la langue sur les lèvres, j'en suis une, mon grand, on ne te l'a pas dit ?

Les mains de l'homme se crispèrent sur le bois de la table et, dans sa rage, il lâcha d'un coup le fond de sa pensée :

— Tu n'as pas honte de t'exhiber dans ce costume, et dépoitraillée, en plus ! Ta tenue est une insulte à la France !

— Ah, il est là, ton problème !… s'exclama Epiphanie, qui lança un coup d'œil en arrière à Louvigny, faisant non de la tête en voyant qu'il était prêt à intervenir.

Elle se retourna et rit franchement, dans le silence absolument complet désormais. Le disque s'était arrêté et Paul, le barman, en oubliait de le changer.

— Je suis Française comme toi, mon officier.

Interloqué, l'homme haussa les sourcils :

— Comment tu as vu ?

Epiphanie avança la main sur la brosse, provoquant un vif mouvement de recul :

— Ça crève les yeux, tu permets ?

Profitant de l’avantage acquis, elle s’assit d’autorité à côté de l’homme et, passant son bras par-dessus son épaule, vint frotter son sein contre le tweed de la veste. L’autre se cabra, regarda autour de lui par en dessous. Il n’osa pas se dégager : toute la Taverne le fixait.

Epiphanie se mit à jouer avec son nœud de cravate :

— En somme, expliqua-t-elle, tu m’en veux parce que je suis une Noire. Seulement, il y a quelque chose qui ne va pas dans ton truc.

— Quoi donc ? gronda l’homme en sourdine.

Les seins d’Epiphanie sortirent tout entiers de leur dentelle.

— Ça ! fit-elle mutine en bombant le buste.

Un voile en pleine tempête s’agita dans les prunelles de l’officier. Il essaya de détourner les yeux. En vain. Sous son nez, saillant au beau milieu de deux globes café au lait gonflés à exploser, deux pointes sombres, presque grosses comme le doigt, mitraillaient ses mains d’ondes d’un voltage insoutenable.

Exorbité, l’officier rangea ses mains sous la table et poussa un soupir de bête à qui on fouille le ventre avec un couteau.

Il serra les dents et, très digne :

— Ça n’est pas bien, décréta-t-il. Tu te moques de la France !

— O.K. ! soupira Epiphanie. Mais va le dire au patron, pas à moi. Ma tenue de travail c’est lui qui me l’a achetée.

L’officier leva les yeux vers Marcel Louvigny. Celui-ci essuyait ses verres. Un vague sourire sous la moustache placide. Athlétique surtout. L’autre se voûta. Il avait soixante ans….

Devant lui, la poitrine se tendait toujours. Et, au-dessus, deux yeux d’un noir presque bleu, doux et bons, comme le sourire qu’on lui adressait.

— Tu sais, fit Epiphanie, mystérieuse, j’ai beaucoup de rendez-vous, ce soir, mais si tu veux, je te prends en priorité.

Cette fois, le voile flotta à la dérive dans les petits yeux gris-vert.

— D’accord, allons-y, jeta l’officier par saccades. Et si tu me dis ça pour te moquer de moi, je te préviens que je vais t’étonner.

Epiphanie rit :

— Je t’ai tout de suite jaugé. Du costaud. Allez, viens mon chou. L’escalier, c’est la porte du fond, derrière le bar.

Au passage, le jeune rougeaud l'agrippa par le bras :

— Je te revaudrai ça, siffla-t-il.

Epiphanie se dégagea d'un haussement d'épaules et s'en alla, dansante devant son nouveau client. Un peu inquiète, tout de même. Il avait l'air méchant et elle se méfiait des méchants. Mais elle en avait maté d'autres. Et, de toute façon, Marcel était là, pas loin de la porte.

*

* *

Epiphanie n'avait gardé que ses chaussettes et son corselet. Le corsage se tirait par en haut. Elle savait que les clients appréciaient généralement ça. Il mettait eh valeur à la fois la plénitude de sa poitrine et, quand elle se retournait, celle de sa croupe. En général, elle gardait aussi son nœud géant dans les cheveux. Mais ce soir, son client lui avait dit de l'enlever, et elle n'avait pas osé protester.

L'officier n'avait pas menti. Il était à la hauteur. Et drôlement même pour un homme de son âge. Raide comme un Guadeloupéen de vingt ans. À la limite même, un cas. En Fille qui aimait mettre du cœur à l'ouvrage, Epiphanie grognait presque de bien-être. Elle avait complètement oublié la brutalité des réflexions de tout à l'heure et ne pensait plus qu'à une chose : arracher du plaisir à son client. D'autant plus qu'il avait été très généreux, 20 francs de plus, d'autorité, jetés sur la table de nuit.

Mais quelque chose de bizarre se passait. Rien ne venait. Pourtant, Epiphanie avait offert au préalable à son client une bouche qu'elle se vantait d'être irrésistible quand elle le voulait. Et maintenant, assise sur lui, elle l'engloutissait savamment, le broyant presque à chaque coup de reins dans l'étau de son ventre. Un outil de travail dont elle était spécialement fière. D'habitude, en trois minutes, ses clients se désunissaient avec des ronronnements de nourrissons à la mamelle.

— Eh bien, mon chou, murmura-t-elle, haletante, on peut dire que tu es résistant, toi !

L'officier grimaça un sourire de mépris.

— Je t'avais prévenu, lâcha-t-il. Continue. Epiphanie se remit à l'œuvre, le ventre tout entier bandé dans un violent effort de ses muscles. Elle en

avait les seins qui se secouaient sur leurs attaches.

Elle gémit. Son client venait de les lui prendre à pleines mains. Sans le moindre ménagement.

Elle se recula avec un soubresaut des épaules et arrondit la bouche, langue sortie.

— Tu ne veux pas que… finit-elle par proposer.

Il rit. Un rire froid et gras à la fois.

— Inutile, question d'ambiance.

Il balaya la pièce du geste.

— Viens chez moi, fit-il.

Epiphanie ouvrit des yeux comme des assiettes.

— Tu es malade ! Je ne travaille qu'ici.

L'officier sourit mystérieusement. Tout en continuant à soulever Epiphanie avec de puissants mouvements des reins.

— Pas toujours, à ce qu'on raconte.

Les souvenirs de quelques extras, surtout chez des notables, traversèrent Epiphanie.

— Vrai, reconnut-elle, mais Marcel n'aime pas généraliser.

Sans se dégager d'Epiphanie, l'homme se tendit jusqu'à sa veste et en sortit son portefeuille.

— Tu comptes te faire combien, ce soir ?

Epiphanie se mordit les lèvres en levant les yeux au ciel.

— L'un dans l'autre, conclut-elle, dans les 30000, anciens bien sûr.

L'officier ouvrit son portefeuille.

— Tiens, fit-il en étalant les liasses sur la courtepointe du lit. Avec ce que je t'ai déjà donné, le compte y est.

Epiphanie resta muette vingt secondes. Visiblement impressionnée.

— Il faut que je demande à Marcel, décréta-t-elle. Tu permets !

Elle se dégagea avec componction. Et respect aussi. Ça ne lui était encore jamais arrivé d'abandonner un sexe d'homme sans l'avoir réduit à l'état de serpillière essorée jusqu'à la dernière goutte.

Quand elle revint dans la robe de chambre à rayures qu'elle avait enfilée avant de sortir, l'officier s'était rhabillé et fumait tranquillement, assis dans

le fauteuil Prisunic qui servait à Epiphanie pour les postures complexes.

Marcel suivait Epiphanie, clopinant légèrement. Vieux souvenir des commandos de chasse en Algérie. L'officier écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— Eh bien ? interrogea-t-il sèchement.

Marcel sourit, aimable. Ou plutôt essayant de l'être. Le bonhomme ne lui plaisait pas. Mais 30000 AF, ça se refuse difficilement. Surtout que les autres clients, sevrés, mettraient les bouchées doubles les soirs suivants.

— Je ne dis pas non, fit-il du ton paisible qui ne l'abandonnait jamais, mais, excusez-moi, je veux savoir votre adresse.

L'homme réprima un haut-le-corps.

— On peut dire que la confiance règne… Bon, j'habite à Verny, juste après Pouilly, vous voyez ?

— Parfaitement, c'est à quinze kilomètres d'ici. Mais, qu'est-ce qui me prouve que…

Les petits yeux gris-vert s'injectèrent :

— Dites-donc, Monsieur le maquereau, vous voulez peut-être voir mes papiers ?

Louvigny ravala l'expression –, toujours à cause des billets encore étalés devant lui.

— Bien sûr que non, fit-il, affable. Mais si ça ne vous ennuie pas, je vous suis. Histoire de vérifier. C'est tout. Quinze bornes, j'en ai pour vingt minutes aller-retour. Et, comme ça, tout sera simple entre nous.

— Soit, fit l'officier. Après tout, si ça vous chante.

Il pointa l'index vers les billets.

— N'oubliez pas ceci, lâcha-t-il, dédaigneux. C'est pour vous, j'imagine ?

*

* *

Sûre que son client serait d'accord, Epiphanie s'était changée pendant la négociation. Jeans de velours, bottes et épais manteau de lapin. Les nuits

sont fraîches, en Moselle au mois d'octobre.

Elle grimaça en s'installant dans la voiture de son client. Une Land-Rover en plus ! Et vieille. Une bagnole qu'elle connaissait bien. Il y en a plein la Guadeloupe. De quoi vous décrocher les seins à force de cahots.

Louvigny s'installa dans sa Mini, de biais, à cause de sa jambe à demi raide. Il démarra, pas mécontent, au fond. L'affaire lui paraissait prendre bonne tournure. Le client était réglo, quoique un peu cassant. Et Epiphanie l'avait assuré, quand elle était descendue, qu'elle se le mettrait dans la poche vite fait. Il sourit pour lui tout seul en suivant les feux arrière surélevés qui tressautaient devant lui. Bonne fille. Toujours prête, pour le gros coup. Il allait falloir lui payer une quinzaine à la Guadeloupe peu après le coup de feu de Noël et des fêtes de fin d'année, pendant le temps mort de janvier. Ne serait-ce que pour la vacciner contre le mal du pays. Et puis, il l'aimait bien, son Epiphanie, autant comme formidable rafleuse de biffetons que pour elle-même. Lui aussi s'était mordu pour sa peau café au lait à l'odeur un peu aigre sous le parfum dès les premières dix minutes d'étreintes.

Il négocia tranquillement les deux virages légers entre Magny et Pouilly, amusé. Devant, la Land-Rover forçait l'allure.

— Pressé de s'envoyer Epiphanie, le militaire ! grogna-t-il. Curieux mec…

— Question d'ambiance, avait-il dit.

Louvigny haussa les épaules. Et alors ? Si sa complication à lui s'arrêtait là, ce n'était pas bien grave. Pour le reste, absolument normal, avait assuré Epiphanie. On pouvait lui faire confiance, côté jugement sur les hommes.

Louvigny tiqua un peu en repensant à la Guadeloupe. À cause d'une lettre qu'Epiphanie lui avait montrée en riant. Une lettre de Toussain. Anodine, amicale, avec des compliments sur Germaine à l'intention de Louvigny (plus une bise de celle-ci sur ses joues) mais curieuse quand même, un hareng, ça n'écrit pas à une ancienne…

Louvigny chassa les doutes qui lui venaient et se concentra sur son volant. Dans la côte, deux kilomètres après Fleury, la Land-Rover s'était brusquement mise à foncer.

« Dingue, le mec ! jura sourdement Louvigny. Il y a un virage à angle aigu, là-haut. Haut sur pattes comme il est, il va se foutre en l'air. Et ma fille avec ! »

Surpris, il se laissa distancer. Une Mini, ça ne fait que 34 CV réels. Une Land-Rover, 86. Et, en plus, la Mini était automatique donc molle, à cause de la jambe gauche de Louvigny, toujours. Impossible pour lui de débrayer. La Land-Rover disparut.

Les dents serrées, Louvigny mit son moteur en surrégime.

Au débouché du virage à angle aigu, il n'eut que le temps de voir une masse sombre, très haute, devant lui.

Tous feux éteints, la Land-Rover s'était bloquée cinquante mètres après le virage.

L'avant de la Mini vint s'encastrer sous la caisse arrière. Le pare-brise vola en éclats. Louvigny se laboura le front. La réalité se dilua pour lui dans une frénésie d'étoiles filantes.

Calmement, l'officier passa en première et accéléra. Il y eut un exaspérant bruit de tôles froissées quand l'arrière de la Land-Rover s'arracha au capot.

Epiphanie se jeta sur son « client », toutes griffes dehors.

— Tu es malade ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ? C'est Marcel ! Vite, il faut y aller.

Une paume puissante lui rabattit la nuque en avant. Pour Epiphanie, à son tour, la réalité s'envola dans une avalanche technicolor.

Trois cents mètres plus loin, le commandant René Bastaing, du cadre de réserve, ancien d'Indo et d'Algérie, mis en disponibilité de service en 1962 pour collusion avec l'OAS après une condamnation à trois mois avec sursis, fit demi-tour dans le débouché d'un chemin creux, rebroussa chemin et, repassant devant la Mini immobilisée, la poussa d'un coup de pare-chocs dans le bas-côté, avant de reprendre la route de Metz à toute allure.

René Bastaing avait décidé, ce soir, de prendre Epiphanie à Louvigny. Il n'avait pas envie, pour autant, de le laisser écrabouiller par un poids lourd. Au fond, il n'avait rien contre lui.

*

* *

L’air frais fit reprendre conscience à Epiphanie. Elle hurla. Bastaing l’agrippa au poignet.

— Tu peux crier, siffla-t-il. Ici, personne ne t’entendra. Suis-moi.

Il la tira brutalement à lui et se mit à gravir un chemin en pente forte. Il se guidait avec une lampe torche.

Au bout de trente mètres, Epiphanie distingua dans le halo de la lampe un étrange mur de béton muni de meurtrières et creusé partout de vieux impacts d’explosions.

Curieusement, la porte basse où l’officier la poussa avait des rideaux à fleurs. Derrière, un interminable escalier descendait.

Une voûte profonde répercuta les cris d’Epiphanie quand elle fut projetée à l’intérieur. L’humidité était intense, mais il faisait chaud. Au moins quinze mètres sous terre.

Bastaing fit jouer un interrupteur en refermant la porte :

— Chez moi, c’est ici, articula-t-il. Et maintenant, viens. J’ai payé.

Exorbitée, Epiphanie regarda la voûte suintante parcourue de canalisations et de fils électriques sous tubes. Au fond, devant une meurtrière bouchée à la laine de verre, un vieux canon, suspendu au plafond. Tout rouillé.

Si elle avait été plus au fait des choses de la vie, Epiphanie se serait rendu compte qu’elle était dans un fort de la ligne Maginot.

— Je t’ai dit de me suivre, reprit Bastaing.

Elle recula.

Il l’attrapa d’une détente du bras, stupéfiante chez un homme de son âge.

Elle hurla encore. Alors, du fond des voûtes qui succédaient à la première, parvint un aboiement rauque, plaintif. À glacer le sang.

— Mon chien de chasse, expliqua Bastaing, laconique. Il est content que je sois rentré.

Il flatta la joue d’Epiphanie et lui ébouriffa un peu plus les cheveux. Presque affectueusement, comme on fait avec son chien.

Epiphanie se mit à claquer des dents.

— Ta chambre est là-bas, à droite, grimaça Bastaing en lui tirant le bras. On va remettre ça. Ne t’inquiète pas. Je ne te ferai pas de mal. Parole d’officier.

CHAPITRE II



Boris Corentin, les bras ballants, penché en avant, la tête abandonnée reprenait le contrôle de ses nerfs. Technique de yoga. On garde la position deux ou trois minutes, cinq s’il le faut. Sans effort, sous l’effet de leur propre poids, tête, épaules et bras descendent lentement. L’exercice de décontraction idéal. En plus, le cerveau, soumis à un gros afflux de sang, se réoxygène d’une façon accélérée.

Boris Corentin se releva avec précaution, prenant d’abord appui sur les genoux à deux mains. Pas question de mouvements brusques. Tout le bénéfice serait perdu. Il se redressa enfin, parfaitement apaisé.

Devant lui, à vingt mètres, au bout du stand de tir, la silhouette grandeur nature, mais réduite par l’éloignement, de la cible d’exercice : un homme faisant face, main droite à la hanche, prête à dégainer. Le tour noir, découpé des lignes pareilles à celles qu’on voit sur les planches de découpage anatomiques des bœufs chez certains bouchers, les différentes zones d’« immobilisation » de l’adversaire, avec les principaux points d’impact, marqués de cercles blancs dans le noir de la silhouette.

Corentin n’était pas content de lui. Il avait l’impression de perdre la main. Le précédent essai, il n’avait placé que trois balles sur six dans la cible. Et encore, mal réparties, en zigzag, de l’oreille à la cuisse droite en passant par le ventre. Mauvais. Un vrai bon tireur doit être capable de

n’atteindre que le bras droit, celui qui est armé. Un policier n’est pas fait pour tuer, mais pour immobiliser et rendre inoffensif.

. Corentin prit une profonde inspiration et fit, jouer les muscles de ses épaules sous son veston spécial plombé : de fines lamelles de plomb avaient été cousues dans la doublure, au bas de la veste, par Jeannette, la femme d’Aimé Brichot, son coéquipier aux affaires réservées de la Brigade Mondaine[3]. Coureur de jupons enragé, Corentin n’avait jamais encore eu le temps, à 35 ans, de songer au mariage. Et il ne fallait pas compter sur ses aventures pour lui faire de la couture. Elles n’en auraient d’ailleurs guère eu le temps. Le seul plaisir de Corentin, hors service, était l’amour. Il s’y donnait à fond, avec un appétit dévorant d’homme à femmes.

Auprès de lui, le moniteur d’éducation physique de la P.P., affecté au tir, attendait tranquillement qu’il se décide.

Corentin, qui le dominait presque d’une tête, baissa ses yeux noirs pour les plonger dans les siens.

— Ce n’est pas la forme, hein ? soupira-t-il d’un ton d’excuse.

L’autre haussa les épaules avec amitié.

— Mais non, petit. Tout le monde a des hauts et des bas. Tu sais bien que tu es un excellent tireur. Seulement, tu ne viens pas t’entraîner assez souvent.

Corentin hocha la tête d’un air las :

— Tu as raison, Flash Gordon. Mais on ne fait pas ce qu’on veut.

Le moniteur, de son vrai nom Gordon, camarade de judo ne se vexa pas du surnom. Flash, en anglais, ça veut dire « éclair ». Et c’était vrai qu’il tirait à la vitesse de l’éclair.

Flash Gordon fronça les sourcils et se concentra.

— Tu comprends, Boris, ton problème, c’est que tu n’es pas encore habitué à porter ton pistolet à la ceinture. Tu gardes les réflexes du holster[4].

Forcément, ça te désunit. C’est ça qu’il faut travailler. Tiens, exerce-toi à dégainer. À blanc.

Docile, Corentin engagea son P .38 d’exercice dans son étui, à la hanche droite. Il referma le bouton de sa veste, se redressa de toute sa taille et soudain, se rua.

D’un geste sec, il déboutonna sa veste, glissa la main droite dessous, saisit la crosse et se précipita, jambes écartées, et un peu pliées, bras tendus en avant. Position de tir réglementaire.

— Ça va ? interrogea-t-il sans bouger.

Flash Gordon prit l’air soucieux :

— C’est mieux. Mais je me demande si ta veste est assez plombée. À mon avis, le tissu flotte encore un peu trop. Ça te gêne la main. Il faudra revoir ça.

— Aïe, songea Corentin. Encore un service à demander à Jeannette.

Jeannette Brichot avait le cœur sur la main, comme « Mémé », son mari, et elle adorait Corentin. Seulement, quand il allait dîner chez eux, sa vraie famille, il avait souvent un bouton qui pendait, Jeannette ne rechignait jamais à arranger ça, mais Corentin, chaque fois, était un peu gêné. Surtout que ça entraînait immanquablement une conversation sur le plaisir du mariage, avec les plaisanteries habituelles sur les frasques – toujours supposées noires par Jeannette – de Boris Corentin.

Installé en plein Paris, dans d’anciennes catacombes sous la caserne de l’île de la Cité, le Stand de tir de la Police se trouve à dix mètres sous le service des passeports, à côté de l’Armurerie. On y accède par des escaliers tournants mais n’y entre pas qui veut. Les portes de fer verrouillées ne s’ouvrent que pour les armuriers qui s’y relaient jour et nuit, les moniteurs et les policiers venus s’entretenir les réflexes.

Ça sent la cave, c’est humide, et c’est en même temps poussiéreux, à cause du sol : du mâchefer compressé. Ça résonne aussi beaucoup, mais aucune détonation ne filtre au-dessus. Les Parisiens en mal de passeport, dix mètres au-dessus, n’imagineraient jamais les pétarades qui se déclenchent sous eux toute la journée.

— Vas-y, petit, fit Flash Gordon. À tir réel, cette fois.

Il mit son casque-oreilles. Corentin l’imita. Sans cette protection, c’est la surdité à vie dans cette caisse de résonance.

Corentin souffla, vérifia son pistolet, le mit en place, reboutonna sa veste et se concentra sur la cible, là-bas, violemment illuminée par les projecteurs de tir.

Quatre secondes plus tard – vérifié sur chronomètre par Flash Gordon, – le chargeur du P .38 était vide. Ils s’avancèrent, ôtant leurs casques.

— Pas mal, tu vois, petit, quand tu m'écoutes ! s'exclama Flash Gordon.

Sur les six balles, Corentin en avait placé cette fois quatre dans la silhouette, dont deux dans l'avant-bras droit.

*

* *

Cerné de boîtes de cartouches et de chargeurs, le téléphone grésillait sur sa console, contre les pierres mal jointoyées de la voûte. Personne n'entendait la sonnerie. Même pas le moniteur de garde au bureau. Il était sorti, attiré par le stand de tir numéro 4 où Flash Gordon rameutait tout le monde. Un policier s'arrachait. Boris Corentin. Depuis vingt minutes, il planait dans le nirvana des tireurs d'élite. Une formidable renversée par rapport à ses premiers exercices. Il faisait un malheur. Sa dernière « prestation » : six balles dans le bras droit de la cible. En ligne de bas en haut.

— Bravo, conclut Flash Gordon en retirant son casque-oreilles. Maintenant, exerce-toi de la main gauche.

Corentin grimaça :

— Pas facile.

— Si, il faut essayer, insista le moniteur. Un vrai tireur doit savoir utiliser ses deux mains.

Il s'arrêta, l'oreille tendue.

— Chapot ! s'exclama-t-il. Le téléphone sonne. Tu n'entends pas ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

Chapot fonça, penaud.

— Corentin, c'est pour vous, fit-il en revenant.

— Qui ? jeta Corentin, durci.

— Aimé Brichot.

Corentin abandonna son casque-oreilles. Inquiet. Qu'est-ce qui pouvait motiver un appel de son coéquipier, sur la ligne intérieure de la P.P., l'automatique de la police, en plein entraînement au tir ?

— Allô, Mémé, c'est grave ? fit-il d'une voix hachée.

En plus, Mémé le coupait en pleine performance. Pas bon du tout. De quoi lui faire perdre la main. Il avait encore une trentaine de cartouches à brûler.

À l'autre bout du fil, la voix d'Aimé Brichot, 33 ans, marié, père de deux jumelles, s'éleva, affable et douce ; comme toujours.

— Absolutely not, my dear, fit-il avec cet accent berrichon dont il n'arriverait jamais à se débarrasser à moins de se faire muter à vie à Montgomery, capitale de l'Alabama (États-Unis).

Corentin se gratta l'intérieur de la paume avec les ongles autour de la poignée de son écouteur.

— Écoute, Mémé, siffla-t-il, je sais bien qu'on est comme mariés, toi et moi, depuis 5 ans, ça n'est pas une explication suffisante pour vérifier, téléphoniquement si je suis bien où je t'ai dit que j'étais. Je te le jure sur la tête de tes jumelles, je ne suis pas en train de te cocufier avec Flash Gordon.

Un silence de quinze secondes, à l'autre bout de la ligne, lui laissa tout le temps de se trouver méchant.

— Je voulais te rendre service, voilà tout, dit Brichot, très vexé.

— Ah bon ? interrogea Corentin, radouci.

Brichot se racla la gorge :

— My dear, fit-il d'une voix raffermie, tu m'as bien dit qu'à partir de ce soir, tu étais en vacances pour huit jours ?

— Vouais, grommela Corentin. Je me suis fait avoir. Des vacances en octobre, c'est gai. Tout ça à cause de cette petite frappe de Salengro[5]. Mais dis moi, le rapport avec ton appel ?

— Definitively évident, répliqua Brichot, que son accent berrichon n'avait jamais guéri d'une anglomanie frénétique, frisant la folie psychopathe aussi douce que caractérisée : il ne portait que des caleçons d'Old England.

Corentin faillit se retourner un ongle, pourtant taillé court, dans la chair de sa paume.

— My dear, avoua-t-il, vaincu, singeant Brichot pour l'amadouer, une supposition que tu te décides à t'expliquer en langage décodé, à moins que tu aies parié avec Tardet ou Rabert de te payer téléphoniquement ma tête, ce qui, œuf corse[6], ne m'étonnerait pas.

Brichot rit nerveusement.

— L’œuf n’est pas corse, articula-t-il, sentencieux. Il est lorrain.

— Voilà autre chose, grinça Corentin qui commençait à prendre la poignée de son combiné pour une crosse de revolver et dont le subconscient cherchait à résoudre cette quadrature du cercle technique : comment envoyer des balles de P .38 via un fil téléphonique ?

Brichot soupira, fatigué :

— The name of the egg is : Louvigny[7], si tu veux tout savoir.

Corentin cessa brusquement de nourrir d’inavouables pensées à l’égard de son coéquipier. Une petite musique très ancienne, vieille de quinze ans, bien plus que les mélopées berricho-britanniques de Mémé Brichot, venait de lui envahir les lobes de la mémoire. Une mélopée du temps passé, lancinante comme les musiques arabes, mais syncopée de rafales de FM et de MAT 36, d’explosions de grenades défensives, de rugissements de pales d’hélicoptères et de râles de mourants.

La guerre d’Algérie.

— Reçu 5 sur 5, fit-il doucement, replongé dans le temps passé jusqu’à l’argot des djebels. Marcel Louvigny, oui je connais. Qu’est-ce qu’il veut ?

— Te voir. D’urgence. Voilà pourquoi je me suis permis de te déranger. Tu pars demain, non ?

— Tu as raison, merci, reconnut Corentin. Il t’en a dit plus ?

Brichot se gratta la gorge, sans accent particulier.

— Juste le lieu du rendez-vous. Ce soir, vingt-trois heures au Select, à Montparnasse.

— Où je peux le joindre ?

— Inutile, j’ai pris sur moi de dire OK de ta part. Sûr que tu irais. Tu m’en as parlé, de ce mec, non ?

— Exact, et merci. À tout à l’heure, avoua Corentin qui raccrocha rêveusement.

Mémé avait eu raison. C’était vrai que pour Marcel Louvigny, Boris Corentin répondrait toujours présent. La moindre des choses. Un matin de mai 1960, dans la cuvette d’Aguelfa, près de Saint-Paul-du-Fay (aujourd’hui Tesmir) au sud d’Orléansville (aujourd’hui : El-Asnam), dans

les premiers contreforts de l'Ouarsenis, Marcel Louvigny lui avait sauvé la vie.

Ce matin-là, ils cernaient Stouf, le chef rebelle de la région, pour la première fois après six mois de chasse. Repéré dans sa grotte, au creux du Kef, le massif calcaire dominant la vallée. Chef de section sous les ordres du lieutenant Verberie, Corentin, sous-lieutenant appelé passé par Cherchell, avait reçu l'ordre d'entrer dans la grotte avec la section qu'il commandait. Son sergent, un jeune voyou de Metz, déjà plusieurs fois tricard à 20 ans : Marcel Louvigny.

Dans le noir, au débouché du boyau conduisant à la grotte de Stouf, Corentin s'était trouvé brusquement dans la lumière d'une lampe à pile de campagne braquée sur lui. D'en face, un F.M. s'était vidé dans sa direction. Par chance, une seule balle dans la cuisse. Mais il lui était devenu impossible de rebrousser chemin. Devant lui, Stouf réarmait avec fièvre. Tout seul. Abandonné par les siens, mais décidé à faire un massacre avant d'y passer. En plus, la carabine américaine de Corentin, la seule arme qu'il emportait avec lui, avait roulé en contrebas à dix mètres. La cible parfaite, comme la silhouette dans les catacombes de la caserne de la Cité.

Louvigny, lui, était à cinq mètres en arrière, bien à l'abri dans le boyau. Il aurait pu, rester là. Humain : pourquoi risquer sa peau dans une guerre pourrie d'avance ?

Louvigny était venu chercher son sous-lieutenant, sous le feu de Stouf. Et il l'avait ramené à l'abri.

Mais c'est Corentin qui avait dû, à son tour, traîner Louvigny jusqu'à l'air libre. Une balle dans la cuisse, c'est moins grave qu'une balle dans la rotule.

Corentin avait continué la guerre jusqu'à la quille sans Louvigny : celui-ci avait été rapatrié.

Boiteux à vie. Pour avoir sauvé son lieutenant d'une mort certaine.

Le genre de choses qui vous lient jusqu'à la dernière pelletée de terre du fossoyeur qui nettoie quelque part en France ou dans le monde la bêche qui servira un jour ou l'autre pour vous.

Boris Corentin n'avait revu Marcel Louvigny qu'une seule fois. Tout à ses débuts à la Brigade Mondaine. Quand l'autre avait été sérieusement compromis dans une affaire de clandé et condamné à deux ans de tôle à l'appui. Corentin avait obtenu de son divisionnaire de l'époque, une

autorisation de séjour pour Louvigny chez lui, à Metz. La moindre des choses quand un type vous a arraché au champ de tir d'un F.M. au péril de sa propre vie.

— Alors, petit, jeta Flash Gordon, on remet ça ?

Corentin secoua la main. Il n'avait plus le cœur à tirer. Subitement les armes le dégoûtaient.

— On me rappelle, fit-il, évasif.

Flash Gordon eut une moue fataliste. Le service avant tout…

— À la semaine prochaine, fit-il gaiement. Tu tiens la pêche, je le sens, profites-en. Ne fais pas comme les autres. Le tir obligatoire tous les trois mois, ça ne suffit pas. Viens t'entraîner toutes les semaines, comme dans le temps.

Corentin sourit :

— Tu as raison. Je redémarre dans huit jours. Pas avant. La semaine prochaine, congé.

Flash Gordon lui chatouilla le menton avec son casque-oreilles.

— Verni ! Où tu vas ?

Corentin vira vers lui, intéressé :

— Tu as une idée, pas trop chère, j'entends, pour trouver du soleil et du sable chaud en octobre ?

— Ils n'ont rien pour toi, à Ronce-les-Bains.

Corentin se massa les commissures.

— Tu les crois capables de réaliser un jour qu'à St-Brévin-les-Pins, il fait autre chose que de pleuvoir des cordes, en octobre ?

*

* *

Sept filles, en tout, pas une de plus, dans la cohue du Select, classique à vingt-trois heures. Corentin grimaça une moue de dégoût. Pourquoi Louvigny lui avait-il donné rendez-vous dans cette brasserie, juste en face de la Coupole, Boulevard Montparnasse, qui est le soir une des plus denses concentrations d'homosexuels de tout poil de la capitale ?

Il avait prévu de draguer ce soir, d'essayer de trouver une fille qui réunisse deux conditions, être libre les huit jours prochains et avoir une idée lumineuse sur un endroit où aller jouer solos à si-on-refaisait-l'amour ?

Corentin cherchait délicatement à dégager une chaise, à la terrasse où se vautrait un blondinet un peu fardé, quand une main ferme lui pressa l'épaule. Il se retourna.

— Mes respects, mon lieutenant, je suis à l'intérieur. Au fond, dit Louvigny, c'est plus tranquille. Vous venez ?

— Louvigny ! s'exclama Corentin. Ça fait plaisir de te revoir ! Entrons.

Ainsi, Louvigny le vouvoyait toujours. Comme autrefois. Et les officiers tutoient les hommes. Ça avait toujours gêné Corentin. Mais on ne change pas les usages. Et puis, tout de même, Louvigny était un hareng. Ça facilitait la continuité des habitudes de conversation prises à Aguelfa.

À peine assis, Corentin dévisagea rapidement Louvigny.

Le hareng portait un gros sparadrap à l'arcade sourcilière. Corentin remarqua aussi line ecchymose à la joue, et toute une série d'estafilades sur le dos des mains.

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? demanda-t-il, soupçonneux. Tu t'es battu ? À ton âge !

— Non, fit sombrement Louvigny. Je vous expliquerai tout à l'heure, j'ai eu de la chance, d'ailleurs de m'en tirer à si bon compte.

Il rêva, tandis que Corentin poursuivait son examen.

— Bravo, conclut-il. À part les coups et la moustache, tu n'as guère changé.

— On s'entraîne, fit Louvigny souriant.

Corentin crispa les mâchoires imperceptiblement. Lui, il avait ses deux jambes intactes, une simple tache blanche dans la peau. Il pouvait aller sur les stades. Pour Louvigny, s'entraîner, ça voulait dire se contenter des salles de sports. Finie la cendrée des pistes pour lui. À jamais. À cause du sous-lieutenant de réserve Boris Corentin.

— Vous aussi, vous vous maintenez, s'exclama Louvigny avec un entrain un peu forcé. Pour chasser, par délicatesse un souvenir de grotte algérienne.

— Alors, tu en es où ? jeta Corentin.

Louvigny attendit que le serveur ait siphonné leurs whiskies. Il mentit.

— Au poil ! Si vous êtes toujours d'attaque comme au bon vieux temps, j'ai une combine pour deux tout à l'heure. Deux filles splendides. Du Saper.

Corentin éclata de rire.

— On verra ça. Mais viens au fait. Tu es toujours tricard à Paris, j'imagine ? Si tu prends le risque de venir me voir, moi qui suis de la police, tu dois avoir une raison sérieuse ?

Louvigny, s'assombrit :

— Exact. Je suis dans la merde. J'ai besoin de vous.

L'œil luisant d'un canon de F.M. se promena au-dessus des whiskies. Histoire d'insister sur un point précis des souvenirs de Boris Corentin.

— Cause, fit Corentin, dardant ses yeux noirs dans le saphir des yeux en face de lui.

Louvigny secoua son verre, faisant tinter la glace.

— Excusez-moi, reprit-il, je veux dire que j'ai besoin de vous tout de suite. Et en douce.

— C'est si grave ? interrogea Corentin, surpris.

Louvigny hocha la tête affirmativement.

— Pour moi, oui. Ma fille a disparu. Enlevée.

Il rêva :

— Et en plus, je l'aime bien.

Corentin reposa son verre sans même y tremper les lèvres.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? fit-il doucement. Moi, un flic, t'aider, toi, un hareng, à retrouver une pute !

Louvigny rejeta la tête en arrière :

— Pardon, je n'ai pas trouvé d'autre solution.

L'œil du F.M. d'Aguelfa s'impressionna une nouvelle fois dans les rétines de Corentin.

Il crispa les mâchoires. Puis un de ces sourires désarmants qu'il réservait d'habitude aux femmes détendit son visage.

— Raconte, dit-il doucement. Si je peux t'aider, je te jure que je le ferai.

Dans le lobe « problèmes personnels » de son cerveau, une case venait de se refermer. Celle du problème vacances.

Corentin se trouvait déjà une petite consolation : après tout, il n’était jamais allé en Lorraine.

CHAPITRE III



Dans sa terreur, Epiphanie avait au moins une consolation. Tenant parole, l'inconnu ne lui avait fait aucun mal. Même en la prenant, hier soir, tout de suite après son arrivée ici. De ce côté-là, le client tout à fait normal. Un instant, après, elle avait espéré qu'il allait la libérer. Qu'il ne s'était débarrassé de Marcel que pour avoir la paix. Ou parce qu'il avait horreur qu'on le surveille. Après tout, ça pouvait se comprendre.

Mais non, après s'être servi d'elle, l'officier était reparti sans un mot, refermant le verrou à double tour.

À présent, c'était le lendemain. Sûrement. Mais quelle heure au juste ? Impossible de le savoir. Epiphanie ne portait jamais de montre. Et sa prison n'avait aucune ouverture sur l'extérieur. La seule lumière était celle de l'ampoule électrique, au plafond, agrémentée d'un abat-jour en tissu écossais rouge et bleu, surprenant et ridicule dans ce décor de casemate : murs où l'on voyait encore les marques de coffrages imprimées dans le béton, tuyauteries et câbles électriques alignés par dizaines, comme dans la grotte au canon de l'entrée.

Les seuls meubles : le lit de camp à l'ancienne, toile tendue sur des bandeaux de cuir, où Epiphanie avait « terminé » son client hier soir, une table et une chaise de bois blanc et, à gauche de la lourde porte métallique maintenue par des croisillons rivés dans la masse, un W.-C. chimique,

comme on en voit dans les campagnes. Par contre, il y avait un lavabo, avec une glace ébréchée au-dessus et, bizarrement, l'eau coulait chaude au robinet marqué de rouge.

Epiphanie se leva et alla tambouriner à la porte ! Pour la vingtième fois depuis son réveil. Sans autre ; résultat que de provoquer un effroyable tintamarre métallique. Elle retourna se jeter sur son lit, les paumes collées aux oreilles, des sanglots se précipitant dans sa gorge.

Bientôt, des aboiements, loin quelque part dans les souterrains, la firent se dresser. Un brusque accès de panique la saisit. C'était affreux. Bestial et humain à la fois. Elle frissonna comme si elle venait d'être jetée nue dans la neige. Pourtant, il faisait très chaud, bien qu'il n'y ait aucun radiateur au mur. Une chaleur moite de cave, champignonneuse, gorgée d'humidité, qui lui rappelait exactement celle de la jungle de la Guadeloupe, quand elle allait s'y promener le dimanche sur les versants de la Soufrière.

Les murs suintaient. De temps en temps, des gouttes tombaient du plafond partout, le lit y compris, la couverture en était trempée.

Soudain, Epiphanie s'aperçut qu'elle commençait à compter les gouttes. Elle lutta pour résister. Penser à autre chose. Échapper à cette numération automatique qui tournerait immanquablement au supplice.

La matinée tirait à sa fin quand le commandant Bastaing décida d'aller retrouver Epiphanie.

La serrure tourna deux fois et il apparut un plateau à la main, vêtu d'un battle-dress léopard, des leggins lacés serrés aux chevilles.

En le voyant, Epiphanie s'était recroquevillée en arrière, les bras croisés sur la poitrine. À part son jeans elle était nue. Dans cette chaleur, impossible de supporter son pull de laine. Elle n'avait pas emporté de corsage.

Bastaing désigna d'un air de reproche le premier plateau qu'il avait apporté le matin, pendant qu'Epiphanie dormait. Elle n'y avait pas touché.

— Tu as tort, dit-il. Il faut reprendre des forces.

Elle ne dit rien. Se contentant de l'observer par en dessous. De nouveau une vague de terreur l'envahissait.

Bastaing se débarrassa de son plateau et vint s'asseoir près d'elle en soupirant. Elle se recula encore.

Un bon gros sourire d'ours fendit le visage couperosé :

— Allons, fit-il d'une voix de papa grondeur. Je t'ai dit de ne pas avoir peur. Tu ne risques rien, je te le jure.

Une lueur de sincérité absolue brillait dans les petits yeux gris-vert. Epiphanie réussit à calmer les battements de son cœur.

— Laisse-moi partir ! glapit-elle.

Bastaing se voûta, comme surpris par l'attitude d'un enfant buté.

— Bien sûr, commença-t-il, conciliant, tu vas partir, ça aussi, je te le jure. Mais pas tout de suite…

Oubliant qu'elle avait le buste libre, Epiphanie se prit la tête à deux mains.

— Tu es fou ! cria-t-elle en se redressant, qu'est-ce que c'est que ce cirque ? De quel droit tu m'as amenée ici ? sors-moi, tout de suite !

— Pas encore, répéta Bastaing.

Elle se pencha vers lui.

— Salaud ! Et en plus tu as peut-être tué Marcel ! Je te retrouverai. Tu iras en tôle, je te le promets.

Elle s'était levée et lui martelait la poitrine à coups de poing, cherchant le visage pour le griffer. Superbe. La vraie tigresse.

Il la courba à la force du poignet et l'obligea à se rasseoir.

— Tu ferais mieux de m'écouter. Ça ne sert à rien de te mettre en colère. Plus vite tu accepteras de collaborer, plus vite tu sortiras.

Epiphanie se tordit les mains. Il avait raison. Et puis, elle en était tout à fait sûre, désormais. Il ne lui ferait pas de mal. Il aurait déjà commencé. Les sadiques n'attendent jamais.

— D'accord, salaud, siffla-t-elle, je t'écoute. Mais je te le promets, je te ferai arrêter.

— Mais non, idiote, fit-il posément. Tu ne commettras jamais cette bêtise.

— Et pourquoi ? questionna-t-elle, interloquée.

— Toujours à cause de mon portefeuille.

En même temps, il tapotait sa poche de poitrine.

— Explique-toi, jeta Epiphanie.

Bastaing sortit son portefeuille, l’ouvrit et compta douze billets de 500 francs qu’il ajouta sous le nez d’Epiphanie.

— 600 000 anciens, fit-il, satisfait. Ça te va pour huit jours ici ?

— T’es dingue, ou quoi ? articula Epiphanie, quand même soufflée.

Elle se reprit, serra les dents et tendit la main, reprise par le métier.

— File-les-moi d’abord.

Bastaing sourit et lui tendit l’argent. Epiphanie posa les billets sur son ventre, et les coudes par-dessus.

— Et puis, non, conclut-elle. Je ne marche pas. Qu’est-ce qui me dit que tu vas me libérer, au bout de huit jours ? Et que, de toute façon, tu ne me reprendras pas l’argent ?

— Parole d’officier français, répéta Bastaing.

Epiphanie avait vaguement entendu parler du sens de l’honneur et du devoir. Le grand sujet chez les militaires de carrière. Elle soupira. Et puis, elle n’avait pas le choix.

— O.K., dit-elle, je marche, mais à deux conditions.

— Vas-y.

— Primo, je veux des nouvelles de Marcel. Si tu me l’as tué, je te bousille, je ne sais pas comment, mais je trouverai le moyen.

Elle montra les dents.

— Ça coupe aussi, tu sais.

Bastaing daigna sourire :

— Ton maquereau va bien. Je te le garantis. Juste quelques estafilades.

— Tu l’as vu ? jeta Epiphanie précipitamment.

Bastaing haussa les épaules.

— Bien sûr que non. Mais regarde.

De son autre poche, il sortit une coupure de presse extraite de *l’Est Républicain.*

Epiphanie put lire, en dix lignes, que Marcel Louvigny, le sympathique patron de la Taverne Déroulède, avait eu un accident de voiture. Un chauffard l’avait heurté dans un virage en ne lui provoquant, par miracle, que des blessures sans la moindre gravité.

Epiphanie soupira, rassurée.

— Salaud, reprit-elle, les yeux injectés, tu as pourtant mis le paquet !

— Il roulait trop vite, commenta Bastaing philosophiquement. Ce n'est pas de ma faute. Et puis, tu vois, il n'a pas porté plainte, à ton sujet, je veux dire. Intelligent, ton mac. Prends-en de la graine. Bon, ta deuxième condition ?

Epiphanie leva le menton vers le plafond.

— Je ne veux pas rester enfermée dans ce cachot. Je veux pouvoir sortir. Aller partout. Dehors aussi.

Bastaing réfléchit quinze secondes.

— Il faut me comprendre, dit-il enfin. Et si tu filais ? Alors, je veux bien composer avec toi. Ici, dans le blockhaus, c'est d'accord, tu seras libre d'aller et venir sauf vers les galeries, au fond, c'est trop dangereux. Et à poil. Pour t'enlever toute idée de fuite, au cas où tu trouverais le moyen de me voler la clé.

Il tapotait sa ceinture, où pendait tout un trousseau.

— On est dans un coin perdu, fais-moi confiance. Et par ici, fin octobre ça gèle déjà à moins cinq la nuit. Tu piges ?

Il rit :

— De toute façon, ça te va très bien de vivre à poil. Et puis, ça ne te changera pas beaucoup. Hein !

Epiphanie verdit, mais se contint.

— Je t'ai dit que je voulais aussi prendre l'air, grinça-t-elle.

— D'accord aussi, mais la nuit. Des fois que tu voudrais repérer le paysage. Et attachée à moi, j'ai des menottes.

Il jaugea les longues jambes moulées dans le velours du jeans.

— Tu dois courir vite, fit-il. Bon. T'es d'accord.

— Oui, reconnut Epiphanie, qui froissait ses 600 000 francs.

Bastaing sourit.

— Encore une chose. Quand tu sortiras, dans huit jours, ni toi ni ton mac, crois-moi, ne chercherez à me créer des ennuis.

— Ça, c'est autre chose, gronda Epiphanie.

— Non.

Elle s'avança vers lui, toutes dents dehors :

— Et pourquoi ça, mon salaud ?

— Parce que chaque fois que tu reviendras passer huit jours ici, répondit Bastaing paisible, il y aura 600 000 autres billets pour toi.

Soufflée, Epiphanie se rassit. Presque radoucie.

— Je ne te comprends pas, avoua-t-elle, aimable pour la première fois depuis la veille, à la Taverne. Si tu viens chez moi, ça ne te coûté que le tarif normal. Tu es tapé, toi !

Bastaing secoua la tête :

— Je t'ai dit : question d'ambiance. Moi, ça ne marche bien que dans un décor militaire. Tu peux comprendre ça ? chacun ses préférences.

— Tu es donc si riche ? demanda Epiphanie, avouant ce qui était au fond sa plus grande surprise.

Un fugitif sourire éclaira le visage de l'officier.

— T'occupe. Je n'ai pas l'air, mais j'ai les moyens. Maintenant, donne-moi tes vêtements.

Epiphanie obéit. Gênée. Dans un décor de cauchemar, la pudeur lui revenait.

Les petits yeux gris-vert le saisirent tout de suite.

— Tu devrais manger, dit Bastaing d'une voix différente en louchant vers le sac à main sur la tablette du lavabo. Et après, refais-toi une beauté. Tu me donnes des idées. Au tarif où je te paye, j'ai le droit quand je veux, non ?

Epiphanie détourna la tête.

L'air soucieux, Bastaing se mit à examiner le plafond. Puis le lit.

— Tiens, fit-il. On va mettre le lit dans l'autre coin, là-bas, ça ne suinte pas. Et je vais te donner d'autres draps et d'autres couvertures.

— Merci pour l'attention, grogna Epiphanie, mais tu n'as pas mieux à m'offrir, ici, comme chambre ?

— Non, dit Bastaing, c'est la meilleure.

Epiphanie soupira :

— Ben, mon colon… ça doit être beau, la tienne !

La porte claqua, mais Bastaing ne verrouilla pas la serrure. Restée seule, Epiphanie contempla les billets en hochant la tête.

— Qu'est-ce qu'il faut pas faire dans la vie pour gagner son pognon… murmura-t-elle.

Deux minutes plus tard, elle était attablée. Tout son appétit était revenu. Au fond, rêvait-elle en mastiquant son rosbif, des petites séances de huit jours ici, de temps en temps, ça valait peut-être le coup. Elle calcula mentalement. Huit jours, à la Taverne, ça leur rapportait, à Marcel et à elle, entre 200 et 250 000. 600 000 moins 250 000, reste 350 000. Joli bénéfice. 175 000 chacun, puisqu'ils partageaient fifty-fifty. Et nets pour elle : Marcel réglait les frais sur sa part à lui. Elle sourit. Au fond, ce dingue, c'était peut-être une chance à ne pas laisser passer.

CHAPITRE IV



Charlie Badolini était dans un de ses mauvais jours. Ça se voyait d’emblée. Tics nerveux aux commissures, roulement d’yeux furibards, il ne tenait pas en place dans son fauteuil.

Comme pour arranger les choses, l’inspecteur divisionnaire Dumont, son adjoint direct et le « tampon » entre le patron de la Brigade Mondaine et la centaine d’inspecteurs de ce service, l’un des plus importants de la Division « Quai des Orfèvres » de la P.J., fut soudain pris d’une violente crampe d’estomac. Il verdit et se courba en deux en réprimant un gémissement.

— Vous ne vous sentez pas bien, Dumont ? jeta le Chef de la Mondaine dans un nouveau roulement d’yeux.

— Non, Patron, avoua Dumont. C’est l’estomac.

Badolini haussa les épaules, agacé.

— Je vous ai toujours répété, Dumont, que vous mangiez trop.

Dumont se crispa, saisi par un retour de crampe.

— Ça n’est pas ça, Patron, c’est mon régime, justement. Je l’ai commencé ce matin. Alors, forcément, j’ai faim.

— À midi, déjà ? interrogea Badolini, surpris.

Dumont émit un sourire penaud.

— Je n’ai pris qu’un thé citron, sans sucre vous comprenez.

Badolini haussa les épaules, consterné :

— C’est le citron, mon vieux. Mathématique.

Vous êtes fou.

Dumont se courba encore. Tenaillé autant par les crampes que par un rêve : son petit déjeuner de la veille. Saucisson, pâté de foie, un peu de mâche-betterave, un quart de camembert, le tout arrosé de deux verres de Sancerre suivi d’un café noir bien tassé. Le Paradis perdu.

Ses bajoues frissonnèrent. Il avait juré à sa femme, pas plus tard qu’hier soir, de perdre quinze kilos en un mois. Autrement dit de descendre de 105 à 90. L’enfer en perspective.

Badolini se radoucit :

— Ça va mieux ? Parfait. Alors, Corentin demande à ce qu’on lui confirme notre accord pour son départ en vacances ?

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, bien entendu, Monsieur le Divisionnaire, fit Corentin avec urbanité.

Badolini tourna le menton vers lui.

— C’est à Monsieur Dumont de décider, dit-il. Moi, si Brichot reste pour expédier les affaires courantes, je n’y vois aucun inconvénient. Et vous, Dumont ?

— Moi non plus, Patron.

Badolini serra les mâchoires, et se pencha vers lui, par-dessus la table. Son incroyable voix de basse, stupéfiante dans ce corps de 55 kilos pour 1,65 m au plus, gronda dans le silence :

— Une question, M. Dumont. Pourquoi diable, venez-vous me prendre dix minutes de mon temps pour régler le problème de vacances d’un inspecteur ?

La bouche de Dumont s’arrondit et ses bajoues se mirent à vibrer d’indignation :

— Mais, Monsieur le Divisionnaire, c’est vous même qui m’avez dit un jour, expressément, que l’inspecteur Corentin était trop précieux pour le service pour qu’il ne puisse pas prendre de vacances sans votre accord personnel !

Badolini replanta ses fesses osseuses sur le cuir de son fauteuil.

— Exact, grogna-t-il, veuillez me pardonner.

Nerveusement, il fouilla ses poches. Le geste machinal du fumeur dont une envie subite titille la langue.

Corentin sortit son paquet de Gallia et le tendit. Badolini le repoussa d'un geste frénétique, comme s'il s'était transformé en Diable confronté à un flacon d'eau bénite venue de Lourdes.

— Surtout pas ! s'écria-t-il, j'essaye d'arrêter de fumer.

Il coula un regard en coin à Dumont et avoua :

— Depuis ce matin, moi aussi, mon vieux.

Dumont lui adressa un grand sourire compréhensif. Ils étaient frères en privation. Ça rapproche.

« Bon Dieu, pensa Corentin, in petto, il est temps que je file d'ici. Ça va être gai ces jours-ci avec Baba en cure de désintoxication et Dumont au régime sec. »

Il plaignit Brichot qui, lui, restait. Il voyait ça comme s'il y était. Engueulades, portes qui claquent, charmante perspective…

Badolini avala sa salive plusieurs fois dans l'espoir fou que son envie de tabac prendrait le même chemin.

— Vous nous laissez bien entendu votre adresse, Corentin ?

Corentin se tortilla sur sa chaise.

— C'est-à-dire que… je vais me déplacer.

— Où ça ? fit Badolini dont la langue claquait dans le palais à force d'être sèche.

Corentin baissa les yeux :

— En Moselle.

— Tiens, drôle d'idée pour des vacances. Vous avez de la famille là-bas ?

Corentin se gratta le front.

— Non Monsieur le Divisionnaire. Mais, côté finances, c'est maigre. Alors, j'ai un ami dans le coin. Alors…

Badolini secoua les mains :

— C'est votre vie privée. Mais vous avez bien un point de chute où vous joindre en cas d'urgence ?

— Oui, avoua Corentin. La Taverne Déroulède, rue des Jardins à Metz.

— Déroulède ? comme le poète ? s’esclaffa Badolini, hilare. Une Taverne qui s’appelle Déroulède ? Pas banal ça.

Il se fit incisif :

— Il y a une fille là-dessous, Corentin.

Corentin sourit d’un air piégé.

— Vous avez trouvé, Monsieur le Divisionnaire. Badolini se leva, un impayable rictus coquin en travers de son visage buriné.

— Bonne chance, mon vieux, et amusez-vous bien. À la semaine prochaine.

Dans le bureau des affaires recommandées, Brichot tapait un rapport. En voyant entrer sa « flèche »[8], il se composa un visage de martyr. Irrésistible avec sa moustache en brosse, ses lunettes Amor perchées sur son nez osseux et sa calvitie de plus en plus totale au fil des semaines.

Corentin se retint d’éclater de rire. Il s’approcha et s’assit sur la table.

— Tu es seul ? interrogea-t-il mystérieusement. Brichot se lissa le crâne.

— Tu le vois bien, idiot.

Corentin se pencha :

— Bien sûr, je veux dire : seul pour longtemps ?

— Oh oui, fit Brichot, intrigué. Tardet et Rabert sont partis en enquête à Saint-Denis.

— Au poil. J’en ai pour un moment. Écoute-moi, bien. Toi seul est dans le secret.

*

* *

Louvigny enrageait. À cause de sa jambe, il avait dû louer chez Hertz une R16 automatique. Une des plus chères du parc. On a beau avoir une affaire qui roule bien on peut ne pas aimer jeter l’argent par les fenêtres.

— Calme-toi, fit Corentin. Ça ne sert à rien de râler. Moi, j’ai faim. Et je ne dis rien.

Louvigny exhiba sa montre Lip, un bijou acheté lors de la grève, un an plus tôt à Besançon. Le côté « social » classique des harengs.

— C'est vrai, vous avez raison, mon lieutenant, une heure passée, j'ai oublié.

Il grimaça.

— Je n'ai vraiment pas le cœur à avaler quoi que ce soit en ce moment. Et puis, j'ai la migraine. Avec ce choc, pas étonnant.

Corentin observa un poteau indicateur.

— Reims, 23 kilomètres, lut-il, j'y connais une bonne auberge. On déjeunera à Reims.

Il se tourna vers Louvigny en riant :

— Cesse de m'appeler « mon lieutenant », c'est ridicule. Dis-moi : Inspecteur, ce sera mieux.

Louvigny se crispa :

— Inspecteur… Dur à sortir, pour un homme.

— Entraîne-toi toujours, commenta Corentin, placide. Ça ne peut que te faire du bien.

— Oui, mon lieutenant. Pardon…

— Ça va. Écrase. Dis-moi plutôt quelques trucs qui me chiffonnent. D'abord, ce militaire à la retraite, tu es bien sûr de ne l'avoir jamais aperçu auparavant ?

— Jamais.

— Et ta fille ? Elle ne t'a rien dit, avant de partir ? Pas la moindre réflexion qui pourrait nous aider ?

Le sparadrap se souleva dans une contraction de rides.

— Je cherche… Non, rien, conclut Louvigny. Je vous le répète, la seule chose que je sache c'est : Un vieux mec, costaud, cheveux en brosse, l'officier culotte de peau, pas très grand, 1,75 m au plus, l'air rogue, petits yeux. Tenez, vous vous rappelez Beaufai, à Aguelfa ? Exactement lui.

— Lui-même, peut-être ?… fit Corentin.

Louvigny rit :

— Ça non, je l'aurais reconnu, il m'en a assez fait voir, le salaud !

— Louvigny… grinça affectueusement Corentin :

— Oh, pardon, mon lieutenant.

— Bon, récapitula Corentin, songeur. Une espèce de Beaufai avec une Land-Rover. Quel genre de Land-Rover exactement ?

Louvigny fit la moue :

— Vieille, au moins dix ans. Châssis long à ce qu'il me semble. En tout cas, sûrement une 109 à essence. Sinon, elle n'aurait pas accéléré avec cette puissance.

— Tu en vois beaucoup, des Land-Rover, dans ton coin ?

Louvigny secoua tristement la tête.

— Oui, assez hélas. Vous savez, il y a beaucoup de chasses en Moselle.

Corentin se lissa les cheveux.

— Tu me fais penser à un truc. C'est assez courant les ex-officiers, du genre Beaufai. Je veux dire, pas des cyrards, des gars sortis du rang, qui se reconvertissent en régisseurs de chasses privées une fois à la retraite. Tu vois, ça fait une deuxième direction pour chercher.

Il réfléchit :

— Oui, on va commencer par là. Metz, c'est la Préfecture. Il y a donc la société de chasse centrale qui groupe toutes celles du département.

Il cligna des yeux en direction de Louvigny. Ça y était. L'instinct du chasseur d'homme ressurgissait. Comme toujours chez lui, tôt ou tard, quand il avait embrayé sur une affaire. Une passion qui lui valait l'estime de ses chefs et, bien entendu, pas mal de jalousies autour de lui dans le service.

— On va griller Reims, ordonna-t-il. Tant pis pour le déjeuner. Je veux être le plus tôt possible chez toi. Il n'y a pas une journée à perdre. Grouille. Les bureaux ferment sûrement à six heures là-bas aussi.

— Merde, pleurnicha Louvigny, moi qui commençais à avoir faim.

— Faut savoir ce que tu veux, répliqua Corentin. Bouffer ou retrouver Epiphanie…

Il s'arrêta. Au nom, un détail lui revenait de la conversation d'hier soir :

— Tu ne m'as pas raconté, fit-il négligemment que ta fille appartenait, avant toi, à un homme de Pointe-à-Pitre ?

— Exact, fit Louvigny. Le rapport ?

— Il n'avait pas l'air d'avoir été dans la Coloniale, ton mec à la Land-Rover ? interrogea Corentin, affectant d'ignorer la question du hareng.

Louvigny se tapa sur le front et jura. Il avait fait ça en plein sparadrap :

— Si, vous m’y faites penser. Beaufai, exactement pareil, de plus en plus. Le même air peau de vache des mecs qui ont fait suer le burnous partout. Beaufai lui aussi venait de la Coloniale.

Il se ravisa :

— Le rapport avec Toussain ? reprit-il.

Corentin sortit une Gallia. Mais la rangea aussitôt. Il n’aimait pas imposer la fumée aux autres en voiture. Et Louvigny ne fumait pas.

— Suppose que ton type et Toussain se connaissent ? Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, fit sombrement Louvigny. Mais, en fait, ça ne tient pas. Epiphanie a l’air d’être tout à fait heureuse chez moi.

— Le mal du pays, ça existe, et ça se cache, expliqua Corentin sans ménagement.

Tout de suite, il vit qu’il avait fait tilt. Subitement, Louvigny avait blêmi. Sa voix se fit sourde.

— Epiphanie a reçu une lettre de Toussain, il y a un mois, avoua-t-il.

— Aïe ! fit Corentin, ça change tout. Effectivement, ça n’est pas dans vos habitudes d’écrire aux anciennes.

Louvigny se mâchouillait la moustache avec les dents du dessous.

— Si elle a fait ça, la garce…

Il accentua sa morsure :

— Non, je n’y crois pas. Je la connais. J’aurais remarqué quelque chose. De la lassitude, des airs rêveurs… C’est tout le contraire. D’attaque, ne rechignant jamais. La perle.

Il claqua la langue :

— Et avec moi, au lit… je ne vous dis que ça.

— Bon, reprit Corentin, placide, je dois me tromper. Mais quand même, ça se tient, comme raisonnement ?

— Absolument, reconnut Louvigny qui serrait les incisives, se voyant déjà blousé. La pire insulte pour un homme du milieu.

Corentin préféra ne pas insister. S’il voyait juste, il allait y avoir de la bagarre quelque part du côté de Pointe-à-Pitre au débarquement d’un avion d’Air-France.

Il se plongea dans ses réflexions, le cerveau tournant à pleine vitesse. Pesant le pour et le contre. Cinq minutes plus tard, la conclusion se présenta :

— Une chance sur dix, pas plus, décréta-t-il.

— Je ne comprends pas, tiqua Louvigny.

— Il n'y a pas plus d'une chance sur dix, à mon avis, comme ça, à vue de nez, bien sûr, pour que ton Toussain ait fait récupérer ta fille par le type à la Land-Rover en maquillant le coup en enlèvement pour te désorienter.

— Et pourquoi ?

— Trop tordu comme coup.

Louvigny sortit la fiche Toussain de sa mémoire :

— Effectivement, Toussain n'a pas l'air du mec tordu.

Il se rembrunit.

— Et les neuf autres chances, c'est quoi ?

Corentin rectifia :

— Attention, je n'ai pas dit 9 chances. L'autre éventualité est la bonne à 9 chances sur 10, c'est différent.

— Allez-y, grogna Louvigny. J'attends le déclenchement du feu.

— Le mec est un dingue, c'est sûr.

Louvigny se voûta sur son volant en soupirant.

— J'y pense, aussi. Pas gai.

Il se redressa, mâchoires serrées.

— Allez, on fonce.

Il écrasa l'accélérateur.

— Hé ! s'exclama Corentin. Pas plus de 110. Tu connais le code ? Tu nous vois sifflés par des motards et sortant nos papiers tous les deux ? Toi un tricard et moi un inspecteur de police ?

— Excusez-moi, frémit Louvigny en levant le pied.

Corentin lorgna vers la cuisse droite du hareng.

— Et ré-enclenche ta ceinture de sécurité. Je t'ai vu l'enlever sergent.

Louvigny repoussa la lampe basse sur la nappe à carreaux pour poser son seau à glace. Il en sortit une bouteille qui se mit à luire doucement sous

l'abat-jour.

— « Piesporteres Goldtröpfchen »[9], lut Corentin en levant le nez. Hum, ça a belle apparence.

— C'est de 1968, se rengorgea Louvigny, en faisant sauter le bouchon, la meilleure année des vins de Moselle. Goûtez-moi ça. Avec le pâté de sanglier, vous ne trouverez pas mieux que ce vin blanc de Moselle allemand.

Corentin trempa ses lèvres dans le liquide limpide où pétillaient des bulles minuscules.

— Fameux, dit-il en claquant la langue. Peut-être un peu agressif comme arôme, mais au fond, l'âpreté n'est pas du tout désagréable.

D'un commun accord, Corentin et Louvigny avaient décidé que là, à Metz, l'inspecteur ne serait plus que l'ancien lieutenant du patron en Algérie devenu assureur dans le civil. Des retrouvailles tardives, en somme, et qui justifiaient qu'ils s'installent tous les deux à l'écart pour dîner.

Corentin fit jouer à nouveau sa langue contre son palais.

— Tu as une cave de premier ordre.

— Je vous la montrerai tout à l'heure. Vous verrez. Je connais les bons fournisseurs.

Corentin reposa son verre :

— Récapitulons vite fait, tu veux ? Après, on attaque ton pâté. Et on reparle du passé, on n'aura plus rien à faire jusqu'à demain.

Il ôta son blouson et le jeta sur une chaise voisine.

— Remarque, dit-il, si aucun des deux officiers régisseurs de chasses dans le coin ne correspond à ton bonhomme, j'ai quand même appris un truc utile : à la Société de chasse, il y a moins de Land-Rover dans la région que tu ne crois.

— Combien.

— Pas plus d'une soixantaine. Demain matin, je passe au service des immatriculations à la Préfecture et je me fais sortir le fichier. En montrant ma carte d'inspecteur évidemment… Non, ne t'inquiète pas, je sais que tu ne veux pas que la police se mêle officiellement de ton histoire et que tu as raconté qu'Epiphanie était au chevet d'un parent malade à Paris. Bon. En trois heures au plus, avec un peu de chance, j'aurais la liste de tous les

propriétaires de Land-Rover de la Moselle. Après, eh bien, il va falloir crapahuter[10].

— Et si le mec n'est pas du département ? fit Louvigny, soucieux, en ramenant sa jambe raide sous la table.

Corentin haussa les épaules :

— Inch Allah, il faut bien commencer par un bout, non ?

Il sourit à la serveuse, une jeune blonde en jupe et pull tout ce qu'il y a de plus correct, qui lui tendait la terrine. Elle était ravissante, avec de grands yeux clairs et le genre de bouche qu'il affectionnait. Pulpeuse et surtout grande. Les cheveux étaient très beaux, soyeux dans la pénombre, flottant en longues boucles couleur de soleil.

La serveuse lui rendit son sourire, mais timidement, avant de s'en aller. Boris Corentin suivit des yeux la chute de reins superbement souple jusqu'à la cuisine.

— Dis-moi, plaisanta-t-il, il n'y a pas que la cave à vin qui soit de premier ordre, chez toi !

Louvigny planta son couteau dans la terrine.

— On sait vivre, dit-il, modeste.

Corentin lui tendit son assiette.

— Tu ne vas pas me préciser qu'elle fait aussi ; partie de ton cheptel ? s'exclama-t-il. Elle n'a pas le genre…

— Charlotte, indiqua Louvigny.

— Charlotte est visiblement du genre réservé, ça se voit.

— Hélas, soupira Louvigny.

Corentin éclata de rire.

— Hé, je parie que tu as une idée derrière la tête à son sujet.

Louvigny grimaça :

— Elle m'est passée, faites-moi confiance.

Il se pencha :

— Je peux même vous dire qu'au premier brin de cour elle m'a rudement remis en place… Et vous, hein, n'essayez pas de vous y frotter. Vous n'avez aucune chance. Elle est mariée.

— Ça ne veut rien dire, rétorqua Corentin.

— Avec elle, si. Si vous la voyiez roucouler avec son mari quand il revient le vendredi soir.

— Le vendredi soir ?

— Oui, il est voyageur de commerce. Le weekend, il s’installe ici, le reste de la semaine, il collectionne les kilomètres.

CHAPITRE V



Quand Bastaing réapparut, Epiphanie était prête, recoiffée, remaquillée, reparfumée.

Elle arrondit lies lèvres vers lui en ondulant des hanches, les bras relevés derrière la tête.

— Je te plais toujours ? fit-elle en zézayant.

Il rit :

— Tiens, tu t'es vite radoucie.

— Qu'est-ce que tu apportes ? fit Epiphanie, surprise, en pointant l'index.

Bastaing était revenu avec une casquette de para, un épais ceinturon semblable au sien et de gros gants de cuir clair montants.

— Tiens, dit-il, mets tout ça. C'est mes fanfreluches à moi.

Epiphanie obéit, redevenue bonne fille. Dans la glace, elle se trouva l'air très crâne avec sa casquette plantée de côté. Puis elle mit le ceinturon, surprise de le trouver percé de trous suffisamment loin pour se serrer la taille autant qu'avec son corselet d'Alsacienne. Elle se haussa sur les pointes des pieds pour se voir dans la glace. Satisfaite. Haut comme un véritable corset, le ceinturon l'étranglait parfaitement.

— Les gants, fit Bastaing, qui s'était assis sur la chaise.

Elle les prit :

C’est quoi, ça ?

— Des gants d’artilleur, pour protéger contre la chaleur des culasses… Parfait. Grimpe sur le lit et fais-moi un petit numéro de poses.

Epiphanie s’exécuta. Sans problèmes. Le boulot. De temps en temps, elle jetait un coup d’œil à Bastaing. Ravie : il était rouge à éclater. Quand elle se cambra devant lui, à genoux, les gants clairs enveloppant savamment les masses brunes des seins, il réprima même un gémissement.

— Je te ferai aussi essayer des baudriers de fusilier marin en toile blanche, dit-il, avec des guêtres pareilles et un bonnet à pompon. Tu seras encore plus appétissante.

De nouveau, sa voix s’était altérée. Soudain, il claqua des doigts.

— Descends du cocotier. À quatre pattes.

— À tes ordres, répliqua Epiphanie en glissant à terre.

Puisqu’il se laissait appeler salaud, ça la vengeait de se faire-appeler négresse. Dans ces conditions, pourquoi se vexer ? Quant à la position exigée, Epiphanie en avait l’habitude. Surprenant le nombre des clients qui la demandent. Après tout, si ça pouvait les mettre en état de marche plus vite, c’était toujours ça de gagné, côté temps.

Vu le prix qu’elle était payée. Epiphanie, en bonne professionnelle, mit un point d’honneur à progresser la taille très creusée, les fesses levées au maximum. Elle se contorsionnait, elle paraissait hésiter, jouait de la gorge. La parfaite petite chienne en plein travail d’approche devant son maître.

Enfin, elle arriva aux pieds de Bastaing. Il lui flatta la nuque.

— Bravo, fit-il. C’est con qu’on ait perdu l’Afrique…

Il claqua encore des doigts et inclina la tête.

— Vas-y.

Epiphanie s’activa.

Au moment où elle allait plonger, il lui releva le menton avec l’index.

— À propos de dents, dit-il en dardant les yeux dans les siens, tu vois que je te fais confiance.

Elle rit.

— Chacun son tour.

Elle plongea.

*

* *

Décidément, ce client était encore plus bizarre qu'Epiphanie ne l'avait pensé. Pas à cause du coup de la casquette, du ceinturon et des gants d'artilleur. Ni même des reptations animales demandées pour s'exciter. Tout ça, pour une pute, c'est de l'archi-banal. L'inquiétant, c'était que l'officier remettait ça avec sa manie de ne pas vouloir conclure quand il aurait dû le faire normalement. Curieux vraiment. Ça recommençait. Toujours droit comme un palétuvier. Mais sans floraison… Pourtant, côté ambiance, il nageait dedans, l'officier. Le béton, les casemates, les conduites d'aération et les câbles électriques suintant l'eau, il l'avait dit, c'était son élément. Sans compter avec le déguisement imposé à Epiphanie. Plus rien à voir avec l'Alsacienne bronzée qui lui faisait sonner le clairon de la revanche comme en quatorze. En petit soldat nègre, déshabillé à mamelles et ventre fendu, Epiphanie répondait présent aux phantasmes les plus secrets de sa libido personnelle.

Epiphanie, les muscles maxillaires fatigués par les prolongations qu'on leur imposait, découvrit la seule conclusion possible : l'officier souffrait d'une forme d'impuissance moins rare que ne croient les mères de famille qui n'ont pas la chance d'avoir autant de sujets d'expérience qu'elle : l'incapacité à aboutir.

Pour les putes, le gros pépin, sans jeu de mots, ça peut durer des heures. Et c'est toujours difficile de négocier un supplément.

Epiphanie soupira : Enfin, avec celui-là, au moins elle n'était pas aux pièces. Elle avait fait le calcul. À lui tout seul il payait, à la journée, bien plus que son compte de clients habituels. Ça méritait de l'indulgence.

Elle se releva, en se massant les mâchoires.

— Tu as besoin d'un truc supplémentaire ? Dis-le-moi. Faut qu'on en finisse, articula-t-elle péniblement.

Bastaing fit la moue, l'air désolé :

— Ah oui, fit-il comme à regret. Tu comprends, je suis vieux. Tu veux pas qu'on éteigne ? Je ne te l'ai pas dit mais, après les préliminaires, j'ai besoin d'obscurité.

Epiphanie, qui s’attendait à une vacherie compliquée, respira.

— Si ça n’est que ça, dit-elle, soulagée. Rien de plus facile.

L’officier, lui aussi, eut l’air libéré d’un grand poids. Il se leva, l’oreille tendue comme le reste.

— Attends, fit-il, couche-toi, je reviens. J’entends mon chien. Faut que j’aille voir ça.

Il sortit, très digne, mais toujours, en bataille, éteignant au passage.

Epiphanie se glissa en soupirant dans ses draps tout propres. Elle ôta ses appareils, même la ceinture. Marre de tout ce cinéma, subitement. Que l’autre en finisse vite. Elle avait sommeil. Trop d’émotions en moins de vingt-quatre heures.

Le couloir, dehors, était éteint lui aussi. Epiphanie ne vit pas revenir l’officier. Quelques frôlements de pas sur le ciment, le grincement – des bandeaux du lit de camp sous le poids du corps qui s’y assit avant de s’étendre. Ce fut tout.

Résignée, elle rejeta ses draps et s’ouvrit en grand, bras et jambes en croix.

La masse épaisse d’un corps musculeux et couvert de poils s’abattit sur elle. Elle sursauta. Elle n’avait jamais encore été nue à nu contre l’officier. La fermeté du corps et la dureté des muscles la saisirent. Elle se sourit pour elle-même, appréciant. Vraiment, un cas, une telle densité corporelle à soixante ans. Sentant la chaleur du visage tout près du sien, elle ouvrit la bouche, sortant la langue. Une haleine aigre envahit ses narines. Elle grimaça, le fond de la gorge aussitôt envahi par une langue impérieuse, à la fois rêche et gluante.

En même temps, le sexe la força. Elle faillit hurler. L’officier était encore plus énorme qu’hier, quand elle s’était assise sur lui. Comment pouvait-il ? Ça faisait plus d’une demi-heure qu’elle lui donnait sa bouche. Anormal, vraiment.

Un bélier de chair la transperçait, si fort qu’elle eut l’impression qu’il allait lui crever l’utérus. Impitoyable. Accompagné de ahanements sauvages, à la limite de la bestialité, sur un rythme qui ne cessait de s’accélérer. Epiphanie paniqua. Et si elle s’était trompée ? L’officier, dans le noir, devenait peut-être un monstre. C’était peut-être son cinéma à lui ? Il l’avait bien caché. Il la tenait. Atroce. Elle gigota.

— Tu me fais mal ! supplia-t-elle.

— Tais-toi, négresse, gronda Bastaing dans l'obscurité au-dessus d'elle.

Aussitôt après, des grognements succédèrent à son exclamation, sur un ton différent. Comme s'il s'agissait d'une autre voix. Une mue soudaine vers la bestialité absolue. Terrorisée, Epiphanie ne bougea plus, subissant l'assaut du bulldozer, les dents serrées, secouant la tête pour échapper à l'haleine qui tournait au fétide plus le membre s'énervait dans son ventre. Soudain, elle hurla. Elle avait l'impression d'être transpercée jusqu'à la gorge. Les grognements tournaient à des feulements de fauve caractérisés.

— Assez ! hurla-t-elle, je n'en peux plus.

Elle n'eut que le temps de se demander pourquoi deux mains avaient agrippé ses poignets pour les tirer en arrière au-dessus d'elle alors que deux bras venaient juste d'enlacer sa taille à la briser. En même temps, l'explosion du sexe planté en elle la jeta dans un délire de souffrance trop puissant pour qu'elle songe seulement à s'expliquer cette bizarrerie. Une coulée chaude comme de la lave, l'inonda, incessante, par saccades interminables, jusqu'au plus profond d'elle-même.

Ses cuisses se poissèrent, une odeur de semence presque insoutenable à force d'être concentrée monta jusqu'à ses narines. Elle se renversa, au bord de la nausée.

Le sexe se retira d'un coup. À peine dégonflé. Elle s'aplatit sur le dos comme dans un cauchemar.

— Ça suffit comme ça, grinça la voix de Bastaing. Attends-moi, je reviens.

Tout le temps que l'officier mit pour sortir de la pièce, des halètements préhistoriques l'accompagnèrent.

Restée seule, Epiphanie eut l'impression de ressusciter. Près d'une demi-heure durant, c'était comme si une atmosphère de jungle avait pompé l'oxygène de la pièce. Elle haleta à son tour. Faiblement. Si l'officier, c'était ça, dans le noir, autant fuir tout de suite. Impossible de s'habituer à une épreuve pareille. Elle se sentait au bord du désespoir. Son ventre lui faisait toujours horriblement mal. Elle se leva, tâtonna dans l'obscurité pour trouver l'interrupteur, le manœuvra et se traîna jusqu'au lavabo.

Elle étouffa un cri en se penchant pour s'observer. Une boue gluante couleur d'ocre concentré dégoulinait sur ses cuisses.

Elle n'avait jamais vu ça.

Elle se lavait, secouée de frissons, quand la porte se rouvrit. L'officier revenait.

— Ben, mon salaud, fit Epiphanie par-dessus son épaule, tu es pire qu'un taureau, toi. À ton âge ! ce n'est pas ordinaire.

Un petit rire lui répondit, d'une tristesse qui l'étonna.

— À qui le dis-tu…, fit Bastaing, pensivement.

Epiphanie se retourna, interloquée.

— Explique-toi.

Bastaing balaya l'air du poignet.

— Inutile, chacun son problème.

Il avait l'air las, presque désespéré ; lui aussi. Comment croire que, dix minutes plus tôt, il avait été ce monstre insoutenable ? et pourtant.

Une vague de pitié envahit Epiphanie. L'officier, soudain, lui paraissait lamentable. Elle vint s'asseoir près de lui sur le lit.

— Pauvre vieux, dit-elle, radoucie, j'ai compris ton problème.

— Ah oui, tu crois ça ? fit-il en se cabrant.

Elle secoua la tête de haut en bas, plus brave fille que jamais.

— Oui, insista-t-elle, j'ai tout compris. Tu as honte de quelque chose. Tu as un poids sur le cœur. Très lourd.

Elle baissa les yeux sous la ceinture de Bastaing.

— Il est là, ton problème. De ce côté-là, tu es monstrueux. Et tu le sais. Voilà tout.

Une nuée de cendre traversa les yeux de Bastaing. Il crispa les mâchoires. Très pâle. Pour la première fois depuis qu'Epiphanie le connaissait. Peu à peu, les couleurs lui revinrent. Les yeux recommencèrent à s'injecter comme dans ses mauvais moments.

— Écoute, dit-il à voix basse, puisque tu parles de problème, je n'ai pas fini.

— Tais-toi, fit-elle en se reculant. Des profondeurs des souterrains, des aboiements de chien montaient encore une fois.

Bastaing se crispa :

— N’aie pas peur, dit-il avec une douceur surprenante. Ce coup-ci, tu n’auras pas mal, je te le jure.

Il avança les mains et fit se rejoindre les seins d’Epiphanie.

— C’est là, au milieu, reprit-il, que tu vas…

— Tu peux encore ? interrogea-t-elle, stupéfaite.

La bouche de Bastaing esquissa un faible sourire.

— Bien sûr, dit-il. Mais, tu sais faire ça.

Le ton n’avait plus rien de rogue. Dans sa bouche, « négresse » c’était presque devenu un terme d’affection. Comme si une immense lassitude de tout le rendait désormais incapable d’être méchant.

Remuée, Epiphanie gonfla le buste.

— Tu sais, mon salaud, je suis pute depuis l’âge de seize ans.

Chez elle aussi, salaud devenait un mot doux.

Bastaing s’essuya le front, l’air de plus en plus triste. À présent, Epiphanie avait tout à fait pitié de lui. Elle se pencha.

— Tu veux qu’on éteigne ?

Il secoua la tête négativement :

— Inutile, cette fois.

— Une seconde, dit-elle, je me prépare.

Epiphanie avait toujours un tube de vaseline dans un sac. Elle s’en enduisit les seins, insistant au milieu. Elle revint, désignant la chaise.

— Mets-toi là et laisse-moi faire.

Dirigés par deux mains expertes, les deux globes lubrifiés vinrent refermer leur pince de chair souple autour de ce que leur contact avait fait brusquement frémir.

Epiphanie, savamment, montait et descendait, le buste projeté en avant, pressant ses seins avec les paumes autant qu’elle pouvait.

Très vite, l’officier poussa un gémissement, et la gorge d’Epiphanie s’inonda jusqu’au menton.

Elle rayonnait en se relevant. Ahurie de la performance de son client à son âge.

Mais cette fois, le gémissement et l’inondation sur elle étaient humains, chauds et doux. Normaux. Allons, elle, Epiphanie, allait guérir cet homme

complexé qui pour son malheur n’avait jamais dû rencontrer une femme qui le comprenne…

Elle se pencha, prise d’une inspiration subite et saisit la main gauche de l’officier.

— Et ta femme ? interrogea-t-elle naïvement, regrettant aussitôt sa question.

Les mâchoires de Bastaing se nouèrent.

— Veuf, dit-il laconiquement.

— Pardon, fit Epiphanie. Elle retourna au lavabo.

*

* *

Au moment où elle allait plonger dans le sommeil, Epiphanie sursauta dans son lit. Les aboiements recommençaient. Elle resta longtemps, l’oreille aux aguets. Quelle race de chien ça pouvait être ? Jamais elle n’avait entendu un chien aboyer comme ça. Une plainte sauvage à glacer le sang, et dramatique à la fois.

Elle se rejeta sur son oreiller. Les aboiements s’étaient arrêtés. On n’entendait plus que le bruit des gouttes tombant du plafond.

Epiphanie se rappela soudain cet enlacement de bras autour de sa taille, tout à l’heure dans le noir, pendant qu’on lui maintenait en même temps, curieusement, les mains au-dessus de la tête.

Elle rêva un peu à cette difficulté à résoudre, haussa les épaules, se reborda et s’endormit, songeant à Marcel.

Quelle tête il allait faire, dans huit jours, quand elle reviendrait lui annoncer la découverte d’un client cousu d’or.

CHAPITRE VI



Boris Corentin tira la porte du placard et chercha un cintre pour sa veste. Au même moment, quelqu'un frappa à petits coups.

— Entre, cria-t-il.

Il se retourna, s'attendant à voir Louvigny.

C'était Charlotte.

Toujours aussi timide.

— Vous venez voir si j'ai besoin de quelque chose ? interrogea Corentin avec son plus beau sourire.

Elle leva imperceptiblement les épaules.

— Oui, dit-elle. D'une certaine façon.

Soudain, quelque chose se mit à tournoyer, côté plexus, chez Corentin. Il remit lentement le cintre en place et s'appuya au placard.

— Pardonnez-moi, Charlotte, commença-t-il doucement, mais, par hasard, est-ce que je suis autorisé à interpréter votre : d'une certaine façon, mettons… d'une certaine façon ?

Il rit et elle l'imita en refermant la porte derrière elle.

Alors, il n'eut plus aucun doute, sidéré sur la moralité des femmes de voyageurs de commerce messins. Ravi de l'aubaine.

Sans plus de présentations, il s'avança et, l'enlaçant, se penchant vers sa bouche. Elle avait une langue ahurissante de dextérité et d'audace qui se mit à vibrer dans sa bouche comme une corde de guitare en folie. Corentin sentit son ventre s'incendier. Cette sage petite épouse cachait bien son jeu.

Il se recula haletant.

— Dépêche-toi, tu veux ?

Elle fit oui de la tête et se dirigea vers la salle de bains. Lui se débarrassa de ses vêtements en un tournemain. Vingt secondes plus tard, le matelas de plumes, à l'ancienne, très province, s'enfonçait sous lui. Les draps sentaient bon la lavande. Corentin attendit, heureux.

Bientôt, la fille réapparut. Nue. Mais Corentin cilla. Il ne la reconnaissait pas. Pas à cause du corps, bien sûr, qu'il voyait pour la première fois et qui s'offrait à lui, à la fois gracile et généreux, attaches fines, ventre doux et soyeux, hanches rondes et seins écartés, un rien lourds comme il avait toujours adoré.

C'était du côté de la tête qu'une difficulté se présentait :

Charlotte n'était plus Charlotte.

Ses longs cheveux blonds de tout à l'heure, c'était une perruque. La Charlotte qui lui souriait, faussement ingénue, avait les cheveux noirs et très courts.

— Ça alors…, fit-il en se dressant sur les coudes. Elle s'avança en ondulant et se glissa sous les draps auprès de lui.

— Tu n'aimes pas mes vrais cheveux ?

Il sourit, désorienté.

— Si, mais ça fait un choc, avoua-t-il. Affreusement gêné, paniqué, même, sous le choc, quelque chose de grave venait de se produire. Charlotte se lovait contre lui et écrasait ses seins contre la poitrine, cherchant sa bouche et lui, Boris Corentin, l'homme à femmes, restait de bois.

Le pépin. Le fiasco. Ça ne lui était jamais arrivé. Tout à coup, il se sentait moite. La sueur se mit à perler à ses tempes. Maladroitement, il se recula pour éviter le contact. Espérant que tout allait s'arranger, que le cauchemar allait cesser. Mais non. Plus Charlotte l'aguichait, moins il réagissait.

Il avala une grande bouffée d'air et, avec difficultés, mais il valait mieux ça, il avoua son drame.

Charlotte se prit la figure à deux mains et éclata de rire.

— Ne te fiche pas de moi, gronda Corentin, furieux, c'est de ta faute.

Elle l'observa, railleuse, entre ses doigts.

— Tu penses que si je remets ma perruque ?…

Il secoua la tête.

— Mais non. Je ne sais pas, moi…

Il soupira.

— Me voilà bien…

Charlotte parut prise d'une inspiration éclair.

— J'ai une idée ! s'écria-t-elle.

— Dis toujours, répondit Corentin, fataliste, que la honte enfonçait de plus en plus dans le fiasco.

Charlotte se recula et s'assit face à lui.

— Réfléchis bien, ordonna-t-elle, l'index tendu. Et réponds-moi avec sincérité, c'est capital. La première femme que tu as connue, elle était comment ?

— Mariée, répliqua Corentin interloqué.

— Ah, comme moi, c'est un bon point ça. Mais l'essentiel est ailleurs. Rappelle-toi bien. Le truc, chez elle, qui a tout déclenché. Je veux dire qui t'a permis de surmonter ta timidité de puceau, qui a fait que tu n'as pas pu résister à l'envie de la prendre, c'était quoi au juste ?

Corentin rougit brusquement, Charlotte sourit :

— Tiens, reprit-elle, enjouée, il y avait bien un truc, je l'aurais juré. Alors, vide ton sac.

De plus en plus mal à l'aise Corentin s'agita sur ses fesses.

— Je ne peux pas te dire, lâcha-t-il en détournant la tête.

— Si, commanda-t-elle. Il le faut.

— C'est trop ridicule, dit-il.

Il se passa la main sur le visage :

— De toute façon, ça n'existe plus.

— Quoi n'existe plus ? dit Charlotte, impitoyable.

Il baissa les yeux et, penaud, gémit :

— Les porte-jarretelles.

Charlotte battit des mains :

— Ça y est. C'est déjà gagné !

Corentin l'observa avec une dignité outragée.

— De toute façon, je te l'ai dit. Ça n'existe plus.

Charlotte secoua la tête, apitoyée.

— C'est toi qui le dis. Évidemment, ça date…

Elle rit :

— J'ai un placard, moi aussi, dans ma chambre à côté de la tienne. Et plein de choses utiles dedans. Attends-moi, je reviens.

Corentin se reglissa dans ses draps. Au comble de la mortification. Il avait envie de disparaître dans les plumes du matelas.

Quand Charlotte réapparut, Corentin comprit pourquoi elle l'avait fait attendre près de vingt minutes. Devant lui, il avait une troisième Charlotte.

Soufflante.

La vraie bourgeoise en tailleur de sortie, talons hauts, bas fins, gants de veau clair et, planté crânement de biais sur les cheveux courts, un béret.

Stupéfait, Corentin tendit le nez en avant.

— Surtout, ne dis rien, ordonna Charlotte en s'avançant.

Pas comme une bourgeoise. Comme une allumeuse consommée. Ondulante, l'air de rien. Elle tira une chaise à elle et s'assit, face à Corentin, croisant lentement les jambes. Alors, seulement, Corentin s'aperçut que la jupe du tailleur était une jupe portefeuille. La jupe s'ouvrit sans remords.

Les attaches du porte-jarretelles noir, apparurent. Avec un peu de chair satinée à la limite des bas tendus.

Un timide frisson s'irradia quelque part chez Corentin.

— Continue, fit-il d'une voix changée.

— Je t'ai dit de te taire, murmura Charlotte en esquissant un sourire de satisfaction.

En même temps, elle leva la jambe droite. Très haut, comme une danseuse. L'ombre noire d'un slip de nylon bordé de dentelles apparut. Se tenant à deux mains en arrière au dossier de sa chaise, Charlotte leva l'autre jambe. Tout le slip apparut. Si fin qu'on devinait la toison.

Charlotte ramena vers elle sa main droite et fit sauter un à un les boutons de sa veste. Un soutien-gorge noir ultra-réduit apparut dans l'échancrure.

Quand Charlotte, à l’issue d’une sidérante démonstration de tout ce qu’une fille imaginative peut faire avec une chaise, se retrouva nue de nouveau, sauf son porte-jarretelles, ses bas et ses talons hauts, Boris Corentin avait la preuve, prête à éclater, au centre de lui, que la cure de psychothérapie sexuelle de Charlotte était un succès total.

Il rit :

— Viens, tu es géniale.

Elle s’avança et, arrivée au bord du lit, se retourna et, se penchant en avant, exhiba sous le nez de Corentin une croupe d’autant plus indécente entre les traits noirs du porte-jarretelles et la bande élastique des bas que Charlotte ouvrait les cuisses autant qu’elle pouvait.

— Elle est loin, ta main ? murmura-t-elle, la tête enfouie dans les avant-bras.

— Non, mais… commença Corentin, mal à l’aise.

Un rire étouffé lui parvint :

— Puisqu’on en est aux secrets intimes, dit Charlotte, mon premier truc à moi, c’est ça.

Elle hésita et reprit, moyennement honteuse à son tour.

— Le curé de mon village…, fit-elle. Mon père était bedeau de la paroisse.

*

* *

Avant d’éteindre, vers deux heures du matin, ayant amplement prouvé à Charlotte que sa virilité n’avait plus rien à se reprocher, Corentin lui prit le menton entre deux doigts :

— Quand même, fit-il, admiratif, où as-tu appris tout ça ?

Elle pouffa :

— Mon mari aime le travail bien fait. C’est un excellent professeur.

Corentin apprécia d’un petit sifflement.

— Mais, reprit-il, il sait que… Je veux dire, quand il voyage ?

— Bien sûr que non. Mais tu comprends, c’est dangereux de donner trop d’idées aux filles.

Se rappelant la cure de psychothérapie, Corentin reprit en montrant les dessous abandonnés sur la chaise.

— Tu sais, ne t’imagine pas que, d’habitude, je fonctionne à ces trucs-là. Je suis normal.

Une expression rêveuse emplit fugitivement le regard de Charlotte. Puis elle se lova contre Corentin.

— Mais bien sûr, mon chéri, mais chacun a ses petits secrets, non ?

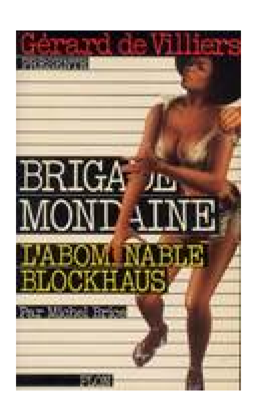
— Ça c’est sûr, approuva Corentin qui songeait à tous les « petits secrets », qui étaient quelquefois terrifiants ou pitoyables, qu’il avait eu l’occasion de surprendre en treize ans de Brigade Mondaine.

Une vague d’humilité, le submergea… Il soupira.

— Alors, tu éteins ? lança Charlotte. Elle ajouta avec un sourire heureux : Tu m’as crevée et demain, je travaille.

Il obéit. Elle se coula en ronronnant contre son épaule. Deux minutes plus tard, elle dormait.

CHAPITRE VII



Epiphanie repoussa son assiette toujours remplie de « singe » en boîte.

— Dégueulasse, ton truc, zézaya-t-elle en se nettoyant de l'ongle un espace inter-molaire.

Bastaing eut l'impression qu'il allait s'étouffer de rage. Vraiment, Epiphanie commençait à reprendre du poil de la bête.

— Tu commences à me les chauffer ! éructa-t-il.

Epiphanie, parfaite dans son accoutrement pseudo-fusilier marin, tenta et réussit quelques mouvements appropriés du buste. Appel reçu cinq sur cinq de l'autre côté de la planche posée sur deux tréteaux. Bastaing s'empourpra. Epiphanie, cruelle, appuya son appel avec le pied.

Le leggins correspondant se recula. Mais pour revenir traîtreusement. Epiphanie hurla. Bastaing venait d'essayer de lui faire entrer les orteils dans le béton.

— Ordure ! glapit-elle. Je te hais. Toi, ton blockhaus, ta dinguerie, ton fric, tes ceinturons, tes guêtres de carnaval et surtout, ta gueule enfarinée de poilu de 14 surgelé ! je me tire. Ouvre la porte !

Elle s'était dressée, superbe de colère et se débarrassait furieusement de tous les oripeaux érotico-militaires qu'elle portait depuis une heure.

Bastaing la regarda faire sans broncher. Jouant négligemment avec le trousseau de clés passé à la ceinture.

— Essaye toujours, lâcha-t-il cruellement.

Epiphanie se radoucit. Furieuse contre elle-même, soudain. Elle était idiote. Mais excusable. Cette promenade dehors, avant le dîner, l'avait mise dans tous ses états. Côté colère. Cette manière de se balader, le poignet pris dans une menotte dont l'autre pince cernait le poignet de l'officier, trop bête. Trop ridicule surtout. À quoi jouait-il ? Frileusement serrée dans son manteau de lapin en pleine brume de l'Est, effrayée par les hurlements, les grognements et les soupirs du gibier qui remuait, partout autour d'elle, Epiphanie s'était mise à rêver de sable chaud, de punch et de Guadeloupe. Elle en avait eu marre, tout à coup, de la Moselle, de la Taverne Déroulède, des Land-Rover, des officiers en retraite confinés dans les blockhaus de leurs sales perversités.

Marre de tout. Et des hommes en particulier, quels qu'ils soient.

Pourtant, Bastaing, à sa manière, avait été gentil. D'abord, il lui avait fichu la paix cet après-midi, charnellement s'entend. Ensuite, il l'avait conviée à partager un dîner, dans la grande salle voûtée, à côté du vieux canon rouillé, ça valait quand même mieux que de se morfondre seule devant sa gamelle dans son cachot.

Epiphanie se remplit les poumons d'air et regarda la porte d'entrée, là-haut, quinze mètres au-dessus d'elle. Elle hocha la tête… Coincée. Le souvenir des billets rangés sous son oreiller la revigora un peu. Elle se força. Elle observa Bastaing en essayant de ne pas le détester ; plus facile qu'elle ne l'aurait cru. Le cou nu dans son battle-dress ouvert à cause de la chaleur, il faisait bien plus vieux que l'autre soir, en cravate, à la Taverne. Plus que son âge. Un vieux taureau, costaud, mais usé. Comme travaillé intérieurement par un secret. Presque émouvant.

La Guadeloupéenne avait un grave défaut dans la vie. Elle était bonne poire, toujours prête à oublier les vacheries, brûlant d'envie de se réconcilier et de pardonner. Elle balaya sa rancœur, sa colère, ses envies de fuite, la réalité, c'était ça, pour l'instant. Ce blockhaus dingue, cet officier dingue, ce sexe dingue qu'elle avait subi hier soir. Et la réalité, c'était aussi les billets lovés au chaud sous son oreiller.

Epiphanie chassa l'avenir de ses pensées.

Elle se remua sur sa chaise en s'étirant. Les ondes cérébrales de Bastaing se concentrèrent dans ses rétines. Epiphanie conclut sa prestation par une pose très grande dame, les coudes sur la table, le menton planté dans le reposoir des deux paumes ouvertes.

— Tu es quoi toi, au juste ? questionna-t-elle avec solennité, le front barré de deux rides intellectuelles.

Bastaing sursauta : il avait du mal à se détacher d'un détail bien précis, les bouts de seins d'Epiphanie se prenaient pour deux gommes ayant décidé de décrasser le rebord de la table.

Il se ressaisit péniblement.

— Un officier français trahi par son pays et qui a le triste privilège d'être un des rares à avoir gardé la juste conscience du danger réel qui menace sa patrie, dit-il d'une traite, quasi mécaniquement, avec une dignité offusquée.

« Si je m'étais douté de tout ça, pensa Epiphanie avec consternation, je ne serais pas allée lui proposer une bière l'autre soir. C'est le bouquet. Un nationaliste… »

Elle balaya d'une chiquenaude le discours patriotique qui s'enflait dans la gorge de Bastaing.

— Ça va, ça va, fit-elle, maternelle, ça c'est ton problème, pas le mien…

— Je t'avais bien dit, coupa Bastaing sèchement, que tu n'étais pas Française...

— Admettons, répéta Epiphanie, conciliante, je suis une négresse tout juste descendue du cocotier, mais mon cul, il te dit cocorico.

Elle s'était levée et d'un coup de rein offrit amplement aux petits yeux porcins de Bastaing cette région du corps que les hommes et les femmes ont en commun.

Bastaing daigna sourire. Signe qu'il appréciait le cocorico.

Epiphanie replaça élégamment l'objet de la plaisanterie sur le métal de sa chaise militaire.

— Tu ne m'as pas comprise, reprit-elle, quand je te demande qui tu es, toi, au juste, je veux dire tout ça.

Elle fit 90 degrés avec le bras, secouant au passage les globes café au lait de sa poitrine.

— Pourquoi tu vis dans cette cave taille Hollywood, reprit-elle, pourquoi tu joues les sangliers vautrés dans du béton ? Tu hais le genre humain, tout entier en plus des nègres, dis ?

Bastaing se fit craquer une à une les articulations des mains. Plus digne que jamais, concentré comme de Gaulle avant le discours de Phnom-Penh.

— Ma petite Epiphanie, commença-t-il la France est en danger, et elle ne le sait pas.

« Ça y est, ça le reprend », pensa Epiphanie qui fit un geste rarissime chez elle : elle se versa une rasade de gros rouge dans son quart de métal et le vida d'un trait.

Bastaing ignora la faiblesse.

— Ici même, où tu es, fit-il pathétiquement, le 13 mai 1940, 162 hommes exactement, du 175e RIF[11] sous le commandement du capitaine Gardefort ont été attaqués par le Stosstrupp[12] de l'Oberstleutnant[13] Gustav Von Clausewitz, du 3e Bataillon du régiment d'infanterie allemande 211 et descendant du fameux Cari Von Clausewitz, après un tir de préparation d'artillerie au 88 pendant 5 heures,

— Tiens, tu me redonnes faim, glapit Epiphanie qui lorgnait le singe depuis un instant.

— Tais-toi ! éructa Bastaing, je te parle de la France, négresse !

— Ça va, passe-moi le singe. Après tout, si je te suis, je ne ferai que du cannibalisme en en mangeant.

Elle mastiqua :

— Hum, fameux, le frère de race.

— Inculte, jeta Bastaing, ça s'appelle du singe, mais c'est du corned-beef.

— Faut m'excuser, l'officier, minauda Epiphanie en balayant quelques miettes de pain avec ses bouts de seins, les négresses n'ont pas encore le droit de faire leur service militaire.

Bastaing préféra écraser. Trop pris par son sujet.

— Bref, dit-il. Ils sont tous morts.

— Pauvres troufions ! gémit Epiphanie. En plus, mourir dans ce trou, c'est pas un cadeau.

Bastaing s'était levé et ses semelles claquaient sur le sol de béton. Epiphanie remarqua pour la première fois que le sol aussi était strié d'impacts de balles et d'explosions. Elle se protégea les seins entre les avant-bras.

— Tu vois la porte de fer, là-bas, à gauche ? dit Bastaing, de plus en plus surexcité. Là où il ne faut jamais aller ?

— On dirait la mienne, mâchouilla Epiphanie dans son singe.

— Exact, reconnut Bastaing sombrement. Mais derrière cette porte-là, il y a 158 cadavres, dont celui du capitaine Gardefort. Quatre rescapés seulement. Le plus beau sacrifice de la ligne Maginot. Plus beau encore que celui du Blockhaus de la Ferté. Un fait d'armes inoubliable à graver au fronton du sacrifice français. Digne de Camerone.

— Ne parle pas de came, tu veux, coupa Epiphanie, mémé en ronéo, eh, type !

— Je ne pige pas, jeta Bastaing, statufié.

Epiphanie se gratta la chute des reins :

— Au lieu de lire Déroulède, fit-elle sentencieusement, tu devrais lire des trucs cochons, c'est plus vitaminé.

Bastaing crapahuta vers elle, mauvais.

— Tu te rends compte, là-bas, derrière cette porte, écrasés sous des blocs de béton, il y a 158 corps de héros, dont celui du capitaine Gardefort ! Morts pour sauver la France de l'ingérence boche ! Et tu rigoles. Comme tous ! Alors que l'Allemagne réarme déjà. Je le sais, ça va recommencer !

Epiphanie darda fièrement ses seins dans sa direction :

— Tu me fatigues avec ton Gardefort. Tu n'as que ce nom-là à la bouche.

— Normal, avoua Bastaing, décontenancé, c'était mon beau-père.

— Pardon, fit Epiphanie, quand je sortirai, j'aurai une pensée pour lui… Par conséquent, ta mère s'appelait Gardefort.

— Enfin, rectifia Bastaing, c'était son nom de mariage, son nom de jeune fille, c'était Morand.

Il sourit, attendri, pour lui tout seul.

— C'était une grande cavalière, une femme. On l'appelait Milady…

— Ça fait longtemps que ?… interrogea Epiphanie, vaguement gênée d'être nue.

Bastaing enfonça les poches dans son battledress à les crever.

— Morte, rugit-il.

Stupéfaite, Epiphanie se recroquevilla sur sa chaise. Douloureusement, le fer du siège était rouillé. Ça mordait la chair.

— Par où on avait débuté la conversation ? interrogea-t-elle, histoire de détendre l'électricité de l'atmosphère. Ah oui, pourquoi tu vis dans ce cimetière ?

Bastaing prit l'air fatigué de celui qui répète une évidence depuis trente ans :

— Parce que ça va recommencer. Je te l'ai dit.

Les Allemands réarment. Ils se préparent. Encore une fois.

Il se précipita vers Epiphanie et lui saisit le poignet à le briser.

— Tu as pris le train en Allemagne ?

— Berk ! jeta Epiphanie dégoûtée en tendant la main vers une banane. La Moselle, ça me suffit.

Bastaing ignora la comparaison.

— Dans les trains allemands, poursuivit-il, comme saisi par une fièvre mystique, il y a des cartes du réseau ferroviaire, comme dans tous les trains de tous les pays du monde. Seulement, dans les cartes ferroviaires allemandes, aujourd'hui en 1975, le réseau va de Dantzig à la ligne bleue des Vosges ! Tu comprends ce que ça veut dire ?

Epiphanie engloutit sa banane. Bastaing lui trouva aussi sec un air de guenon et la lâcha. Électricité contraire…

— Trop dur pour moi, déglutit Epiphanie, ta danse des zigs sur une ligne bleue, c'est trop casse-gueule.

— À qui le dis-tu… rêva Bastaing, qui voyait toujours flotter des drapeaux français déchiquetés par la mitraille.

Epiphanie reprit une banane.

— Parlons technique, dit-elle. Bon, j'ai compris ta motivation. Tu guettes l'invasion allemande et si ça se passe, tu fais sémaphore.

— L'un dans l'autre, c'est bien vu, admit patriotiquement Bastaing.

— Glorieux, commenta-t-elle, mais il faut vivre.

L'eau, le gaz, l'électricité, comment tu fais ? Je ne parle pas du chauffage, j'ai compris, à 15 mètres sous terre, pas de problème, mais le reste ?

Bastaing, qui s'était rassis, lissa une nappe imaginaire devant lui.

— Pour l'eau, dit-il, puits artésien. Technique André Maginot. Pour le gaz, Butane. Pour l'électricité, moteur Diesel.

— Et la bouffe ? coupa Epiphanie. Tu n'as que des boîtes de singe, du riz et des régimes de bananes ?

— C'est-à-dire, entreprit Bastaing, les commerçants sont loin.

— Quoi ? tu n'as pas de clapier ? ni de poulailler ? Au moins, chasse, le gibier, ça ne doit pas manquer par ici.

— Pas le temps, grinça Bastaing. Je surveille.

Epiphanie s'arrêta, un quart de banane en travers de la gorge.

— Tu veux dire, articula-t-elle de façon indigeste, que tu surveilles la ligne bleue des Vosges ? Pour de vrai ?

Bastaing corrigea, indulgent.

— Enfin, c'est une image, les Vosges sont un peu plus loin.

Il rentra le menton.

— Mais je surveille, fais-moi confiance.

Epiphanie appela encore une fois à la rescousse sa technique habituelle dans les cas difficiles, technique longtemps éprouvée par des années de prostitution : la diversion.

— Dommage que tu n'aies pas un poulailler. Je te ferais des chapons à ma façon.

— Des chapons ? fit Bastaing, brutalement arraché à sa ligne bleue.

Epiphanie se mélangea les orteils sous la table.

— Oui, les coqs châtrés, les meilleurs, chez nous, à Pointe-à-Pitre, on appelle ça des poulets-adieu-mes-couilles. C'est tendre, tu ne peux pas savoir. Et je suis très bonne aussi, aux fourneaux, tu sais.

Sevré d'épouse, et donc de cuistot depuis trente ans, Bastaing coula un œil mouillé en direction d'Epiphanie. Rapide, faiblesse qu'il domina dignement. Lui, René Bastaing, commandant, marié avec une négresse. Cauchemar et décadence…

Quand même, ça lui démangeait les glandes salivaires, l'idée du poulet-adieu-mes-couilles façon Epiphanie.

Il soupira.

Epiphanie l'aida à descendre de son cocotier bleu-blanc-rouge. En s'étirant, sans avarice : les cuisses autant que les avant-bras.

— Il est quelle heure ? fit-elle en bâillant.

— Onze.

Elle fit jouer les muscles de son ventre.

— Écoute, parlons simple. Tu vas remettre ça, ça ne fait pas un pli. Tu ne veux pas qu'on se dépêche ? Je suis fatiguée. Dans une demi-heure, je suis à ramasser à la petite cuiller.

Elle minauda :

— Avoue que j'ai des excuses. Ça pleut autant que l'eau à tes plafonds, ici, les émotions !

Soudain, elle verdit, à propos d'émotions.

— Dis-moi, tu ne m'as pas menti ? Il y a bien 158 mecs morts toujours ici, quelque part dans ton blockhaus ?

— Oui, fit sombrement Bastaing, on n'a jamais pu les dégager.

Epiphanie frissonna. Et, se levant, elle vint en gigotant jusqu'à son client spécial.

— Merde, c'est moche, fit-elle. Mais, tu ne veux vraiment pas qu'on aille oublier ensemble ?

Bastaing parut se désunir.

— Oui, souffla-t-il, haletant en fixant la poitrine qui remuait contre lui. Va vite dans ta chambre, je te rejoins.

Bonne fille, Epiphanie arrondit les lèvres.

— Tu veux que je me remette en petit matelot ?

Bastaing rétracta un sourire.

— Non merci. Mais éteins, comme hier, tu veux.

Du fond des souterrains, un aboiement monta.

Lancinant, interminable. Epiphanie eut l'impression que sa peau devenait trop étroite pour son corps.

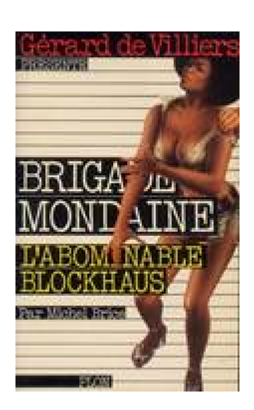
— Pourquoi tu l'enfermes ? fit-elle. Et pourquoi je ne le vois jamais ? chez moi, les chiens, ça vient manger dans la main quand on est à table.

Les yeux de Bastaing se ramollirent.

— Celui-là, fit-il, il est méchant. Voilà pourquoi je l'enferme. Allez. Viens.

Elle partit résignée.

CHAPITRE VIII



Louvigny stoppa le mouvement de sa bouteille de Williamine, le poignet en attente :

— Vous n'en voulez pas plus ?

Corentin repoussa la bouteille de la main :

— J'ai l'impression, sergent, qu'on est sur la pente de l'alcoolisme en province.

Louvigny se vexa, pour la forme.

— Allons, une petite goutte de temps en temps, ça ne fait pas de mal.

— De temps en temps, chez toi, c'est souvent, il me semble…

Louvigny se contracta.

— Faut me comprendre, en ce moment.

— Effectivement, admit Corentin. Mais donne-moi plutôt la carte du département avec un crayon rouge.

— Charlotte ! appela Louvigny.

La serveuse s'empressa. De nouveau en pull sage et jupe à plis. Mais les yeux peut-être un peu cernés, malgré le maquillage.

— Oui, Monsieur, fit-elle, parfaitement professionnelle, sans un regard pour Corentin.

Celui-ci admira, une nouvelle fois le pouvoir de dissimulation que peuvent avoir les femmes.

Charlotte rapporta ce qu'on lui demandait. Corentin se mit au travail. Louvigny par-dessus son épaule. Pour le guider.

Un quart d'heure plus tard, ils avaient cerné exactement 27 noms de bourgs et de villages, répartis à travers tout le département. Les 27 lieux d'immatriculation des Land-Rover 109 à châssis long que la Moselle possède. Sans compter les 33 autres modèles. Corentin avait passé quatre heures, le matin même à la Préfecture pour dépouiller les immatriculations. Un travail de Romains. Heureusement que l'employée, impressionnée par sa carte de flic parisien, et plus sûrement par la lueur intéressée des yeux noirs vers son décolleté, l'avait aidé avec un dévouement digne d'éloges. Corentin, en partant, l'avait récompensé^ avec une vague promesse de retour. Autrement dit, un pion avancé sur l'échiquier de leurs relations. Sans préciser si il reviendrait professionnellement ou pas. Question de tactique. S'il avait de nouveau besoin d'elle, elle l'aiderait encore.

Corentin se racla la gorge.

— Si j'avais une calculatrice, grommela-t-il, ça me faciliterait le travail…

Louvigny s'empressa…

— J'en ai une. Vous la voulez ?

— Bien sûr, et vite.

Louvigny tourna autour du pivot de sa jambe raide.

— Charlotte !

Corentin lissa une feuille de papier avec la paume de sa main et attrapa la calculatrice, une Sperry Remington 819 de poche. Tout à fait convenable, mais sans « mémoire ». Enfin, ça suffirait.

Intrigué, Louvigny sirotait son alcool de poire.

— Epiphanie est au bout de la liste des chiffres ? questionna-t-il incrédule.

— Ça se peut bien, murmura Corentin. Aide-moi. Bon. Camp de base : Metz. Mettons qu'il faille dix minutes en moyenne pour faire dix kilomètres. Plus un quart d'heure de recherche sur place, chaque fois avant de localiser le gibier. Ensuite, un quart d'heure pour se rendre compte. Puis retour. Pas forcément par Metz, d'ailleurs. On groupera les itinéraires par

sections. Tu y es, on commence. Numéro un sur la liste : Bouzonville. Distance ?

L'index de Louvigny joua à saute-mouton sur la carte à l'est de Metz.

— 30 bornes.

Corentin convertit mentalement en temps et, branchant le bouton de déclenchement sur « on », tapota deux fois : le chiffre 60 apparut. Auquel il additionna, en actionnant le bouton marqué +, un quart d'heure plus un quart d'heure. En lettres vertes inclinées, le résultat apparut : 90 minutes. Corentin nota sur sa feuille.

— Numéro deux, reprit-il, Metzervisse. Tu y es ?

À peine coché le 27e chronométrage, Corentin reprit sa calculatrice et, le bouton + toujours branché, aligna les chiffres obtenus.

Le résultat sortit : 2 340 minutes en tout. Et en ayant calculé juste. C'est-à-dire en groupant les lieux par voisinage.

Il divisa par 60 :

— 39 heures tout rond de temps de recherches pour épuiser la liste. Sans compter les portes closes…

Louvigny grimaça :

— On peut quand même espérer trouver le mec avant la 27e visite.

— Bien sûr, reconnut Corentin, mais en gros, avec les cas où on trouvera porte close et qui nous obligeront à revenir, ça reviendra quand même à une quarantaine d'heures en tout.

— La semaine de 40 heures, en somme, soupira Louvigny.

— Je ne te le fais pas dire.

— On pourrait se diviser le travail ?

Corentin fixa Louvigny comme si le moustachu s'était brusquement transformé en âne sauvage du Belouchistan.

— Tu te vois tomber sur le bon salaud ? interrogea-t-il doucement. Pas de meilleur moyen de casser le coup. C'est à moi de faire le boulot. Et seul. Cherche une autre idée.

Louvigny essaya d'étirer sa moustache en pointes.

— J'ai des copains, proposa-t-il.

— Écoute, si tu n'ouvres la bouche que pour sortir des âneries, il vaut mieux sucer ton verre dans ton coin, sergent. Tes copains, je vois ce que

c’est. Des harengs comme toi, ou des voyous du coin. Les premiers, notre mec doit les connaître aussi. Quant aux autres, il les flairera en moins de deux.

Louvigny fit couiner sa chaise en se balançant.

— Reparlons des premiers, lieutenant. Quoi, ça fait quatre ou cinq en tout. Une supposition que j’aille les voir l’un après l’autre ? J’en ai pour l’après-midi, à peine plus. L’un deux connaît peut-être un truc utile, on ne sait jamais…

Corentin se pencha pour relacer sa chaussure. Histoire de se désénerver.

— Dis-moi, sergent, articula-t-il en se relevant, dois-je comprendre qu’avant de venir me trouver à Paris, tu n’as pas commencé par là ?

— Non, avoua Louvigny, penaud, je n’y ai pas pensé.

Corentin sourit méchamment.

— Je t’ai bien dit que tu buvais trop. Allez, ouste, fonce les voir. Et tâche de me ramener le bon numéro sur la liste.

— Qu’est-ce que vous allez faire, vous ? fit Louvigny en se mettant debout d’un coup de reins, pivotant autour de sa jambe raide. Commencer les recherches ?

— Non, tout dépend first du résultat de tes visites.

— First ?

Corentin haussa les épaules.

— D’abord, c’est de l’engliche, comme dirait Brichot.

— Brichot ?

— T’occupe. Fonce. Moi j’ai une autre idée. Je vais au commissariat central de Metz.

Louvigny blêmit :

— Hé, je veux bien mettre le paquet pour retrouver Epiphanie, mais pas question d’aller rameuter les poulets ! je vous vois venir. Vous allez déclencher le grand jeu et les envoyer chez tous les propriétaires de Land-Rover du département. Pas réglo, ça. On s’est bien mis d’accord, l’autre soir à Paris. Vous m’avez juré de jouer solo.

— Qui te dit que je ne jouerai pas solo jusqu’au bout ? rétorqua Corentin en pianotant la carte.

— Ben…

— Tu n’as rien compris. Ton mec, il est du genre chauffard, non ? Alors, suppose qu’il ait déjà eu des histoires avec la police ? On ne sait jamais. Pas forcément pour des questions de Land-Rover, d’ailleurs, je les connais ces têtes de mule de la coloniale. Des mecs à histoire.

Louvigny cracha une évidence, vexé :

— On n’est pas sûr du tout qu’il soit de la coloniale. Ce n’est pas inscrit sur le fichier de la Préfecture. Même pas d’ailleurs qu’il soit un ancien de l’armée. Ça non plus on n’en sait rien, juste une intuition.

— C’est exact, reconnut Corentin, mais tu veux arriver à un résultat ou noyer ton chagrin dans la Williamine ?

*

* *

Corentin observa Louvigny, avec une moue.

— Eh bien, mon vieux, nous voilà revenus au point de départ…

Louvigny approuva tristement et jeta un œil de biais à la grande salle derrière lui. Depuis trois soirs, la Taverne Déroulède, toujours bondée à cette heure-là, paraissait avoir été brusquement vidée par une épidémie foudroyante de blennorragie. Une dizaine de clients au plus, tapant la carte, disséminés entre les tables vides. Pas d’illusions à se faire : Epiphanie était bien l’élément de choc du succès de Louvigny en affaires. Il soupira.

— Je vous assure. J’ai insisté. Je les ai tous sondés un à un. Rien, la description ne leur dit rien du tout. Pourtant, j’en suis sûr, il a bien dû aller chez eux aussi ce dingue. Il n’a pas fixé son choix sur Epiphanie avant de faire toutes les boîtes de la région.

Il se tira la moustache à l’arracher :

— Et vous, vous êtes sûr que vos recherches, côté police, ne peuvent pas être recommencées ?

— Sûr, fit Corentin. Ça te paraîtra peut-être bizarre, mais pas un seul, tu entends, pas un seul des propriétaires de Land-Rover du département n’a eu affaire avec la police. À croire que ce sont tous des enfants de chœur. Même qu’ils me trouvaient étrange les collègues. À la fin, j’ai bien eu l’impression qu’ils ne croyaient pas un mot de mon histoire de vagues recherches à Paris.

J’ai eu chaud. J’ai eu l’impression, un instant, que le commissaire commençait à avoir envie d’appeler Paris pour savoir si je n’avais pas reçu un coup de lune. J’ai récupéré le contrôle de la situation en parlant d’une enquête politique. Radical. Ça leur bétonne toujours la langue, aux policiers.

Mais Louvigny ne l’écoutait pas, noyé dans son problème, personnel : Pourquoi le militaire avait-il choisi Epiphanie et pas une autre fille ? Il devait bien y avoir une raison.

— Qu’est-ce que vous en pensez ? insista-t-il.

— Je pense, répliqua sereinement Corentin, que ce mec n’aime que les noires.

Il alluma une Gallia et souffla :

— L’évidence même.

Louvigny parut se désunir :

— Ça, je n’y avais pas pensé… C’est vrai, les autres mecs, aucun n’a de noires. Sauf Riton, à Thionville.

Il esquissa un sourire fugitif.

— C’est pour ça d’ailleurs, que j’ai eu l’idée d’Epiphanie. Le bon créneau à prendre…

— Tu me l’as déjà raconté, fit remarquer Corentin.

Il tendit son verre, Louvigny, le servit. À moitié seulement. Il commençait à connaître les habitudes de son lieutenant.

— Il aurait pu choisir la noire de Riton, insista-t-il.

— Tu me l’as déjà dit aussi, soupira Corentin excédé. Elle a 45 ans et elle est moche.

— On tourne en rond, constata aigrement Louvigny.

Corentin vida son verre.

— Tu commences à te répéter vraiment trop. Allez, on va se coucher et demain, au boulot. On commence à prospecter. Pas le choix, hein ?…

Il regarda pensivement le calendrier suspendu près de la desserte de la salle à manger, en face de lui.

— Déjà jeudi, nota-t-il mentalement. Plus que quatre jours. On n’y arrivera jamais. À moins d’un coup de veine. Et encore, à ce moment-là, qu’est-ce que ça donnera ?

Plus il y réfléchissait, plus les chances de l'hypothèse Toussain, le hareng de Pointe-à-Pitre, grandissaient sans véritable raison, bien sûr. La lassitude, peut-être. Il en avait soudain assez de ces drôles de vacances passées à chercher une aiguille dans une botte de foin. Il serra les dents. Mais non, impossible, à la réflexion, l'hypothèse Toussain. Vraiment trop tordue comme idée. Bon, et alors ? l'autre hypothèse, celle d'un dingue ? Il frémit. Les dingues qui enlèvent des putes ne les rendent jamais. Pauvre fille… était-elle encore seulement vivante ?

Vraiment, il fallait le souvenir de la grotte d'Aguelfa pour qu'il s'accroche.

En face de lui, Louvigny parut deviner toutes ses pensées. Il se dressa soudain, et, vacillant sur sa jambe raide, il se rattrapa au bord de la table qu'il massacra d'un coup de poing :

— Nom de Dieu ! cria-t-il. Ça doit bien pouvoir se retrouver un ancien de la coloniale en Land Rover ! Ça ne court ni les rues ni les campagnes ?

Corentin lui pressa le poignet.

— Calme-toi, fit-il amicalement. On va t'entendre. Monte te coucher et demain matin, fais-moi réserver une R5 chez Hertz. Je me mets en chasse à la première heure.

*

* *

Corentin n'attendit pas longtemps le petit grattement qu'il espérait à sa porte. Charlotte arriva trois minutes après lui. En mules et en peignoir éponge orange. Une couleur qui allait parfaitement avec celle de ses cheveux.

— Je peux ? interrogea-t-elle hypocritement en restant sur le seuil.

Boris Corentin ouvrit en grand les draps à sa gauche. Sans rien dire. Mais en souriant.

Elle se précipita, les mules volèrent, le peignoir éponge aussi. Dessous, il eut le temps d'apercevoir les bas noirs montant très haut, les fines attaches des jarretelles et le soutien-gorge assorti.

— Réchauffe-moi vite, murmura-t-elle en se glissant nue contre lui.

*

* *

Charlotte se repoussa d’un coup de reins vers l’extrémité du lit en poussant un gémissement. Elle s’était cogné les fesses au panneau de noyer verni.

Elle prit une grande inspiration, la bouche toujours ouverte.

— Dis donc, les bas ça te fait de l’effet !

Il rit.

— Je ne t’ai pas obligée. C’est toi qui as voulu.

Elle joua des épaules en rejetant la tête en arrière.

— Je suis incorrigible, protesta-t-elle faiblement. J’aime ça.

— Tant mieux pour ton mari, ironisa Corentin.

Elle rit :

— Ah pour ça oui, il aime, lui aussi…

— Heureux homme, rêva Corentin, qui venait subitement de réaliser que demain, c’était vendredi et que le mari de Charlotte allait revenir.

— Bon, minauda Charlotte, attention ! je reviens à l’assaut. Prépare-toi…

Elle replongea.

Corentin sut alors qu’il n’en aurait plus pour très longtemps.

C’est le moment que choisit Charlotte pour se relever à nouveau.

— Boris, je voudrais vérifier une chose, dit-elle mystérieusement. Savoir si le truc de la perruque est le seul à…

Il secoua la tête, hilare et excédé à la fois.

— Ne remue pas le passé.

Elle insista :

— Est-ce qu’un autre genre de choc, je précise, pas sexuel celui-là, peut avoir le même effet sur un homme ? Mettons sur toi, pour prendre ton cas particulier.

— Possible, fit Corentin, interloqué.

Elle se releva et se replia sur ses talons.

— On va bien voir, et si c'est vrai, je n'aurais plus qu'à aller chercher mes ustensiles.

— Vas-y, fit mollement Corentin, qui commençait à se sentir ridicule, côté posture.

Charlotte se passa la langue sur les lèvres.

— Dans mon village, à Ottange, près d'Aumetz, au-dessus de Thionville, là où le curé, tu sais…

— Je me rappelle, dit Corentin, souriant.

— Bon, reprit-elle, dans mon village, il y a un type bizarre, une espèce de sauvage dingue qui est arrivé dans le pays il y a un an. Il ne voit personne, sauf pour faire ses courses, et encore… Moi, chaque fois que je vais voir mes parents, là-bas, si je l'aperçois, j'ai peur.

— Ah bon, fit Corentin, qu'est-ce que tu veux dire par un « dingue ». Soudain prodigieusement intéressé. À quoi il ressemble ?

Charlotte fronça les sourcils.

— Pas très grand, costaud, la soixantaine, les cheveux en brosse, tout gris. Les yeux surtout sont curieux. Tout petits, gris-vert. Il a l'air fier et méprisant à la fois.

— Tu as eu l'occasion de voir sa voiture ? dit Corentin dont les prunelles s'étaient réduites.

— Oui, une vieille bagnole militaire. Une espèce de grosse jeep. Mais pas pareil…

Corentin se passa doucement la main sur la joue :

— Ce qu'on appelle une Land-Rover ?

Charlotte fit la moue.

— C'est possible, je sais pas, moi.

Corentin lui prit la main :

— Est-ce que par hasard tu sais où il habite ?

Charlotte hocha la tête avec vigueur.

— Tu parles, on l'appelle le Dingue dans le village, il a acheté un de ces blockhaus pourris de la ligne Maginot. Tu sais, on est tout près de la frontière. Il vit là-dedans. Seul, le vrai dingue. Quand on s'approche trop près de sa casemate, perdue dans les bois, il sort avec son fusil !

Ses yeux s’abaissèrent. Elle éclata de rire :

— Tiens, tu es toujours là, toi ? Mon mari, lui, quand par exemple je lui rappelle qu’il ne faut pas oublier de payer le tiers provisionnel, ça lui coupe tous ses effets.

Corentin se mordit les lèvres.

— Ça peut se comprendre. Moi aussi peut-être.

— Et pourtant…, insista-t-elle avec un mouvement du menton vers le bas.

— C’est que, là, c’est peut-être une très bonne nouvelle que tu m’annonces. Allez, reviens.

Il la prit doucement par la nuque et Charlotte se pencha vers son ventre.

*

* *

Avant d’éteindre, Corentin pinça délicatement le nez de Charlotte.

— Pourquoi m’as-tu fait attendre pour me raconter ton histoire ? Tu savais bien que ça m’intéresserait. Parce que, bien sûr, tu nous as entendus parler, ton patron et moi.

Charlotte fit oui de la tête :

— Je voulais d’abord profiter de toi. Si je te l’avais dit tout de suite, tu te serais tiré. Et mon Jules ne revient que demain…

— Petite salope, va, fit Corentin dans le noir.

Sans un ressentiment.

CHAPITRE IX



— Non, je t’en prie, supplia Epiphanie en zézayant, ne va pas éteindre. Dès que tu es dans l’obscurité, tu n’es plus le même.

Ses joues se creusaient, comme dans les visages des filles en butte à des tortionnaires sadiques, dans les illustrations des livres pornographiques du début du siècle.

Bastaing l’observa de haut en bas. Elle s’était coulée à ses pieds et lui enlaçait les jambes. Câline, prête à déployer tout son charme pour le retenir.

Encore une fois, comme chaque soir, il avait refusé de conclure. Elle savait trop ce que ça signifiait. Il sortait. Elle ne comprenait d’ailleurs pas pourquoi. Et quand il revenait, le supplice recommençait. Le pilonnage. Atroce. Les cris de bête, une sueur insupportable, des mains qui la massacraient. Elle n’en pouvait plus.

Elle était décidée, pour de bon, à en finir. Elle ne reviendrait plus. Trop terrible. Mais il y avait encore trois jours à supporter. Tenir, jusqu’à dimanche soir.

Commençant à connaître le point faible de l’officier, Epiphanie releva son visage vers lui. Elle ouvrit la bouche, elle tendit la langue. Elle se mit à lécher, à petits coups la laine rêche du pantalon en remontant. En même temps, ses mains se faisaient douces et s’activaient tendrement. La vraie petite chienne. Elle le savait, c’était ça qui plaisait à l’officier.

Bientôt, elle sut qu'elle allait vaincre. Bastaing, ne disait plus rien. Les bras ballants, il haletait.

Toujours à genoux, elle redressa le buste en se frottant contre lui et joignit ses mains en arrière. Humble, soumise.

— Attends, murmura-t-il d'une voix troublée.

Il dégrafa son ceinturon et l'arracha brutalement des passants.

Terrorisée, elle gémit, sûre qu'il allait frapper.

Mais non. Sa libido à lui avait besoin d'un autre genre de complication, plus subtile. Il se pencha et, saisissant les poignets d'Epiphanie, les lui entrava dans le dos. Très serrés.

Il se releva et claqua des doigts.

— Salope, grommela-t-il. Si tu te voyais. Une bête…

Dans un immense effort de volonté elle lui tendit le visage, muette, soumise.

Il lui cracha en pleine figure. Elle ferma les yeux, secouée de tremblements.

— Au travail, ordonna-t-il.

Elle obéit.

Mais quand il explosa en elle, elle sut qu'elle avait gagné. Peut-être… Depuis trois soirs, il se déchaînait. Il avait tout de même soixante ans. Même quand on est un taureau, à cet âge, on récupère moins vite. Epiphanie releva le visage. Elle en aurait presque prié, si elle avait réussi à se souvenir des prières de son enfance, chez les Pères venus de la métropole, qui étaient si gentils, quoique un peu collants. Alors, avait-elle eu raison ou non de se laisser insulter, cracher à la figure, maltraiter comme une chienne ?

Bastaing recula. Oscillant sur ses jambes. Il s'affala sur la chaise. Épuisé.

Epiphanie camoufla le sourire de triomphe qui lui venait. Elle progressa vers lui, se râpant les genoux sur le béton.

— Détache-moi, tu veux ? demanda-t-elle, toujours soumise.

Il émit un abominable rire gras.

— Je te tiens ! éructa-t-il.

Epiphanie se sentit prise d'une brusque envie de pleurer. Un désespoir profond, qui lui envahissait la gorge. Les poumons, tous les viscères.

Elle éclata en sanglots.

Alors, quelque chose d'anormal se passa. Bastaing se leva et il prit Epiphanie sous les aisselles. Il la remit debout et la tourna pour la détacher. Avec une douceur surprenante. Elle se haussa vers lui, à peine libérée.

— Tu vois, murmura-t-elle, au fond, tu n'es pas le gars méchant.

Il cligna des paupières.

— Tais-toi, tais-toi, répéta-t-il sourdement.

Epiphanie se dirigea vers le lavabo. Elle avait la main sur le robinet quand les aboiements montèrent du fond des souterrains. Impérieux, plus épouvantables que jamais, comme si le chien appelait pour exiger quelque chose, une promesse, un dû.

Epiphanie eut l'impression que les nerfs de sa colonne vertébrale étaient découpés à la lame de rasoir.

— Pourquoi tu l'enfermes ? demanda-t-elle, apitoyée. Il souffre, c'est sûr. Peut-être qu'il a seulement envie de faire un tour dehors ? Ce n'est pas humain de l'enfermer.

— Tais-toi, reprit Bastaing, blanc.

Epiphanie se courba vers le robinet du lavabo.

Un bruit de chaise, derrière elle, attira son attention. Elle regarda, par en dessous. Bastaing se tenait le visage à deux mains, l'air de pleurer.

Elle se dirigea vers lui et lui mit la main sur l'épaule.

— Tu es malade ?

Il se secoua, le visage tendu ; stupéfaite, Epiphanie s'aperçut qu'il avait les yeux pleins de larmes.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'exclama-t-elle, reprise par son éternel démon : la pitié devant les malheurs d'autrui.

Bastaing lui adressa son premier sourire véritablement humain depuis qu'elle le connaissait.

— J'ai le cafard, reconnut-il avec un sourire misérable et enfantin.

Epiphanie s'assit sur ses genoux.

— Il faut régler ça, décréta-t-elle, déjà réconciliée.

Il hocha la tête.

— Oui, mais comment.

— Cause.

Il se rétracta :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dis-moi ce que tu as sur le cœur.

Les petits yeux gris-vert reprirent cette fixité qui avait tellement frappé Epiphanie le soir de leur rencontre.

— Je n'ai pas de secret, articula Bastaing avec difficulté.

Epiphanie se releva.

— Dans ce cas, laisse-moi, j'ai sommeil.

Il sursauta.

— Non, pas encore. Viens, on va écouter de la musique.

Et, la prenant par la main, il l'entraîna dans la galerie du blockhaus. Vers la grande salle voûtée.

L'électrophone était un vieil appareil à aiguilles, antédiluvien, comme celui du grand-père d'Epiphanie à la Guadeloupe. Mais il marchait à l'électricité. Alors que l'appareil du grand-père se remontait à la main, en tournant une manivelle. À part ce détail, la même antiquité.

— Tu veux une bière ? interrogea Bastaing, presque affectueux. J'en ai des caisses ici. De la très vieille, trouvée dans la cambuse quand j'ai acheté la baraque. Elle a trente-cinq ans d'âge. Et pourtant, elle est encore bonne. À n'y rien comprendre. Pas normal… la bière des héros qui sont morts ici.

Epiphanie repensa brusquement aux cadavres. Elle chassa vite l'idée en cherchant une cigarette sur la table. Du caporal de troufion, comme celui des appelés qui venaient la trouver les soirs de perm.

Bastaing fit une chose qu'il n'avait encore jamais faite, il se leva pour craquer une allumette.

— Merci, dit Epiphanie avec émotion.

La canette moussa à peine ouverte. Parfaitement jeune, comme au premier jour.

— L'humidité de la cambuse, certainement, commenta Bastaing. Bois au goulot. Dans les quarts de métal, c'est moins bon.

Epiphanie but goulûment.

— Encore, dit-elle, c'est bon.

Bastaing se leva pour la resservir.

— Tu m’as parlé de musique, dit-elle en avalant une gorgée de sa deuxième canette.

L’officier tira les pans de son battle-dress au-dessous de son ceinturon.

— Tu ne vas pas aimer, protesta-t-il.

Elle projeta ses épaules en avant.

— Essaye toujours.

Alors, sous la voûte suintante, la musique s’éleva. Du piano à quatre mains. Un air à la fois cadencé, militaire, et en même temps incroyablement romantique. Une musique capable d’entraîner une armée à l’assaut, mais pas tonitruante. Fine, délicate, passionnée.

— C’est beau, avoua Epiphanie en reposant sa bière. Elle se sentait gênée d’être nue en écoutant ça.

Elle pointa l’index vers l’électrophone.

— Tu le mets tout le temps mais c’est beau, répéta-t-elle. Ça n’est pas du clairon, et pourtant, je suis sûre que tu t’y retrouves.

— Explique-toi, fit Bastaing, surpris.

— Je veux dire : tu t’y retrouves militairement, j’en suis sûre.

— Plutôt, rêva-t-il en abandonnant sa nuque contre le dossier de sa chaise.

Epiphanie but une autre gorgée et se leva.

— J’ai chaud, dit-elle, tu me permets d’aller ouvrir la porte, là-haut, qu’on respire un peu ?

Il sursauta. Elle éclata de rire :

— Fais pas l’idiot. Je suis à poil, tu l’as oublié ?

Dehors, il pleuvait. À cordes. Le vrai déluge.

Epiphanie redescendit, elle aimait ça. Dans la moiteur tropicale de ce souterrain, ahurissante en plein mois d’octobre, ce bruit de pluie la replongeait dans son enfance, à la Guadeloupe, les nuits où le ciel, soudain semble vouloir se vider tout entier sur les maisons.

Elle se rassit devant la table et happa sa canette.

— C’est de qui, ta musique ? demanda-t-elle.

Bastaing parut arraché à un rêve.

— Franz Schubert, dit-il. La Marche militaire en ré majeur de Schubert. Un enregistrement rare. D'habitude, on la joue orchestrée. C'est très rare de l'avoir dans sa forme originale, au piano à quatre mains, comme là.

— Très beau, répéta Epiphanie, quand le disque s'arrêta. Qu'est-ce que tu as d'autres ?

La bouche de Bastaing produisit un rictus en essayant de sourire.

— Rien que du militaire.

— Essaye toujours, décréta Epiphanie, qui reprenait de plus en plus le contrôle de la situation.

Un lever de couleurs au clairon éclata.

— Ho ! hurla Epiphanie, j'habitais à côté de la caserne quand j'étais gosse.

Bastaing se rua vers l'électrophone et releva brutalement le bras.

— Tu n'aimeras donc jamais ce qui est beau ! rugit-il.

Epiphanie lui tira la langue.

Il avança.

— Assez plaisanté, dit-il de sa voix des mauvais moments. Va dans ta chambre.

Elle joua les indifférentes, tendant la main vers sa canette. Bastaing balaya celle-ci d'un revers du poignet.

— Il faut retourner dans ta chambre, reprit-il, changeant de ton.

Elle le regarda, encore plus inquiète que s'il avait hurlé.

— Tu es sûr de ne pas être fatigué ? dit-elle sans conviction.

Il hocha la tête.

— Il faut y aller. C'est dans notre contrat.

Elle se leva, résignée.

— Tu es fou, murmura-t-elle en passant devant lui, tu n'as plus l'âge. Je suis sûre que tu prends des trucs pour t'exciter. Tu vas y laisser ta peau.

Il la poussa brutalement.

*

* *

Ça recommençait. La torture, le massacre, le pilonnage incessant de son ventre. Epiphanie ne cherchait même plus à se défendre. Elle n'avait plus qu'un espoir ; que l'explosion survienne le plus vite possible en elle, que l'haleine fétide qui l'enveloppait s'arrête. Que les mains sèches et moites à la fois qui la palpaient partout disparaissent. Les grognements, surtout, il fallait qu'ils cessent. C'était le pire. Comment un homme qui écoutait du Schubert avec délectation pouvait-il faire l'amour aussi bestialement ?

Une voix sortit Epiphanie de son cauchemar. Celle de Bastaing.

— Tout doux, là… tout doux.

Elle ouvrit les yeux dans l'obscurité. Saisie par une impression étrange. Cette voix, succédant aux grognements, était si différente. Bastaing se dédoublait ? Capable de reprendre conscience de temps à autre ! Car elle n'en doutait pas. Ce n'était pas à elle qu'il s'adressait. D'ailleurs, elle se laissait faire, abandonnée. C'est donc à lui-même qu'il parlait. À cet autre Bastaing, monstrueux, qui était son vrai secret et dont un retour de fierté venait de lui faire avoir honte.

Epiphanie n'eut pas le temps de penser plus loin. Elle hurla. Un épieu de chair dur comme du béton essayait frénétiquement de la déchirer, de l'éventrer, dans une furie sexuelle aveugle.

Un coup plus violent lui arracha un cri, et une bouffée de chaleur lui donna la nausée. Elle eut un éblouissement et se sentit tomber dans un puits sans fond. Elle perdit connaissance.

*

* *

Quand Epiphanie reprit conscience, elle était seule. Bordée dans son lit. Une deuxième couverture mise sur la première. Elle se souleva péniblement. Son ventre lui faisait atrocement mal. Elle tourna la tête sous la lampe et s'immobilisa : sur la table, un plateau-repas. Des gamelles, un quart de métal, des fruits.

Epiphanie en oublia son ventre martyrisé. Le deuxième Bastaing, pas celui qui l'insultait et se déchaînait en elle, avait eu un geste pour elle avant de la laisser.

Elle sourit :

— Il a oublié la bière, murmura-t-elle.

Elle le leva, se mordant les lèvres. Son ventre la brûlait. Elle se dirigea vers la porte. Tout à l'heure, elle avait vu où Bastaing était allé chercher les canettes. Un réduit, vers le milieu du tunnel de droite, du côté du cimetière des héros. Le souvenir de ce détail lui fit battre le cœur. Elle faillit lâcher la poignée de sa porte et revenir se coucher. Mais elle avait trop soif. Elle sortit, tâtonnant dans l'obscurité. Elle ne voulait pas allumer dans le couloir de peur de réveiller Bastaing.

Epiphanie le savait aussi : Bastaing posait ses lampes torches sur trois vieilles cantines superposées, dans la grande salle voûtée, du côté du canon antichar. Elle se dirigea à tâtons dans cette direction. Sans trop de mal. Elle commençait à connaître les lieux.

Le faisceau de la lampe éclairait maintenant de biais devant elle le sol de béton. Par endroit, des ombres de rafales de mitraillettes d'autrefois traçaient de longues traînées en pointillé. La main d'Epiphanie se contracta sur sa lampe. Dans l'obscurité de la nuit, elle avait peur, subitement. Elle se força à poursuivre sa route, à la volonté. Plus par fierté personnelle que par envie de bière. Elle n'allait tout de même pas se laisser impressionner par un décor !

Elle avait craint que Bastaing, en maniaque de serrures, n'ait bouclé aussi la cambuse. Heureusement non. Le loquet de la porte tourna librement. Epiphanie entra en frissonnant : la cambuse était le seul endroit où il fasse froid. La lampe torche balaya un ahurissant trésor de réserves. De quoi nourrir une famille des Antilles pendant vingt ans. Partout, des bottes de corned-beef, des pots, des conserves, des jarres, des cartons, des bouteilles de vin et d'eau et, enfin, une étagère, des canettes.

Epiphanie se haussa sur la pointe des pieds et prit deux canettes à la fois. On ne savait jamais. Le contact du verre sur ses paumes glaça encore plus Epiphanie. Elle sortit précipitamment et reprit sa route vers sa « chambre ».

Alors, dans la chaleur retrouvée, une curiosité la prit. Malsaine, macabre. Mais irrésistible. Epiphanie eut envie d'aller ouvrir cette fameuse porte du cimetière, des héros. C'était idiot. Elle allait sûrement hurler et réveiller Bastaing qui la ramènerait chez elle à coups de poing peut-être. Mais c'était plus fort qu'elle. Il fallait qu'elle voie.

Elle posa ses canettes par terre, le long du mur, et rebroussa chemin, balayant le couloir qui s'offrait à elle.

Au bout de vingt mètres, Epiphanie entendit comme un grincement de dents à sa droite.

Elle stoppa.

Elle se trouvait devant un renfoncement dans la voûte du couloir qui donnait, trois mètres plus loin, sur une lourde porte de métal peinte en vert. De la peinture fraîche, comme si on avait voulu empêcher la rouille de la ronger.

Interloquée, elle stoppa et bifurqua en direction de la porte, sur la pointe des pieds, sa lampe dans le dos.

Arrivée contre la porte, elle tendit l'oreille.

Rien.

Le bruit avait cessé. Elle haussa les épaules. Elle devenait folle. Elle avait cru entendre un bruit alors qu'il n'y avait rien. C'était évident.

Elle allait repartir quand un mouvement de curiosité nouvelle l'arrêta.

— Le cimetière, réfléchit-elle, c'est plus loin. Il y a cette porte, repeinte. Pourquoi ?

Epiphanie avait toujours eu deux grands défauts dans la vie. Une curiosité inlassable, d'abord. Et ensuite une intense confiance en elle.

La race des explorateurs. Celle qui aime se donner des frissons. Partie pour éprouver des émotions en essayant de voir apparaître des squelettes enchevêtrés au bout du faisceau de sa lampe, elle venait de se voir offrir une occasion de frissonner encore mieux : découvrir ce que cachait cette mystérieuse porte peinte en vert. Là au moins, elle ne savait pas ce qui l'attendait. Tandis que des squelettes ; c'est quoi, en somme ? Des squelettes, voilà tout. Même si, avant, c'étaient des héros soulevés par la marche en ré de Franz Schubert (une espèce d'Allemand, se dit-elle in petto, ou bien d'Autrichien, ça c'était un détail qu'elle aurait dû souligner devant Bastaing).

Le cœur assez rapide malgré tout, Epiphanie fit jouer la targette qui retenait la porte.

Un dernier remords l'envahit en poussant la porte : Après tout, c'était peut-être la niche du chien ? Mais un chien, ça se tient à la laisse.

Elle contracta les dents et, totalement esclave de sa curiosité, poussa franchement la porte. Elle darda sa lampe torche à l'intérieur.

Un aboiement à crever les tympans se déclencha. Inhumain. Venu du fond des âges. Un cri qui ressemblait à un déchirement de granit sur une poussée de lave.

Epiphanie était face à l'effroyable réalité qu'elle avait tant cherché à découvrir.

Elle n'eut ni le temps d'avoir vraiment peur, ni celui de hurler.

Derrière elle, deux bras noueux l'avaient enlacée, faisant voler la lampe torche qui alla éclater contre le mur. La porte se rabattit contre le mur, la targette fut projetée dans son logement. Tirée en arrière, traînée, portée, soulevée, Epiphanie se retrouva jetée sur son lit de camp.

Bastaing la regarda, haletant :

— Ça change tout, siffla-t-il.

Epiphanie essaya de hurler. Pour se libérer. Un besoin de survie impérieux. Si elle ne criait pas, elle allait mourir. Ses côtes se desserrèrent, tendues à se rompre. En vain, tout ce qu'elle réussit à émettre, ce fut un petit sifflement du larynx.

Elle s'affala doucement en arrière.

Asphyxiée par la terreur.

À toute volée, Bastaing la gifla. Alors seulement, elle hurla.

Puis, tout le temps qu'il l'attacha aux montants du lit, elle sanglota doucement comme font les enfants dans leurs accès de désespoir secret.

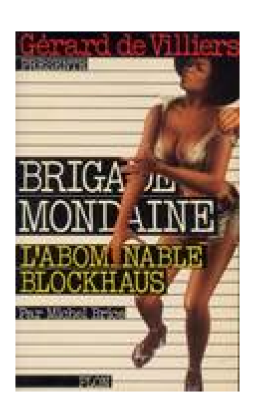
Bastaing s'en alla très vite, lui aussi paraissait pleurer.

Restée seule dans l'obscurité, Epiphanie ne chercha même pas à arracher ses liens. Inutile. L'officier avait raison. Maintenant c'était vrai, ça changeait tout.

Elle connaissait son secret.

Elle avait vu.

CHAPITRE X



Marcel Louvigny se massa douloureusement le genou. Ça recommençait. Avec cette petite pluie glaciale qui n'arrêtait pas depuis hier, ses vieilles douleurs d'Algérie ressurgissaient. La même chose à chaque début de la mauvaise saison. Il en était sûr : l'amorce des rhumatismes. À 34 ans, c'est jeune.

En plus, tout s'y mettait. Il venait de faire amèrement ses comptes à la veille du week-end. Sa pire semaine depuis longtemps. Près de 150 000 anciens de manque à gagner. Et nets d'impôts en plus. Bien sûr, il fallait enlever là-dessus quelques menus frais pour qu'on veuille bien, côté respect de la loi, fermer les yeux sur ses plus lucratives sources de revenus. Mais quand même, ça fait mal. Et en plus, la chute libre s'accélérait, à cause des consommations. Juste au moment où il venait de sortir très gros pour ses impôts.

Il soupira, rêvant d'Epiphanie. Elle lui manquait aussi d'un autre point de vue, personnel et intime. Elle envolée, il réalisait soudain combien elle lui était indispensable. Sevré, il imaginait sa voix, sa présence, son rire, ses mouvements de gorge. Voûté devant son bol de café au lait.

Derrière lui, Charlotte s'activait, silencieuse, efficace. Elle passa devant lui et il eut très chaud. Bon Dieu, celle-ci aussi, elle était appétissante !

— Charlotte ? dit-il.

— Oui, Monsieur.

Elle s'était plantée devant lui, les mains sur les hanches, hypocritement sérieuse. La garce. Il en était certain, ce devait être une sacrée affaire au lit. Pourquoi fallait-il que l'imbécile soit amoureuse de son mari ? Le monde est vraiment mal fait.

Il souffla en se mordant la moustache.

— Rien, excuse-moi, fit-il.

Elle repartit, indifférente. Cambrée.

Il la rappela :

— Charlotte ?

— Elle s'arrêta et, de dos :

— Oui, Monsieur ?

— Charlotte, est-ce que tu te rends compte que tu es une allumeuse ?

La réponse jaillit, du tac au tac, placide.

— Oui, Monsieur.

Soufflé, il avala sa salive avec difficulté.

— Et tu n'as pas honte ?

Elle rit et pivota du buste vers lui :

— Et pourquoi ? C'est tout naturel de séduire.

— Ah, tu trouves ? Sans rien accorder ?

Elle baissa les yeux, avec une tête à appeler le viol.

— Ça plaît à mon mari. Alors, comme je l'aime, je lui obéis…

Louvigny se massa encore le genou. Un brusque élancement.

— Va faire les lits, vite, gémit-il.

Elle rit :

— Il est temps qu'Epiphanie rentre de chez sa tante malade, à ce que je vois.

— Va faire les lits, je te dis ! glapit-il.

Charlotte partit, très digne.

*

* *

— Bonjour, mon lieutenant, fit Louvigny sans lever les yeux de ses comptes. Votre voiture est devant la porte.

Boris Corentin s'installa et remplit son bol à ras bord de café noir.

— Merci, sergent. C'est quel genre de voiture ?

Louvigny leva les yeux, étonné.

— Une R5, comme vous m'avez demandé.

— Très bien, c'est banal. Exactement ce qu'il me faut.

Il se tailla une grande tartine dans la miche de pain de campagne.

— Au fait, toussa-t-il discrètement, ça t'ennuierait de libérer Charlotte aujourd'hui ? j'ai besoin d'elle.

La moustache de Louvigny se mit en accent circonflexe :

— Vous avez besoin de Charlotte pour votre enquête ?

Corentin manœuvra le couteau à beurre sans se presser.

— Comme je te le dis.

— Ça alors. Expliquez-moi.

— Trop compliqué. Je te dirai ce soir en rentrant. Là, je suis trop pressé. Tu veux lui parler ? On part tout de suite.

*

* *

Charlotte guida Corentin à la sortie de Metz jusqu'à l'autoroute.

— Attention, dit-elle, on prendra à gauche avant Thionville, à Richemont. On passera par Hayange et Fontoy.

Corentin enclencha la quatrième.

— Pourquoi ? interrogea-t-il, surpris. Par Thionville, d'après la carte, c'est plus direct.

Charlotte fit la moue.

— Peut-être, mais avec mon mari, quand on va voir mes parents, un dimanche sur deux, on passe toujours par Hayange.

— Tiens donc. Il y a une raison ? La route est plus jolie ?

— Oh non, seulement, juste après Fontoy, il y a un petit chemin creux, sur la droite, un cul-de-sac où personne ne vient jamais sauf des vaches.

Corentin l'étudia de biais. Charlotte avait déboutonné son manteau et il était criant que sous son pull, elle ne portait pas de soutien-gorge.

Elle se passa la langue sur les lèvres.

— C'est un rite, c'est là que, tous les deux, la première fois.

Corentin essaya de reporter son attention sur la chaussée devant lui : un poids lourd roulant à vide essayait désespérément de le dépasser. Il ralentit en hochant la tête.

— Et j'imagine, dit-il sans bouger, que tu ne serais pas ennemie de me faire participer au rite ?

Elle sourit sans complexes.

— C'est une idée, après tout. Ce serait amusant.

— Oui, gronda Corentin, on verra ça après, au retour, hein ? Pour l'instant, on a du travail tous les deux.

Elle insista en s'étirant.

— On n'est pas à un quart d'heure près…

— Si, fit-il, buté.

Une épaule timide vint se frotter à la sienne.

— Je suis sûre que tu ne connais pas le truc spécial voiture que m'a appris Epiphanie.

Sidéré, il leva le pied.

— Epiphanie t'a donné des leçons ?

Elle haussa les épaules.

— Ben, oui, quoi. C'est normal.

Corentin se frotta le nez :

— Tu sais que tu es un cas ?

Elle se fit rêveuse :

— Mon mari me le dit aussi. Et il s'y connaît…

De plus en plus interloqué, Corentin fit ce qu'il s'interdisait toujours en voiture : il alluma une Gallia.

— Tu veux dire que ton mari a eu beaucoup d'expériences avant votre mariage ?

— Pas avant, rectifia-t-elle. On avait 18 ans tous les deux. Depuis.

Elle rit :

— Il est voyageur de commerce, alors, évidemment…

— Il te raconte tout ?

— Bien sûr ! s'exclama-t-elle, surprise, c'est la moindre des choses.

Corentin rêva un instant aux surprises que peuvent réserver les voyages en province.

— Et toi, reprit-il, il sait que, pendant son absence, tu lui rends la pareille ?

Elle leva les yeux vers Corentin, boudeuse.

— Il me l'interdit. Sous peine de me battre. J'ai juré.

Aussitôt après, elle rectifia.

— J'ai tenu parole jusqu'à toi, il faut que tu le saches.

— Merci, fit-il, flatté. Mais j'espère pour toi que tu vas garder le secret.

Elle battit des paupières.

— Non, ça aussi, j'ai juré si jamais je flanchais.

Stupéfait, il balbutia :

— Mais, il va…

Charlotte parut se perdre dans un nuage.

— Epiphanie dit qu'au fond, ce n'est pas si désagréable qu'on croit.

Corentin accéléra, touchant le fond de la stupeur.

— Hé ! s'écria Charlotte, on a dépassé le chemin creux !

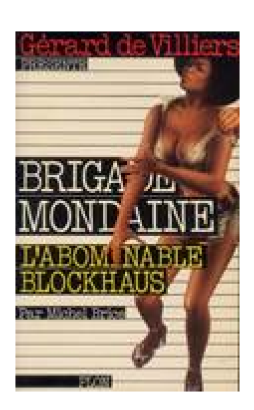
Il lui tendit sa cigarette :

— Je ne sais pas où est le cendrier. Tu veux le chercher ? Merci.

Elle obéit, faisant la moue.

— Dommage.

CHAPITRE XI



Epiphanie sursauta dans ses menottes. La porte venait de s’ouvrir. Bastaing entra.

Elle hurla. D’instinct, sans réfléchir. L’officier, s’approcha, imperturbable.

— Tais-toi, et suis-moi.

Elle s’assit péniblement.

— Qu’est-ce que vous allez me faire ? murmura-t-elle, terrifiée.

Bastaing la regarda sans ciller.

— Viens, j’ai dit.

Elle obéit et se dressa. Il observa attentivement le corps nu entravé devant lui. Les seins, le ventre, les cuisses. Elle baissa les yeux, le cœur sautant dans la poitrine.

Brusquement, elle avait compris.

— Non, supplia-t-elle. Ne faites pas ça.

Il ricana.

— Tu n’avais qu’à pas être si curieuse.

Un brusque frisson secoua Epiphanie. Tout entière. Soudain, elle revoyait…

Exorbitée, elle releva les yeux vers Bastaing. Sans le distinguer, ses larmes brouillaient tout.

— Je ne dirai rien, je vous le jure, dit-elle faiblement en zézayant.

Il rit encore :

— Pas confiance. Viens, et n'essaye pas de fuir. Tu le sais, c'est inutile.

Alors Epiphanie eut un sursaut de fierté. Elle risquait de mourir, elle le savait. Le cerveau vide, les mâchoires crispées, essayant de maîtriser les battements de son cœur, elle s'essuya tour à tour les yeux avec ses épaules et releva la tête. Essayant de ne pas penser qu'il allait la tuer.

— Allons-y vite, fit-elle simplement. Mais tu es un foutu salaud. Il l'attrapa par le bras et la tira en avant.

*

* *

Il y avait bien dix minutes qu'Epiphanie avançait dans l'obscurité, loin sous terre, beaucoup plus loin que la chambre à la porte verte.

Dans le halo de la lampe torche, elle descendait des marches, suivait des couloirs interminables, redescendait. Certains des blockhaus de la ligne Maginot ont eu des galeries creusées jusqu'à cinquante mètres sous terre.

Enfin, ce fut le fond du puits. Une nouvelle porte blindée. À gauche et à droite, une dizaine de sacs de sable. La porte était ouverte.

— Entre, dit Bastaing.

Epiphanie entra. Au bord de la syncope, les muscles des mâchoires tétanisés. Mais, dans le cœur, une volonté farouche d'être digne. L'image des esclaves africains dont elle descendait. Brusquement elle avait retrouvé la passivité de sa race.

— Tout de suite, salaud, dit-elle d'une voix ferme. Pas de salamalecs, sors ton revolver.

Bastaing ne répondit pas. Il posa sa lampe torche sur une caisse de munitions, la disposant pour éclairer Epiphanie.

— Assieds-toi par terre, ordonna-t-il en prenant un rouleau de fil électrique.

Dix minutes plus tard, Epiphanie était complètement ligotée. Bastaing lui avait enlevé ses menottes et attaché les mains serrées sur la poitrine. Dans un geste de prière. Les genoux étaient repliés sur le ventre, les chevilles nouées serrées.

Roulée en boule, reposant sur le côté, Epiphanie ne pouvait plus bouger.

Un espoir fou la reprit. Il n'allait pas la tuer. Il l'attachait seulement pour la punir. Pour qu'elle réfléchisse…

Elle soupira, prête à supporter son supplice. Vivre, vivre… Elle ne pensait soudain plus qu'à ça.

Corentin ralentit dans le carrefour, au centre du village.

— Prends la petite route à gauche, fit Charlotte. Vers Hirps.

Il tourna.

Deux kilomètres plus loin, elle lui dit de ralentir encore. Ils arrivèrent à la hauteur d'un chemin creux cerné d'arbres : la forêt commençait.

— Il habite au bout, dit Charlotte.

Corentin embraya en première et s'engagea en cahotant dans les ornières.

— Espérons que c'est notre gars, soupira-t-il.

Charlotte l'observa, surprise :

— Ça ne peut être que lui.

Corentin se voûta.

— Je crois que tu ne t'expliques pas assez.

Charlotte poussa un petit cri.

— Tu as raison, j'ai oublié de te dire le principal, hier soir.

Il laissa la voiture s'arrêter toute seule et mit le frein à main.

— Je t'écoute, dit-il paisiblement.

Charlotte prit une aspiration :

— Eh bien voilà, il y a quinze jours, un dimanche, à l'épicerie du village le commandant Bastaing…

— Comment sais-tu son nom, coupa Corentin.

— L'épicière me l'a dit, ce jour-là, elle était au fond de son arrière-salle quand Bastaing est entré derrière moi. Il m'a regardée et, comme ça, tout à coup, il m'a touchée, là…

Elle se remuait sur ses fesses.

— Comme ton curé, grommela Corentin.

— Exactement. Mais tu comprends, je suis mariée, maintenant, je me suis dégagée et je lui ai dit que s'il était en manque, il n'avait qu'à aller à la pute, oh pardon… que c'est fait pour les hommes comme lui. Et même que j'en connaissais une, formidable, une Noire qui lui rappellerait sûrement la Coloniale.

— Il a été à la Coloniale ?

— Oui, il le répète assez. Il dit tout le temps qu'au moins, les bougnoules on les fait marcher à la trique.

— Et après ?

— Il m'a demandé l'adresse.

— Et tu la lui as donnée ?

— Bien sûr. Il faut aider les copines.

— Drôle de manière de les aider…

Corentin repoussa le frein à main et embraya :

— Ton mari ne t'a jamais dit que tu étais un cas de quelque côté qu'on te prenne ?

Elle partit d'un rire chatouillé.

— Oh si. Et il me gronde.

— Comment ça ? interrogea Corentin, intéressé.

Elle se remua encore.

— Il me fesse.

— Ça me semble logique, rêva Corentin.

Ils roulèrent encore un peu plus d'un kilomètre. Corentin aperçut enfin le blockhaus au loin entre les arbres. Toute une série de blockhaus plutôt. Du béton partout dans la colline. Des tourelles rouillées à demi ensevelies, les unes droites, les autres de travers. Des éclats d'obus creusaient le béton, visibles entre les lierres, les herbes, et les arbres qui avaient pris racine au hasard.

Sinistre.

À part, sur la façade de la plus grande casemate, une porte vitrée derrière laquelle on devinait des rideaux à fleurs.

Une Land-Rover 109 à châssis long était rangée devant la porte.

Corentin remit le frein à main.

— Pas question que tu viennes, toi, il te connaît dit-il. Tu vas descendre et aller m'attendre là, sous les arbres. Moi, j'ai mon plan.

— Ah, et lequel ? fit Charlotte, curieuse. Corentin se renversa par-dessus son siège et extirpa une sacoche banale. Classique. Celle de l'employé des compteurs du gaz ou de l'électricité.

— Sois prudent, supplia Charlotte en sortant.

Il sourit :

— Il n'est quand même pas fou à ce point.

Elle hocha la tête, pensivement.

— Si tu voyais ses yeux.

*

* *

Epiphanie, la tête à même le sol, frissonnait sans pouvoir se contrôler : les eaux d'infiltration de la colline coulaient à grosses gouttes sur elle. Gelées. L'effet, dans la chaleur moite de la cave n'en était que plus terrible.

— C'est ça, la punition, pensa-t-elle.

Elle serra les dents. Combien de temps allait-il la laisser là ?

Alors, subitement, elle sut que son supplice allait bientôt s'arrêter. À jamais. Elle s'était trompée. Elle allait mourir.

Atrocement.

Elle hurla, toute volonté disparue. Et tout le temps que Bastaing la prépara, elle ne fut plus qu'une loque suppliante qu'il secouait régulièrement à coups de talons pour l'empêcher de serpenter sur le sol.

Bastaing avait disposé devant lui une vingtaine de bâtonnets ronds, rouges et jaunes qu'il dégageait de leur enveloppe de papier.

Des bâtons de dynamite.

Un à un, il les plaça contre la peau. Partout. Sous les aisselles, contre les reins, sous les genoux, sur la poitrine, entre les seins, sur les flancs. Il les

glissait sous les fils électriques et chaque fois, Epiphanie râlait, la chair encore un peu plus sciée par la tension des fils.

Restaient deux bâtons de dynamite.

Bastaing renversa Epiphanie sur le dos et, lui soulevant les chevilles introduisit le premier bâton dans son vagin jusqu'au fond.

Elle hurla avec une violence terrifiante.

Il la contourna.

— Ouvre la bouche.

Elle serra les dents. Révulsée. La gorge noyée de sanglots.

— Non, supplia-t-elle.

Il lui saisit le nez et serra.

La lutte s'engagea. Soudain, Epiphanie avait décidé de choisir sa mort. Elle ne desserrerait pas les dents. Elle mourrait étouffée.

Au bout de deux minutes, des explosions de sang se télescopaient dans ses rétines. Elle avait les poumons prêts à éclater. Elle se sentait partir et luttait pour mourir. Pas pour s'évanouir.

Tranquille, Bastaing attendait, son dernier bâton de dynamite à toucher les lèvres.

On ne meurt pas volontairement étouffé.

Quand l'évanouissement fut au bord de prendre Epiphanie, sa volonté se ramollit. Elle ne réussit pas à combattre plus longtemps. Ses dents se desserrèrent et elle émit un sifflement intense en aspirant.

Aussitôt après une affreuse douleur lui mordit le fond de la gorge. Bastaing avait enfoncé le bâton.

Maintenant, à toute vitesse, pour qu'elle ne le rejette pas, il ficelait les fils autour de sa nuque.

Il soupira. Enfin, elle s'était tue.

Il mit en place les détonateurs. Avec un stylo bille, il creusait un trou à l'extrémité de chaque bâton, dans l'explosif. Puis il enfonçait le détonateur, auquel il branchait un fil électrique.

Quand il eut terminé, Epiphanie était une bombe vivante prête à exploser : chaque détonateur était relié par un fil au cordon principal. Et celui-ci, enroulé plusieurs fois sur lui-même était branché sur une botte

munie d’une poignée verticale : le détonateur électrique de commande générale.

Bastaing promena sa torche sur le visage d’Epiphanie.

— Idiote, murmura-t-il. Pourquoi as-tu voulu voir ? Personne ne doit savoir. Personne.

Elle fixait, ce visage exorbité au-dessus d’elle, vaguement éclairé par les reflets de la lampe sur les murs. Les pommettes couperosées, les cheveux en brosse, les petits yeux porcins gris-vert. Le dernier visage qu’elle verrait de sa vie.

Un visage d’homme qui cachait un monstre. Comme l’autre au fond, derrière la porte verte.

Mais quelque chose d’étrange se passa : les yeux porcins s’embuèrent, tout à coup.

Le monstre pleurait.

— Faut pas m’en vouloir, Epiphanie, murmura-t-il, et il sortit, refermant la porte.

Quand Bastaing, ahanant, transpirant, eut manœuvré le dernier sac de sable, la porte entière était devenue invisible.

Il n’y avait plus que le cordon, pour lequel il avait ménagé un espace, au sol, suffisant pour qu’il puisse passer sous les sacs et la porte.

Bastaing le déroula en entier.

Vingt mètres plus loin, il posa le détonateur à terre, après un coude de la galerie. Il restait encore deux fois plus de fil.

Il se pencha, la main sur la poignée.

Dans une seconde, Epiphanie ne serait plus que de la bouillie collée aux murs. Et dans quinze jours, il ne resterait plus d’elle que des traces brunes sur le béton.

Répercutée, amplifiée, transformée en roulements d’échos par la succession des voûtes, une voix d’homme parvint jusqu’à lui :

— Il y a quelqu’un… quelqu’un… quelqu’un ?…

CHAPITRE XII



Boris Corentin tendit l'oreille. Rien. Le blockhaus semblait abandonné par son occupant. Et pourtant, la Land-Rover était bien dehors, à côté de la R5. De toute façon, le commandant Bastaing ne pouvait pas être bien loin. À moins qu'il soit parti se promener dans la forêt. On ne laisse pas sa voiture, dans un coin pareil, quand on s'en va en ville.

Il répéta sa question les mains en porte-voix.

Silence, toujours.

Puis, tout à coup, quelque chose se produisit qui lui versa un régiment de fourmis rouges, le long de la colonne vertébrale.

Des aboiements. Venus du fond des galeries. Un bruit abominable, à la fois bestial et humain. Corentin se retrouva brusquement replongé quinze ans en arrière en pleine guerre d'Algérie. Les chacals hurlaient comme ça, la nuit. Mais c'était un mélange, atroce, avec un son qu'il avait bien cru réussir à oublier : celui des prisonniers FLN torturés à l'électricité. Un son qui le faisait fuir hors du camp, ou aller se saouler à la popote. Un jour, même, il avait couru sauter à la gorge d'un bourreau, un appelé rigolard et sadique qui fouettait pour le plaisir. Corentin avait été envoyé aussitôt en commando de chasse. La punition. Mais avec les excuses gênées de son supérieur.

Exactement ça. Une souffrance humaine mélangée à quelque chose de bestial.

Incapable de bouger, il restait planté sur le seuil. Essayant de se boucher les oreilles. En même temps, il parcourait les lieux du regard. Et il sut qu'Epiphanie était sûrement là. À une patère multiple, une série de porte-manteaux métalliques rivés à un mur et qui devait servir aux soldats de 40, il y avait un manteau de femme, un jeans, des bottes, un chandail.

Les vêtements avec lesquels, selon la description de Marcel Louvigny, Epiphanie était partie à son rendez-vous l'autre soir.

Les aboiements cessèrent d'un coup, le délivrant. Il alla poser sa sacoche sur une table de bois blanc, avec des tréteaux, où il y avait des restes de repas. Il ressortit. Il voulait voir la Land-Rover.

L'arrière de la Land-Rover.

Il se pencha, se glissa sous le pare-chocs.

Comme il pensait. Des éraflures, des traces de peinture rouge, la couleur de la Mini de Louvigny.

— Ma Land-Rover n'est pas à vendre, articula une voix au-dessus de lui.

Corentin se figea et se sortit lentement de dessous la voiture.

Devant lui, un homme d'une soixantaine d'années qu'il reconnut sans l'avoir jamais vu : nuque puissante, peau de visage injectée de sang, cheveux en brosse, petits yeux couleur de forêt de l'Est. C'était le client de l'autre soir.

En battle-dress et en leggins cette fois.

Machinalement, Corentin nota une barrette rouge au revers. Le commandant était chevalier de la Légion d'honneur.

Il remonta le col de son blouson de cuir, jouant les distraits.

— Oh, fit-il, de toute façon, je n'ai pas de quoi. Ça doit chercher dans les 2 millions, même ancienne, comme celle-là.

— Vous êtes généreux, dit Bastaing. Un million deux à l'Argus.

— Sacrée mécanique quand même, commenta Corentin, admiratif. Je les ai vues à l'œuvre, il y a longtemps dans le Sud algérien.

Bastaing, dont les yeux brillaient comme des mèches de poudre allumées depuis le début de l'entretien, se radoucit.

— Tiens, fit-il, curieux. Vous connaissez l'Algérie ?

Corentin hocha la tête d’un air las.

— Que trop !… soupira-t-il.

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Trente mois de service. Commandos de chasse. Je suis sous-lieutenant de réserve.

Bastaing parut piqué au vif.

— Et vous en êtes là, à vous promener dans des coins perdus avec une sacoche d’employé de gaz, ou d’électricité ?

— D’électricité corrigea humblement Corentin.

Bastaing se gratta pensivement l’oreille :

— C’est que vous avez eu des ennuis, conclut-il.

— Que voulez-vous dire ?

Bastaing daigna sourire :

— Comme moi. L’OAS, je suppose ?

— Oui, l’OAS, répliqua Corentin précipitamment.

— Ça change tout, entrez, dit Bastaing avec un geste large.

*

* *

La bière était excellente. Et historique, ce qui ne gâtait rien. Bastaing avait du tabac militaire, ce qui, quoi qu’on en dise, ne remue pas que le mauvais côté des souvenirs. Et la musique, mise d’autorité sur l’électrophone, comme pour aider à la communion de deux anciens baroudeurs, était de premier ordre.

— Où avez-vous trouvé ce disque ? interrogea Corentin, pointant sa main vers l’électrophone. Ça fait des années que je cherche un enregistrement de la Marche militaire en ré majeur de Schubert, opus 51 dans sa forme d’origine : piano à quatre mains.

Bastaing sursauta :

— Mélomane ? Ça fait plaisir. Comme vous le voyez, c’est, un très vieux disque. Un 78 tours que j’ai fait repiquer. L’original est H.S. [14].

Il se contracta :

— Un cadeau de ma femme, en 1944, à mon passage à Paris, avant la campagne d'Alsace sous Malraux.

— Votre femme a du goût.

— Avait. Elle est morte.

Bastaing se leva tout entier livré à la musique, pour faire diversion. Assailli d'images glorieuses. Les Dernières Cartouches. La charge de Reischoffen. La Marne défendue en gants blancs. L'Autrichien Schubert déchaînait en lui des rêves bleu-blanc-rouge. Il voyait tomber des générations d'aspirants, tordus sous la mitraille.

Corentin, lui, se rappelait sombrement les soirées d'Aguelfa, quand son supérieur le traitait au cognac Delagrange, le meilleur, retour d'opération, en délirant, aussi fou que Bastaing sur la défense de l'Occident. Le lendemain, ils allaient tous « casser du fell ». Bêtise des civilisations décadentes…

Corentin se concentra dans l'écoute de Schubert. Cela faisait dix minutes qu'il était là, assis dans cette ahurissante casemate tout juste bonne à servir d'étable pour du bétail sous-développé, à écouter de la musique militaire en battant le rappel de ses souvenirs pour essayer de se donner le rôle d'un ancien des commandos Delta. La comédie n'avait que trop duré. D'abord, un employé de l'électricité doit faire son travail. Et surtout, il fallait trouver le moyen de neutraliser Bastaing. Ce qui ne s'annonçait pas facile. Le vieil homme était costaud. Et en plus, il était assis contre le mur. Sous un colt d'ordonnance suspendu à un clou…

Corentin se décida. Il allait improviser. L'essentiel était d'attirer Bastaing loin de son colt. En espérant qu'il n'avait pas une autre arme sur lui.

Il poussa un soupir en reposant son verre vide.

— Allez, au boulot, dit-il d'une voix fatiguée en se baissant pour ramasser sa sacoche. Pouvez-vous m'indiquer le compteur ?

Pas de réponse.

Il releva le nez.

Le colt était braqué sur lui. Corentin entendit le claquement du mécanisme d'armement. Un souvenir le traversa ; Stouf réarmant devant lui dans la grotte d'Aguelfa. Fou lui aussi. Il regarda Bastaing comme on observe un évadé frénétique surgi chez soi un soir de paix et dont l'arme va

tout faire basculer dans l'irréparable. Une infinie pitié pour les faibles d'esprit…

— Voilà autre chose, murmura Corentin en se rasseyant.

Bastaing s'était reculé à cinq mètres.

Intelligent. Ça s'annonçait mal.

— Pardonnez-moi pour le procédé, grimaça l'officier, mais quand on vit à l'écart, on se méfie. J'ai déjà été attaqué. Soyez assez aimable pour répondre à quelques questions. Si ça va, vous avez mes excuses et je vous laisse faire votre travail.

— Je vous en prie, mon commandant, fit Corentin qui se demandait si ses réflexes, sur cinq mètres… Mais non. De la folie.

— Un, commença Bastaing d'une voix administrative. À quelle date a été fusillé le lieutenant Degueldre chef du commando Delta de l'OAS, et où ?

Corentin rameuta ses souvenirs de lecture. De plus en plus fatigué par la folie humaine. Mais pas haineux. Coincé. Bastaing lui paraissait être un gosse blessé qu'il faut désarmer pour le rendre inoffensif. Pour le guérir.

— Au fort de l'Enfer, à l'ouest de Paris, finit-il par dire.

— Exact. Mais, la date ?

Corentin essaya un pâle sourire.

— C'est tellement ancien…

Les petits yeux porcins se rapetissèrent encore plus.

— Quand on a fait partie des commandos Delta, il y a une date qu'on n'a pas le droit d'oublier, celle de l'assassinat légal de son chef.

— J'ai oublié, finit par avouer Corentin.

— Le 6 juillet 1962, jeta Bastaing, rogue. À présent, la date du référendum par lequel ces salauds de crouillats ont, sous la bénédiction de cette ordure de De Gaulle, voté pour l'indépendance ?

— 1er juillet 1962, lança Corentin, revigoré. C'était le jour où il avait réussi son concours d'entrée dans la police.

— Juste, avoua Bastaing, qui ajouta aussitôt : Quatre : Dans quel régiment avez-vous fait votre service en Algérie ?

— Le 7e des Chasseurs Alpins.

— L'époque ?

— 58-61.

— Le nom du colonel ?

— Rodon.

— Bon, ça va, je le connais. Vous dites la vérité ce coup-ci. Mais, de toute façon, ça ne sert à rien.

Ouvrez votre sacoche.

Corentin se sentit subitement très faible. Comme toujours quand la réalité se faisait dure.

— Vous n'avez pas que du Schubert ? dit-il.

— Non, bien sûr, jeta Bastaing, interloqué.

— Mettez-moi autre chose, dit Corentin, presque autoritaire.

Il vibra, dans un sursaut :

— Puisque vous aimez les marches, Monsieur l'officier, vous avez bien celles de Meyerbeer, celles de Gounod, celles de Verdi, celles de Glinka !

— Pas assez militaires, coupa Bastaing.

Corentin chercha machinalement un verre à boire.

— Évidemment, décréta-t-il en se dominant, on ne peut pas espérer tout avoir dans une casemate.

— Je vous interdis ! beugla Bastaing.

Corentin observa l'œil du colt.

— Je ne faisais que souhaiter une dernière cigarette.

— Pas de cinéma ! cria Bastaing. Ouvrez votre sacoche.

Corentin obéit, le cœur battant la chamade.

— Retournez-la, et videz-la ! glapit l'officier.

Quatre feuilles de journaux roulées en boule dégringolèrent mollement sur le béton.

Silence.

— Je savais. Je l'ai ouverte, tout à l'heure, commenta méchamment Bastaing.

Corentin secoua la tête, touchant le fond des détours de l'âme humaine.

— Alors, pourquoi tout ce cirque ? dit-il avec une sincérité violente.

Bastaing se cambra :

— Parce que, quand même, vous avez fait l'Algérie. Même si vous m'avez menti sur l'OAS, dont vous n'avez évidemment jamais fait partie, vous avez combattu là-bas, pour cette grande cause, celle de la France. Je voulais parler un peu du passé, c'est tout.

Il s'empourpra :

— La France que je suis encore un des rares à aimer, bien que j'aie été rayé des cadres. Et à servir, malgré elle ! Pourquoi croyez-vous que je sois ici, monsieur ?…

— Corentin, avoua Corentin, fatigué de tout.

Il se voyait le ventre déchiqueté en étoile par une balle du colt. Trop bête. Tout ça pour rendre service à un ami de quinze ans.

La difficulté métaphysique des rapports humains le traversait, froide comme une lame de couteau.

Bastaing agitait son colt frénétiquement.

Corentin paniqua, pris par un sursaut de survie.

Je suis perdu, songea-t-il. Ce mec est fou.

— Je suis ici, Monsieur Corentin pour surveiller l'Allemagne, reprit Bastaing avec emphase.

Corentin pianota le dessus de la table.

— De l'autre côté de la frontière, c'est le Luxembourg, fit-il remarquer, avec impertinence. Histoire de se redonner du courage.

— Taisez-vous ! Est-ce que ça a empêché les Allemands d'arriver jusqu'ici en juin 40 ? Non. Bon vous êtes un âne.

— Enchanté ! fit Corentin, mondain.

Au point où il en était, autant choisir l'humour.

Élégance très britannique, comme aurait dit Brichot.

Bastaing se recula encore :

— Je n'ai pas fini. Monsieur : Corentin, vous êtes vraiment un âne, sans plaisanterie.

— Je voudrais bien savoir pourquoi ! fit Corentin vexé.

Bastaing grimaça un rictus de dégoût.

— Parce que, quand on monte une combine bidon, Monsieur le sous-lieutenant, on se renseigne avant sur ses chances de réussite.

Corentin agita la main.

— Ne criez pas. Vous feriez mieux d'en venir au fait.

Bastaing souffla :

— Soit, dit-il. Vous avez vu des poteaux électriques en venant ici ?

— Non, reconnut Corentin. Mais, les fils étaient enterrés, dans la ligne Maginot.

— Âne bâté ! Il y avait des générateurs autonomes. Un travail d'apprenti pour les remettre en route. Je fais mon électricité moi-même.

Corentin poussa un petit rire :

— J'ai perdu, constata-t-il.

Bastaing leva son colt.

— Oui, Monsieur le policier. Vous avez perdu.

Corentin se tâta les poches.

— Je peux fumer ?

Ça lui paraissait faible comme diversion. Mais il se sentait frère des condamnés à mort au-delà des problèmes d'orgueil.

— Si ça vous chante. Mais pas de diversion, hein, je vous ai à l'œil.

La Gallia sortit du paquet. Corentin la planta dans ses lèvres. Étrangement calme. Son briquet claqua.

— Vous n'avez pas intérêt à me tuer, fit-il. Vous imaginez-vous que je suis venu ici tout seul, sans prévenir personne ?

— Louvigny n'a pas porté plainte. Je lis les journaux.

— Peut-être, mais alors, pourquoi, moi, policier parisien, je suis ici ?

Bastaing tira une chaise à lui et s'assit, son colt toujours en avant.

— Je vais vous le dire, Monsieur Corentin. Parce que Louvigny, je le sais, a fait la guerre d'Algérie. Et que s'il a une jambe raide, c'est qu'il a sauvé la vie, là-bas, à un ami. Un ami dont il répète partout, et tout se sait vite en province, que c'est un grand policier parisien. Alors, transportez votre cervelle à la place de la mienne, qu'est-ce que vous penseriez ? Que Louvigny, comme tous les maquereaux, n'a pas voulu mettre la police officiellement sur son affaire. Et qu'il a fait appel à qui, et en secret ? À son ami Corentin. Raisonné juste ou non ?

— Juste, admit Corentin.

Un sourire de triomphe rendit un instant figure humaine à Bastaing.

Corentin tira une interminable bouffée de sa cigarette.

— OK, dit-il, vous êtes très intelligent. Mais, à mon tour de poser des questions. Quand vous avez enlevé cette fille, vous étiez dingue ou quoi ? Vous vous imaginiez bien que ça n'allait pas se passer comme ça ? Sans anicroche !

— J'avais mon plan, décréta Bastaing en se balançant sur sa chaise.

Un plan pas si mal goupillé, pensait-il à part lui, si cette idiote d'Epiphanie n'avait pas joué les curieuses.

— Mettons, reprit Corentin. Mais vous avez sûrement songé à l'éventualité d'un accroc ?

Les belles dents saines du sexagénaire apparurent.

— Je suis sur le point de le résoudre, non ?

Le clairon du régiment des fourmis rouges sonna la charge dans le dos de Corentin.

Il se détourna, pour échapper aux yeux de porc. C'était fichu. Et si Epiphanie vivait encore, elle allait y passer, elle aussi, jolies vacances…

Il se bloqua net.

Derrière les rideaux à fleurs, une petite main s'agitait.

Une petite main ornée d'un pistolet que Corentin reconnut instantanément, un 6,35 automatique à crosse d'ivoire de marque belge Herstall qui se relevait lentement en direction de Bastaing.

Corentin, lâcha sa cigarette comme par mégarde et se baissa pour la ramasser.

Il y eut une seule détonation.

Des débris de vitre vinrent se planter dans la nuque de Corentin qui poussa un cri.

Bastaing aussi : son colt venait de sauter en l'air, frappé de plein fouet par la balle.

Il se rua en avant.

Vers les galeries.

Corentin avait plongé vers le colt. Il le tendit, comme dans les sous-sols de la caserne de la Cité, cinq jours plus tôt, réglementairement, les deux bras en avant à la même hauteur.

Le pointeau fit un petit chuintement et s'arrêta à mi-course quand Corentin pressa la détente, visant les jambes.

La balle de Charlotte avait mis le mécanisme hors d'usage.

Corentin jeta le colt et se précipita. Pour se plaquer le nez contre une porte blindée fermée à double tour juste avant son arrivée.

— J'ai la fille, en bas ! cria Bastaing de l'autre côté. Si vous faites quoi que ce soit, je la tue. Elle est toute prête. Deux kilos de dynamite collés contre la peau. Je voulais la liquider. Elle a de la chance. On va négocier ma sortie.

Corentin appuya son dos à la porte, haletant.

Le pétrin total.

*

* *

Charlotte faisait tourner négligemment son pistolet autour de son index en observant la casemate d'un air intéressé.

— Hé ! s'écria Corentin, les deux mains tendues en avant. Tu vas le faire partir !

Charlotte continua, impavide.

— Tu me prends pour qui ? interrogea-t-elle aigrement. Je connais les armes, tu ne l'as pas deviné, non ?

Corentin maîtrisa les battements de son cœur à deux mains :

— Tu sais que tu es vraiment…

Elle le coupa, en riant.

— Je sais, je suis un cas. Tu me l'as déjà dit.

Il rit. Nerveusement.

— Ça te désobligerait de m'expliquer.

Elle remit le pistolet dans son sac.

— Normal que je l'aie emporté, dit-elle. Précaution. Joli bijou, hein ? Un cadeau d'anniversaire de mon mari.

Elle se tapa le front :

— Je n’ai pas de tête, c’est mon drame. T’ai-je dit que mon mari était représentant en armes de défense ? Très occupé par les temps qui courent, avec tout ce banditisme, surtout chez les commerçants. On s’entraîne, le dimanche.

Corentin se massa le cou.

— Dans le chemin creux de Fontoy ?

Charlotte se bloqua, interdite.

— Comment tu l’as deviné ?

— Je suppose que vous avez envie de jouer un peu à autre chose entre deux moments de septième ciel.

Charlotte se prit la taille à deux mains et s’étira :

— Qu’est-ce que tu peux être malin, toi !

Corentin vint vers elle.

— Merci, quand même, dit-il ému.

— Pas de quoi, répliqua-t-elle, modeste. C’est mon mari qu’il faut remercier. Sans ses leçons.

Il soupira :

— Décidément, j’aurais profité de ses leçons en tout, à ton mari.

Charlotte se fit sérieuse.

— C’est un type bien, mon mari, à tous les points de vue.

— Je n’en doute pas, approuva chaleureusement Corentin en s’asseyant. Mais pour l’instant, ajouta-t-il, on est dans une belle merde. Il faut prévenir mes collègues de Metz. Sinon ça va faire du grabuge.

La jeune femme secoua la tête.

— Je crois que ce serait une connerie. Ce type est dingue. S’il voit débarquer les CRS, il va devenir fou furieux… Et c’est pas eux qui iront le chercher dans son blockhaus. Faut travailler en douceur…

Corentin hésita. Avant tout, il était flic. Et un policier de la P.J. ne se lance pas dans une opération illégale. Ce n’est pas Zorro. Tout à coup, il se mit à penser à toutes les opérations d’otages qui avaient mal tourné à cause de la maladresse des responsables… Après tout, il avait encore une petite marge avant l’illégalité totale. Et une vie humaine était en jeu.

— Bon, on va voir, fit-il. Reste-là.

CHAPITRE XIII



— Jeannette ? Ouf, vous êtes là. C'est Boris.

Corentin poussa un soupir de soulagement dans l'écouteur.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Boris ? C'est grave ?

— Pas pour moi. Aimé est là ?

— Oui, mais il dort.

— Réveillez-le, Jeannette, je vous en prie. J'ai besoin de lui. Tout de suite.

Corentin éplucha sa Gallia nerveusement en attendant. Il était à la Taverne. Sans Charlotte, restée de garde près du blockhaus. Un risque à courir. Mais il n'avait pas trouvé d'autre solution. Enfin, à cette heure-ci, Louvigny l'avait sûrement rejointe pour la relayer. Il avait confiance en son ancien sergent. Calme, maître de lui. Il ne ferait pas de bêtise. L'essentiel était de bloquer Bastaing avec Epiphanie le temps de trouver une solution. Qui passait par Brichot. Corentin n'en voyait pas d'autre. Tant que Bastaing garderait Epiphanie comme monnaie d'échange, le pire était évité : Epiphanie resterait en vie.

— Aimé ? Ah, te voilà ! cria Corentin dans l'appareil.

— Tu es malade ? À cette heure-ci ! gronda une voix pâteuse de sommeil.

Corentin fit jouer les articulations de sa main libre pour se calmer.

— Il n'est que dix heures, Mémé. Ouvre tes oreilles et note mentalement tout ce que je vais te dire.

Il s'arrêta et, solennel :

— Mémé, tu me fais confiance ?

— Bon Dieu, oui, cause !

— Il faut que tu sois ici le plus vite possible. Démerde-toi. J'espère que tu n'es pas de permanence dimanche ?

— Non, c'est Tardet.

— Une chance. Rapplique. Lève-toi à 4 heures. Prends ta 2CV et fonce. Il y a 300 bornes. Je te veux ici avant midi. Et frais.

Brichot avait repris tous ses esprits :

— Si tu t'expliquais, my dear, au lieu de donner des ordres, ce serait plus civilisé, tu ne trouves pas ?

Corentin chercha frénétiquement une cigarette dans sa poche.

— Juste, avoua-t-il. Voilà le topo. Et d'abord, dis-toi bien une chose. On a affaire à un dingue. La seule chance de réussir, c'est d'entrer dans son jeu…

Quand il eut fini, il y eut un raclement de gorge à l'autre bout du fil.

— Boris ? dit Brichot, tu es toujours en ligne ?

— Œuf corse, bougre d'idiot !

— Le dingue c'est toi, pas le Bastaing. Tu te rends compte de ce que tu es en train de manigancer ?

— Oui, dit sombrement Corentin. Je suis en pleine illégalité. Et je te demande, en plus, de t'y mettre aussi.

— Ce qui nous pend au nez, c'est la Maison Bœuf-Carottes[15], articula Brichot. La mutation à la Voie Publique et encore, avec un peu de chance.

— J'ai pensé à tout ça, reprit Corentin. Mais je n'ai pas le choix.

Brichot toussota :

— Si tu me permets une suggestion, alerte les flics du coin.

Corentin se crispa :

— Non, j'ai juré à Louvigny d'essayer de me démerder seul. Tu comprends, il m'a sauvé la vie.

Pas à Brichot, pensa-t-il en silence…

— Boris ? fit la voix aigrelette de Brichot.

— Oui, Mémé.

— Le mieux c'est que je dise à Dumont que ton pote m'a invité pour le week-end, non ? [6]

Corentin eut envie qu'on invente des téléphones qui permettent d'embrasser.

— Tu as raison, mais fais téléphoner par Jeannette quand tu seras déjà en route, c'est plus sûr.

— Boris ! on est des dingues, je t'assure, conclut Brichot.

*

* *

Paul, le serveur de la Taverne Déroulède, sourit à Charlotte.

— Il n'y a plus de clients, dit-il, et le patron s'est barré. J'ai bien envie d'en faire autant.

Il ne se doutait pas que Louvigny avait été relever Charlotte devant le blockhaus du fou. La serveuse alla vérifier sa coiffure dans la glace proche du bar. L'œil en coin vers Corentin, qui sortait de la cabine téléphonique.

— Tire-toi, lâcheur, fit-elle précipitamment à l'adresse de Paul.

Le serveur ne se le fit pas dire deux fois. Son tablier disparut dans un tiroir.

Restée seule avec Corentin, Charlotte s'approcha si près que les pointes de ses seins effleurèrent son blouson, les yeux plissés dans un sourire à la fois sensuel et triste.

— Mon mari va rentrer dans trois quarts d'heure, dit-elle tristement.

— Comment le sais-tu si précisément ? s'étonna Corentin.

— Facile, répliqua-t-elle en levant le nez vers la pendule. L'Auberge de la Serpenoise où se tiennent les dîners du Lyon's Club boucle à minuit pile. Et il est onze heures et quart.

Elle posa la main sur son épaule et la laissa descendre, ses ongles griffant le cuir.

— On a le temps, murmura-t-elle. Dis-moi au revoir…

— Et s'il rentre avant ? insista Corentin.

Elle sourit :

— Pas de risque. Il est le trésorier du Club. Vachement consciencieux.

Elle se recula et, subitement, s'assit sur une table. Tout en se renversant en arrière, elle releva les jambes. Elle fit glisser son jeans en un tournemain. Il atterrit sur ses chevilles, suivi du slip.

— Viens, répéta-t-elle à voix basse en remontant son pull sur ses seins libres. On n'a rien de mieux à faire pour l'instant.

*

* *

Louvigny sursauta. Les aboiements venaient de l'arracher à sa torpeur. Il regarda sa montre. Deux heures cinq..

Les *i* aboiements » continuaient.

Glacé, il se dressa lentement sur sa chaise, son pistolet à la main. S'attendant à voir foncer sur lui, à peine la porte ouverte, un chien géant.

Il y eut des cris derrière la porte. Incompréhensibles. La voix de Bastaing en tout cas. Puis des sifflements de fouet.

Le silence revint. Louvigny se rassit, mal à l'aise.

Peu après, la porte grinça. Il bondit. Et s'arrêta en plein élan, horrifié.

Bastaing s'avançait dans l'entrebâillement de la porte. Poussant Epiphanie devant lui.

Il était allé la détacher. Il lui avait enlevé le bâton de dynamite enfoncé dans sa gorge. Mais pas les autres. Ligotée serrée, les chevilles entravées, toujours nue, Epiphanie présentait un spectacle insolite avec ce réseau de cordons saucissonnés autour de son corps et tous ces bâtonnets rouges et jaunes collés contre sa peau café au lait.

Elle avait un bâillon dans la bouche.

Pour l'empêcher de hurler à Louvigny le secret de Bastaing.

— Ordure, gronda Louvigny en tâtant furieusement le sparadrap à son front, les yeux hors de la tête. Je te péterai la gueule, je t'arracherai les

couilles.

Bastaing ricana :

— Je te la montre pour que tu comprennes bien, maquereau, que je ne plaisante pas.

Epiphanie, très droite, regarda Louvigny entre ses paupières à demi fermées. Elle était verte. Sa coiffure afro avait dégouliné dans la moiteur de la cave, mais elle restait belle, bien que paralysée par une terreur viscérale.

Louvigny, qui n'était pas un tendre, eut l'impression que quelque chose remuait du côté de sa gorge.

Bastaing le laissa méditer un peu devant le spectacle.

— Vu ? interrogea-t-il enfin sarcastique. Parlons net, maintenant. J'ai besoin de toi pendant un jour ou deux, le temps de me retourner.

Il gloussa :

— Tu vas faire la bonniche. Je te charge des courses. Je te donnerai la liste, demain matin. Et je te rappelle, à la moindre bêtise de ta part ou de celle de ton flic, je fais sauter la Négresse.

Il tendit la main :

— Jette ton pistolet. À mes pieds.

Louvigny s'exécuta.

Bastaing tira Epiphanie en arrière.

— À la cave, grinça-t-il.

Après un dernier regard, interminable à Louvigny, Epiphanie regagna l'ombre.

Bastaing la suivit et fit jouer les serrures de la porte blindée.

Rentré dans le centre de la terre avec sa bombe vivante.

*

* *

Aimé Brichot ne fit qu'une halte d'une demi-heure à Reims, juste le temps de rendre une courte visite au Théâtre où logent les « Tréteaux de France ».

Un jeune moustachu brun, très joli garçon, mais viril, l'accueillit en jeans effrangé.

— Je suis un ami de Marcel Louvigny, dit Brichot en remontant ses lunettes Amor.

Le moustachu estima la moustache de Brichot d'un coup d'œil méprisant.

— Je sais, il m'a téléphoné hier soir. Venez. Derrière la scène, Brichot essaya quelques vestes et mesura des pantalons sur lui.

— La taille de votre copain ? demanda le moustachu.

— Un mètre soixante-dix.

— Corpulence ?

Brichot chercha dans sa mémoire les indications dictées par sa flèche :

— Plutôt enveloppé.

Le moustachu fouilla dans une malle :

— Tenez, ça devrait aller.

Brichot fit un ballot du tout, qu'il enveloppa avec de la cordelette de nylon.

— Le véhicule ? dit-il encore, vous vous en êtes chargé aussi, je crois ?

Le moustachu ignora la question :

— C'est vrai que vous êtes flic ? dit-il.

— Oui, pourquoi ? répondit Brichot en se contractant. Il rougit.

L'autre eut un geste vague.

— Pour rien… Marcel a des drôles de relations. Le rouge des pommettes de Brichot lui monta au cerveau.

— Il n'a pas l'air mécontent de ses relations pour l'instant, grinça-t-il.

Le moustachu daigna sourire.

— C'est vrai. J'oubliais cette actualité.

Brichot balança son ballot par-dessus son épaule.

— Où est-elle rangée ? fit-il sans aménité.

Le moustachu se fouilla.

— Devant le théâtre, à gauche, voici les papiers.

Brichot les attrapa au vol de la main gauche et renvoya les siens.

— La 2CV est devant le théâtre, à gauche aussi. Vous pouvez vous en servir.

Le moustachu renfonça sa chemise dans sa ceinture.

— Je n'y manquerai pas.

Il sourit.

— Bonne chance quand même, flic. Et bonjour de ma part à Marcel.

Brichot se retourna lentement.

— Merci, pour l'aide, théâtreux, mais je vais te dire une bonne chose : Je hais les flics.

La moustache de Brichot trembla un peu :

— Depuis le début, ta gueule ne me revient pas, articula-t-il lentement.

L'autre haussa les épaules, indifférent.

— Pour ce que j'ai à en foutre…

Une gifle le fit tituber.

Il hésita, et préféra écraser, Brichot avait du meurtre dans le regard.

*

* *

Brichot arriva rue des Jardins, à Metz, à midi moins le quart. Corentin était sur le seuil, sa dixième cigarette de la matinée à la bouche.

— Viens, Mémé, vite, tu es un pote.

— Bonjour quand même, rétorqua Brichot acide. Il n'arrivait pas à digérer cette façon qu'avait toujours sa flèche de reprendre les conversations, même huit jours plus tard, comme s'ils venaient juste de se quitter. Des Britanniques, ses dieux, Aimé Brichot avait, entre autres, retenu cette leçon. Avant toute chose, on dit bonjour.

Corentin se figea sur le seuil en se frappant le front. Il se retourna par-dessus son épaule :

— Oh pardon, fit-il amusé, j'oubliais. Bonjour Mémé !

Brichot lui jeta son ballot.

— Ça va comme ça, grommela-t-il. Où est mon gars ?

Paul, le barman, se pointa. Se passant nerveusement la main sur la nuque. Deux heures plus tôt, Corentin l’avait envoyé se faire tailler à la militaire chez un coiffeur en face de la caserne.

— Venez, ordonna Corentin, il est temps de vous déguiser. Puis attendez-moi. J’en ai pour une petite heure.

Ils s’engouffrèrent tous les deux dans l’arrière-salle dont Paul ferma la porte à double tour.

Corentin courut se mettre au volant de sa R5.

CHAPITRE XIV



Le notaire était assis à un bureau Louis XV géant. Sûrement une copie : trois mètres de long au moins. À sa gauche, un téléphone blanc à touches multiples qui jurait avec le bois du bureau comme, une cravate à pois avec un costume à rayures. Derrière lui, une grande baie vitrée donnant sur un jardin creux où la pluie, qui redoublait depuis une demi-heure, faisait peser à rompre les branches d'un cèdre pleureur. Par terre, une moquette épaisse, d'un rouge hurlant.

Maître Quouvant replaça sous ses fesses le coussin de cachemire qui lui permettait de paraître plus grand. Corentin jeta vivement un œil sous le bureau : sans les semelles compensées, les talons du notaire n'auraient pas atteint la moquette.

Maître Quouvant se tritura machinalement une verrue, énorme, à côté de sa narine droite. Il était ahurissant. 45 kilos au plus. Des mains minuscules recourbées en arrière, le pouce surtout, ce qu'on appelle le pouce assassin. Corentin se sentit mal à l'aise.

Les yeux noirs papillotèrent derrière les épais verres de myope, démultipliés.

— Permettez-moi, Monsieur l'inspecteur, commença le notaire d'une voix de fausset, de me déclarer d'abord flatté de la visite d'un important inspecteur de la Police judiciaire parisienne…

— Il n’y a pas de quoi, Maître, gronda Corentin, qui n’avait jamais porté dans son cœur les notaires, petits ou grands, jeunes ou vieux, gros ou minces. Il avait encore en travers de la gorge les ahurissants frais de succession qu’il avait dû payer, trois ans plus tôt, après la mort de sa marraine. Tout le maigre héritage de la vieille femme était passé dans la poche du notaire. Rien que pour l’ouverture du testament olographe : 853 francs à sortir. Un travail qui n’avait demandé qu’un mouvement sec du poignet, un coupe-papier au bout des doigts.

— Mais si, insista Quouvant, de plus en plus cauteleux.

Corentin crispa ses orteils dans ses chaussures.

— Excusez-moi, Maître, mais comme je vous l’ai expliqué hier soir au téléphone, le temps presse pour moi.

Il se bloqua, craignant d’en avoir trop dit, dans son énervement.

— Dans la police, rectifia-t-il, avec un sourire forcé, nous sommes toujours pressés.

Les yeux du myope l’étudièrent de haut en bas.

— Je vois, fit le notaire évasivement.

Il tendit la main.

— J’ai pensé à ce point aussi, voici le dossier de la vente Bastaing.

Corentin essaya de ne pas tendre la main trop vite. Il feuilleta rapidement l’acte de vente du blockhaus. Classique. Tout à fait légal. Sans problèmes. Il tourna les pages rapidement.

— Je vous avais parlé d’un plan, remarqua-t-il.

Le notaire sourit.

— Tenez, dit-il en tendant un deuxième dossier. C’est un double à la machine à tirer, mais je crois qu’il est bien fait.

Corentin se concentra sur les cotes d’altitude, les tracés des galeries, les indications techniques. Le plan était d’origine, datant de 1934. Exactement ce qu’il voulait.

— Merci, Maître, fit-il radouci. Vous me permettez de l’emporter ?

Le notaire s’étonna en le voyant reposer l’acte de vente.

— Vous ne voulez pas de ceci ?…

— Non, inutile. Merci de votre collaboration. C’est le plan qui m’intéresse.

Il s'était levé.

La silhouette minuscule s'agita à sa rencontre :

— Le commandant Bastaing a des ennuis ? interrogea Quouvant, avide. Il a l'air d'un homme tout ce qu'il y a de respectable pourtant, il a payé comptant, vous savez.

— Bien sûr, rétorqua Corentin sans conviction. Seulement, il vit dans un ancien fort de la Défense nationale et…

Il s'arrêta et se pencha, mystérieux :

— N'en dites rien, Maître, mais je travaille pour le Ministère des Armées en ce moment.

Les verres du myope s'embuèrent de curiosité :

— On va réarmer la ligne Maginot ? Ça alors…

— Chut, fit Corentin en s'éclipsant, je compte sur vous pour garder le secret sur notre entretien.

— Cela va de soi, Monsieur l'inspecteur, fit Quouvant en se tordant patriotiquement les mains.

*

* *

Epiphanie tendit les lèvres avidement au-dessus du quart de métal.

— Tu vois, je ne suis pas une brute, fit Bastaing en renversant de l'eau dans le quart.

Epiphanie grogna haineusement.

— Ta gueule.

L'officier reprit le quart et, sortant son mouchoir, essuya la bouche de la jeune femme.

— Tu as encore faim ? interrogea-t-il.

Elle secoua la tête :

— Pour te les bouffer, c'est tout.

Les mâchoires de Bastaing se contractèrent :

— Demain, je te le promets, tu sortiras.

Il l'aida à se rallonger sur le lit de camp.

— Je n'ai rien contre toi, tu sais, fit-il après l'avoir observée.

Elle se tordit dans ses câbles.

— Il ne manquerait plus que ça, ironisa-t-elle douloureusement.

Il hésita et se pencha.

— Patience, si tes amis ne font pas de bêtise, je te jure que tout se passera bien.

Epiphanie se mit péniblement sur le flanc. Elle avait mal partout. Et pourtant, cette nuit, Bastaing l'avait « repréparée » comme il disait, moins serré. Mais ça faisait vingt-quatre heures qu'elle était transformée en bombe vivante.

Brusquement, elle eut envie de parler, de le convaincre. Sa rage était tombée d'un coup laissant place à la pitié. Elle en oubliait la dynamite contre sa peau.

— Pourquoi veux-tu que personne ne sache ? plaida-t-elle, je ne comprends pas. Ce n'est pas de ta faute. Tout serait si simple si tu avais le courage d'accepter ta croix, comme disait ma mère.

— Personne ne doit savoir, siffla Bastaing entre ses dents.

Elle tendit l'épaule pour essuyer la sueur qui coulait le long de sa joue.

— Tu vois que tu me mens. Je sais, moi. Tu vas me tuer de toute façon.

Il s'assit auprès d'elle, vérifiant machinalement que les détonateurs n'avaient pas bougé.

— Non, j'ai changé d'avis. Parole d'officier.

Il rit nerveusement et détourna la tête, gêné :

— Tu vas te moquer de moi, négresse, mais j'ai confiance en toi. Une fois sortie tu ne diras rien, j'en suis sûr.

— Je ne te crois pas, insista-t-elle.

Il se massa les paupières.

— Tu devrais.

— Pourquoi ?

Il avança timidement la main vers sa hanche et la caressa du bout des doigts.

— Tu m'as épaté, hier. Tu as été courageuse. Ça me suffit.

Il se leva et sortit précipitamment.

CHAPITRE XV



La jeep cahotait dans le chemin creux. Au volant, Paul, parfait en caporal avec son crâne rasé et son uniforme de théâtre soigneusement vérifié dans tous les détails par Corentin. À sa droite, très digne, s'imprégnant de son rôle, le lieutenant Brichot.

Corentin était à l'arrière, en civil, tirant nerveusement sur sa Gallia.

— Merde alors, jura Paul en freinant au détour d'un pin. Le patron !

Devant eux, Louvigny crapahutait mollement, tenant à la main un sac de plastique d'où dépassait un pain, un litre de lait et deux bouteilles de vin. Le fond était tendu, ventru, rempli de victuailles.

Corentin sauta hors de la jeep, frénétiquement :

— Tu es malade ? Tu as lâché la planque ?

Louvigny se mordit la moustache.

— Ordre du commandant Bastaing, mon lieutenant. Il m'a envoyé aux courses.

Corentin enfonça son mégot à coups de talon dans la boue.

— Sergent, fais ton rapport.

*

* *

Bastaing désigna du menton la cuisinière.

— Prépare le frichti, maquereau, j’ai faim.

Soumis, Louvigny s’exécuta.

Posant son sac à provisions sur la table et le vidant peu à peu.

— Attention, grinça l’officier dans son dos, ne t’avise pas de sortir une autre arme de là-dedans. Pense à Epiphanie.

Il se tapotait la poitrine.

Louvigny vit ce qu’il n’avait pas remarqué en arrivant : suspendu au cou de Bastaing par un lacet de cuir, un détonateur. Le cordon en descendait, courant sur le sol en direction de la porte blindée menant aux galeries.

— Tu as bien vu où je suis ? reprit Bastaing. Au centre exact de la pièce. Trace une ligne mentalement à deux mètres devant moi, si tu la franchis, hop, j’appuie.

Plus besoin d’essayer de réduire la fille en bouillie comme hier, elle est dans sa chambre, à trente mètres d’ici. Assez loin pour que l’explosion ne nous gêne pas. Pigé ?

Louvigny désigna son étalage.

— J’ai du bifteck, des pommes de terre, du calendo et des fruits pour le déjeuner. Le rôti est pour ce soir, ça te va, ordure ?

Bastaing se nettoya une dent.

— Oui, si tu sais faire les frites.

— Je sais, déclara sombrement Louvigny.

— Arbeit, maquereau, au boulot. Et pense qu’on est nombreux. Quatre portions.

Louvigny s’étonna :

— On est que trois.

Subitement, Bastaing avait pâli.

— Quatre, j’ai dit.

— Ah oui, j’oubliais le chien, fit Louvigny en attrapant un couteau. Il se mit à peler ses pommes de terre, songeant aux aboiements avec des frissons incontrôlables.

Dans son dos, Bastaing se leva et, maintenant son cordon d'une main loin de lui, se dirigea vers l'électrophone. La Marche de Sambre-et-Meuse se mit à résonner assourdissante sous la voûte.

*

* *

Ils n'entendirent pas tout de suite la main gantée qui frappait à la porte. Autant à cause de la musique que du déluge qui se déchaînait dehors.

Bastaing fut le premier à réagir.

— Ça alors, fit-il, un officier…

Brichot, parfait dans son rôle, les plis du pantalon impeccablement lissés, claquait des talons dans l'encadrement de la porte.

Accompagné de Paul son « chauffeur ».

— Lieutenant Brichot, du 3e d'infanterie motorisée, mon commandant, déclara-t-il d'une voix assurée.

Songeant in petto qu'il descendait en grade depuis quelque temps. La dernière fois qu'il s'était fait passer pour un militaire c'était pour un capitaine. Dans un bien étrange accoutrement, il est vrai[16]. Et qu'il y avait une chance sur mille pour que son truc marche.

Bastaing referma précipitamment son battledress sur le détonateur, cachant le renflement entre ses bras.

Il étudia l'arrivant, ses petits yeux porcins réduits à deux éclairs de baïonnette – luttant entre la méfiance et la stupeur. Depuis son procès, en 1962, juste après celui du général Salan, jamais plus un uniforme ne s'était mis au garde-à-vous, devant lui, jamais plus on ne l'avait appelé « Mon commandant ».

Dans son cerveau déréglé, une lutte silencieuse s'engageait à toute vitesse. D'un côté, la raison lui disait que c'était un piège. De l'autre, son délire militaire le submergeait. Il lutta. Se répétant que tout ça, c'était du cirque, que l'arrivant était un compère de Louvigny et du flic. Évidemment, ça crevait les yeux. Mais, près de lui, l'électrophone déroulait le rythme lancinant de sa Marche. Et celle-ci agissait comme une sirène envoûtante.

Bastaing plissa les paupières. Non, ce n'était pas possible, on ne bafoue pas l'uniforme français. Ce qu'il espérait depuis treize ans se produisait enfin. L'Armée se souvenait de lui. Elle venait jusqu'à lui.

La conscience et la raison s'évanouirent tout à fait dans le cerveau de Bastaing.

Il se leva à demi, tenant toujours caché son détonateur. Tragiquement comique avec cet énorme renflement sous son blouson et ce fil qui pendait sous lui.

Les yeux porcins brillaient de fièvre. Il ne se contenait plus.

À la vue de cet uniforme, soudain, un déclic l'avait électrisé tout entier. Finie la raison et la prudence. Bastaing, en quelques secondes, était devenu tout à fait fou.

— Lieutenant, dit-il, d'une voix brisée par l'émotion, je vous attendais depuis treize ans. Asseyez-vous. Quels sont les ordres que vous portez ?

Brichot s'avança, claquant des doigts vers Paul qui sortit un pli de sa poche de poitrine.

Bastaing happa le pli et le pressa contre son front.

— Enfin,… murmura-t-il.

Il se ressaisit.

— Lieutenant, que voulez-vous boire ? J'ai de la bière excellente.

Son visage s'attrista.

— Celle de nos héros de 40. Retrouvée intacte.

— Merci, mon commandant, fit Brichot avec componction en louchant vers le canon antichar au fond de la salle.

Il luttait pour ne pas mordre sa moustache, comme toujours quand son cœur battait à rompre. Sidéré de la rapidité avec laquelle son coup de culot avait marché.

Bastaing très droit, déchira le pli. Avec ses gestes secs d'autrefois, quand il commandait au feu. Brichot en profita pour lorgner vers Louvigny.

Celui-ci esquissa un clin d'œil inquiet et, soulevant légèrement l'index, montra le cordon. Brichot essaya de le suivre du regard. En vain. Il avait ôté ses lunettes. Il n'y a pas d'officier myope. Passé cinq mètres, tout était flou pour lui.

Il désigna les fenêtres derrière lui d'un lent mouvement de la nuque. Louvigny suivit, et il vit ce que Bastaing, plongé dans sa lettre, ne pouvait pas remarquer – et que Brichot, lui, aurait été bien en peine de voir : Corentin, prenait position, sous la pluie, courbé, pistolet au poing derrière les meurtrières du blockhaus.

Les mains de Bastaing se mirent à trembler :

— Mais c'est le général Vaugrigneux en personne qui m'écrit !

— Exact, mon commandant, commenta modestement Brichot. Veuillez excuser le papier, qui n'est pas très réglementaire, mais, sous la pluie, cette nuit, nous avons été trempés jusqu'aux os, intendance comprise. Alors, l'ordonnance du général a tapé ceci sur le premier bloc sec qu'il a pu trouver.

— Comment, le général est en manœuvres ? s'exclama Bastaing, surexcité.

Brichot approuva, respectueux ;

— Oui, mon commandant, depuis deux jours.

Bastaing se dressa, furieux.

— Et je n'ai pas été prévenu ! c'est un comble !

Un ange passa. Dans son coin, Louvigny avait recommencé à peler ses pommes de terre, en bon ordonnance qu'il était censé être. Paul, lui, béait devant le canon antichar.

Brichot lutta contre une envie de moins en moins contrôlable de mordre sa moustache. Il remonta machinalement ses lunettes absentes sur son nez.

— Mon commandant, avez-vous bien lu la dernière ligne du message ?

Bastaing baissa vivement les yeux en se rasseyant.

— Non, vous avez raison. Je ne suis pas allé jusqu'au bout.

Il lut. Et soudain, deux larmes perlèrent au coin de ses yeux.

— L'Armée s'excuse ! gémit-il. Les yeux au ciel.

Elle reconnaît ses torts…

Il se releva, claqua des talons et tendit la main à Brichot par-dessus la table.

— Lieutenant, serrons-nous la main. En frères d'armes, c'est le plus beau jour de ma vie.

L’ange, flottant dans un battle-dress trop grand pour lui, repassa en virevoltant dans la casemate.

— Bon, reprit Bastaing en lissant le pli devant lui sur la table. Soyons brefs. Un : Le général Vaugrigneux me demande de me mettre au plus vite à la disposition des autorités militaires de la 6e Région, dont il est le chef. Deux : mon blockhaus a été choisi pour un exercice de défense anti-Stosstrupp[17]…

Il rêva, agitant les bras derrière lui en direction des profondeurs.

— Exactement comme en 40, quand tous ces héros… murmura-t-il sans achever sa phrase.

— Quels sont les ordres exacts du général me concernant ? reprit-il. Je suppose, lieutenant, que vous êtes chargé de me les transmettre verbalement ?

Brichot aspira un grand coup. Le plus dur commençait.

— Mon commandant, fit-il d’une voix qui se maîtrisait, j’ai ordre de préparer le blockhaus avec vous, aidé de mon chauffeur, à recevoir les cent cinquante hommes qui tiendront le rôle des assiégés.

Sans laisser à Bastaing le temps de réfléchir, il sortit très vite de sa poche le double du plan récupéré le matin même chez le notaire. Plan qui d’ailleurs, démontrait qu’il n’y avait plus qu’une seule autre issue dans le blockhaus que celle qu’il venait de franchir. Toutes les autres avaient été bouchées par les obus allemands, trente-cinq ans plus tôt.

Il étala le plan devant lui.

— Permettez-moi, mon commandant, de vous demander d’aller au plus vite. La compagnie débarque dans une heure. Et l’ennemi supposé a réussi une diversion. Nous craignons de ne pas être prêts à temps pour tenir bon.

Bastaing chassa sa chaise derrière lui.

— Vous avez raison. Suivez-moi ! glapit-il.

La catastrophe se produisit juste au moment où Bastaing avança le pied gauche. Il se prit le pied dans le cordon qui traînait à terre et qu’il avait complètement oublié depuis qu’il était entré dans la folie.

Il trébucha, manqua tomber et, se rééquilibra d’un violent coup de reins.

Sous la violence de la tension, le lacet retenant le détonateur à son cou se rompit.

Le détonateur roula à terre.

Bastaing le regarda fixement. Ne comprenant pas. Que se passait-il ? Pourquoi portait-il ça sur lui ?

Il se prit la tête dans les mains. Il avait l'impression qu'un chargeur entier de mitraillette se vidait sous son crâne. Déchirant à chaque explosion des voiles de conscience successifs, à l'infini, comme des images qui se répercutent dans des glaces sans qu'on arrive jamais à les rattraper.

Il vira sur lui-même comme un automate.

— Je… ne comprends pas, articula-t-il d'une voix changée.

Brichot esquissa un pas en avant :

— Permettez, mon commandant, vous êtes mon supérieur, c'est à moi de le ramasser.

Bastaing sourit, flatté.

Brichot faisait son deuxième pas quand le bruit se produisit.

Les aboiements.

Lents et sourds. Presque humains, pour la première fois depuis que Louvigny les entendait.

Bastaing fut comme secoué par la décharge d'une gégène. Avec exactement les mêmes gesticulations paniquées des djounouds du FLN quand on les torturait à l'électricité pour leur faire avouer l'emplacement d'une cache.

Il sauta comme une bête en direction du détonateur.

— Lieutenant, grimaça-t-il, ceci est personnel. Je vous prie de me donner quelques minutes avant de vous faire explorer les galeries.

Il partit à reculons, tenant le détonateur contre sa poitrine.

Brichot cligna des yeux le plus violemment qu'il put. Et il réussit à identifier l'ombre qui se profilait contre la porte blindée, dix mètres derrière Bastaing.

Corentin, son pistolet à la main.

Brichot ferma les yeux.

CHAPITRE XVI



Livré corps et âme à un maelström de sentiments incontrôlables Bastaing reculait.

Apparemment maître de lui. Il veillait à ne pas marcher sur le cordon que sa main tenait toujours tendu à un mètre de lui. Silencieux. L'air appliqué.

Louvigny avait cessé de peler ses pommes de terre. Le couteau en l'air, il ressemblait à une statue de musée de province, figée dans un geste inachevé. L'œil fixé comme s'il avait été de marbre, il se concentrait, de biais, sur le cordon sortant du détonateur. Paul se mordait la langue.

Brichot, qui n'avait fait la guerre d'Algérie que sur une carte dans un bureau au Rocher Noir, près d'Alger, ne réalisait pas nettement la difficulté de la situation.

— Tire, Boris, tire, bon Dieu ! pensa-t-il.

S'imaginant que tout allait se résoudre si sa flèche faisait ce geste simple, à la portée de son talent de tireur, estimait-il : trancher d'une balle le cordon qui courait à ses pieds. Et résoudre définitivement le chantage du commandant Bastaing.

Louvigny comprenait mieux le problème de Corentin. Il savait que si Boris Corentin tirait sur le cordon, cela signifiait que, dans le dixième de seconde suivant, quelque part dans les sous-sols du blockhaus, Epiphanie

allait se déchiqueter. Tirer était la dernière chose à faire, il ne le savait que trop.

Devant lui, dans une grotte, en Algérie, un copain avait explosé pour avoir commis cette bêtise. Sous le choc de la balle, les deux fils de commande étaient entrés en contact et la bombe qu'il était chargé de désamorcer lui avait éclaté à la figure.

— Tire, Boris, pria Brichot dans sa gorge.

— Surtout, ne tirez pas ! supplia mentalement Louvigny.

Corentin fixait le cordon tétanisé. Il venait seulement de s'apercevoir de son existence. Fouillant dans sa mémoire tous ses souvenirs militaires pour trouver le moyen de neutraliser l'influx électrique qui dormait là, prêt à se ruer à la vitesse de la lumière vers les deux kilos d'explosifs collés à la chair d'Epiphanie.

Bastaing reculait toujours, comme dans un film au ralenti. Mais, dans son cerveau, un typhon se déchaînait. Ses pensées se télescopaient, les unes conscientes, les autres démentes sans qu'il parvienne à cloisonner pour endiguer le flot. Il passait, alternativement, par des éclairs de lucidité aussitôt balayés par des mitrailles de folie. Il se mit à parler, d'un ton haché, mélangeant tout :

— Lieutenant, un instant de patience, s'il vous plait… Un détail à régler, avant de…

Puis aussitôt :

— Salauds !… vous ne l'aurez pas vivante. C'est fini, c'est la défaite…

Il vacilla, se redressa avec effort et salua militairement en brandissant son détonateur de l'autre main :

— Vive la France, mes salauds !

Il rabaissa lentement le détonateur avec solennité. Un délire wagnérien faisait galoper dans ses rétines des images de guerre : commandos fonçant sur la mitraille, chars explosant sous les obus perforants. Blockhaus crachant des orages d'acier sur des vagues d'assaut coiffées du lourd casque allemand. Au-dessus de la fumée, dans les fracas des schrapnells et le feulement des orgues de Barbarie, une forme transparente flottait comme un drapeau. Epiphanie. Une croix gammée à la place du visage.

— Allons, Enfants de la Patrie… commença-t-il à chanter.

Il saisit la poignée du détonateur.

La voix de Corentin s'éleva derrière lui, dominant le chant.

— Commandant, dit-il, en détachant ses syllabes, j'ai vu, moi aussi.

Brichot sortit ses lunettes et les chaussa rapidement. La casemate, devant lui, devint nette comme dans une mise au point parfaite d'appareil photo.

Le commandant lui apparut, le dos tourné vers Corentin, son détonateur se balançant à bout de bras.

En face, trois mètres plus loin, le visage de Corentin était blanc. Au bord de l'évanouissement, et il y avait dans ses yeux une lueur étrange, presque affolée, comme s'il revenait de l'enfer.

Brichot nota ensuite que sa flèche était couverte de terre et de ciment.

— Ça ne sert plus à rien d'empêcher à jamais la Fille de parler, reprit Corentin, toujours au ralenti…

J'ai tout vu, les squelettes du charnier, d'abord je suis passé par-là, à plat ventre. En sortant de là, je me suis trompé de porte. Celle que j'ai d'abord poussé, croyant entrer ici, était verte…

Il montra le détonateur.

— Lâchez ça, commandant. Un officier français n'est pas un assassin.

Bastaing sursauta et il bomba le torse.

En lui, le calme plat avait brutalement succédé au typhon. Une plage de conscience contre laquelle la folie pesait de toutes ses forces. Mais qui résistait. Pour l'instant. Le dernier sursaut de son intelligence avant l'éruption de la démence absolue.

— Monsieur Corentin, prononça-t-il d'une voix étouffée, ne dites rien. À personne. Jurez-le-moi. Et je ferai ce que vous me demandez.

— Je vous le jure, dit Corentin.

Bastaing se pencha et repoussa son détonateur du pied. En se relevant, il se pressait les tempes avec les poings. Essayant de rester lucide. Encore un moment, il le fallait. Après…

Corentin s'approcha de lui et lui prit le bras. Il parut à Brichot que ce n'était pas le geste d'un flic qui arrête un coupable, mais celui d'un être humain à un autre être humain dans le malheur.

— Brichot ? Louvigny ? dit Corentin par-dessus son épaule, laissez-moi entrer seul dans les galeries avec le commandant.

Les autres se figèrent, stupéfaits.

— Mais… tenta Brichot.

Corentin serra les dents.

— Tirez-vous, bon sang.

Il disparut derrière Bastaing dans la galerie.

*

* *

Bastaing s'était arrêté devant la porte verte, le dos appuyé contre elle, il haletait : derrière la porte, des grognements assourdis montaient, cadencés avec des bruits de chaîne.

— Il faut que je le calme, dit Bastaing avec effort. N'entrez pas. Moi seul vais m'en occuper.

Il avait vieilli de quinze ans, voûté, blanc lui aussi, avec de surprenants cernes violacés en quelques minutes sous les yeux.

Corentin secoua la tête :

— Non, commandant, je vous comprends. Je vous plains. Mais il faut d'abord aller délivrer Epiphanie. Où est-elle ? Venez.

Inquiet, il guettait Bastaing. La folie, il le sentait, n'attendait qu'une étincelle pour se ruer. Il fallait absolument que Bastaing délivre Epiphanie avant. Sans doute, lui, Corentin, la trouverait sans peine, en suivant le cordon électrique. Mais si Bastaing avait installé un autre système de déclenchement, par précaution ? Si la porte du cachot d'Epiphanie était piégée pour plus de sûreté ?

Bastaing se tordit les poings. Un nuage de lassitude voila son regard :

— Par ici.

— Venez, vite, jeta Corentin en frissonnant.

*

* *

Lovée contre Corentin qui lui massait doucement le flanc, Epiphanie n'arrivait pas à contrôler ses claquements de dents.

Devant eux, Bastaing rangeait méthodiquement sa dynamite. Avec des gestes posés de professionnel.

— Un magasin à poudre, commenta-t-il en se relevant, doit être impeccablement rangé, n'est-ce pas ?

Il sourit fièrement et, tout de suite après grimaça, comme poignardé par des élancements internes. Une nouvelle plage de lucidité…

— Epiphanie, dit-il, jure, toi aussi, de ne rien dire. Par pitié.

Elle jura en se collant encore plus contre Corentin.

Bastaing soupira, redevenu de plus en plus lucide. Le chant du cygne de son intelligence avant la plongée finale.

— On est toujours victime de ses erreurs, Monsieur Corentin. Il y a des mois que je repousse mon projet de cette ouverture par laquelle vous êtes entré… Je la croyais pourtant invisible derrière ces buissons. Mais il est vrai que vous vous êtes procuré les plans. Vous êtes intelligent, Monsieur Corentin. Vous auriez fait un bon officier.

— Je l'ai été, fit doucement Corentin.

Bastaing se passa la main sur le front :

— Ah oui, c'est vrai, j'oubliais. Cela me rend d'ailleurs encore plus impardonnable. Après votre première visite, j'aurais dû faire ce travail. C'est évident.

Il sourit tristement.

— Au fond, c'est moi qui ne suis pas un très bon officier.

Il tiqua, bouleversé :

— D'autres me l'ont dit, il y a treize ans.

Corentin leva la tête vers l'escalier :

— Commandant ? dit-il. Vous ne pouvez pas continuer cette existence de paria. Vous n'êtes pas responsable de votre drame. Revenez au sein de la société. Elle vous aidera. Je vous promets de m'en charger. J'ai des appuis et des relations. Tout se passera pour le mieux. Vous avez le droit de vivre, vous, comme un homme libre.

Bastaing ne bougeait pas, les yeux perdus dans un rêve.

— Acceptez que je vous aide, insista Corentin. Je vous le demande parce que, malgré tout, j'ai de l'estime pour vous.

. Bastaing remua la tête de droite à gauche comme un automate.

— Je vous remercie, Monsieur, mais cette société dont vous me parlez je n'en veux pas. Je ne suis pas de votre monde. La France, pour moi, c'est autre chose que cet hexagone replié sur lui-même. Adieu, Monsieur, j'ai des responsabilités à assumer.

Il figea le balancement de sa tête du côté d'Epiphanie.

— Pardonne-moi, dit-il avec dignité. Tu as compris, je pense, pourquoi je t'ai fait venir…

Il sourit faiblement.

— L'argent est toujours dans ta chambre.

La tête de l'automate vira vers Corentin. Claquement de talons. Bastaing saluait militairement.

— Adieu, Monsieur.

Avant que Corentin ait pu réagir, Bastaing s'engouffra dans l'escalier et disparut.

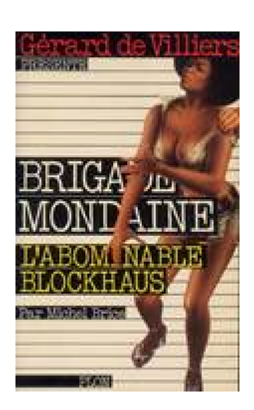
Avec sa lampe torche, les laissant dans le noir.

Corentin lâcha Epiphanie si vivement qu'il lui griffa la hanche au passage.

— Remonte trouver Louvigny, cria-t-il. Vite. Il va se passer un malheur.

Il chercha son briquet et l'alluma. Ils s'engagèrent en tâtonnant dans l'escalier.

CHAPITRE XVII



Epiphanie s'avança vers Louvigny, les deux mains tendues en avant serrées sur la liasse de billets, une lueur démente dans le regard. Tremblant de tous ses membres, sidéré, il contempla les billets.

— Tiens, cria-t-elle avec un rire de folle, prends.

Puis elle éparpilla les billets en l'air, resta immobile, tourna les yeux soudain révulsés.

Il la reçut dans ses bras.

Alors seulement, elle éclata en sanglots hystériques, secouée de tout son corps.

Brichot détourna pudiquement les yeux, cherchant de quoi vêtir Epiphanie. Il vit son manteau, toujours suspendu au mur. Il alla le chercher, essaya de lui poser sur les épaules, mais elle tremblait trop.

— Mettez ça, insista-t-il timidement.

Epiphanie sembla enfin s'apercevoir de sa présence, le regarda à travers ses larmes, effarée, encore terrorisée, elle secoua la tête.

— Vous êtes gentil. Mais je suis bien comme ça. On crève de chaud ici.

Brichot rougit jusqu'aux oreilles.

Paul, qui haletait de terreur depuis une demi-heure, essayait de maîtriser le tremblement de ses mains. Louvigny se précipita pour le traîner à l'écart.

— Donnez-moi une bière, dit Epiphanie à Brichot, j'ai une de ces soifs !

La porte verte était entrebâillée. Corentin hésita et, à la volonté, il l'ouvrit.

Bastaing le regarda, pas surpris de son arrivée.

— Vous n'allez pas… murmura Corentin.

Bastaing tenait à la main une grenade. Une défensive, celles qui font le plus de dégâts. Celles qu'on balançait dans les grottes en Algérie, en se bouchant les oreilles avant d'entrer, mitraillette au poing dans la fumée.

— Si, fit Bastaing d'un ton uni. Vous feriez mieux de remonter là-haut. C'est plus prudent.

— Non, insista Corentin, la main tendue. Ne faites pas ça, venez, on va soigner votre fils.

Il luttait pour ne pas tourner la tête du côté du fils, enchaîné au mur à sa gauche par un collier de métal.

Ce fut plus fort que lui. Il regarda encore, fasciné. La nuque prise dans un étau qui progressait peu à peu le long de sa colonne vertébrale.

Un homme, 35 ans sans doute, comme lui.

Un monstre.

Ce qu'il fallait bien appeler le visage était rond, sans une ride, le nez aplati et relevé, narines ouvertes, comme si un crochet invisible tirait vers le haut sur chacune d'elle, les yeux bridés, très écartés louchaient, révulsés sous les paupières graisseuses.

Au coin de chaque œil, un repli cutané apparaissait, en dedans. Comme une troisième paupière.

L'iris était bleu, strié sur une partie de son pourtour de points blancs.

Un regard de singe, mais de singe spécialement idiot, hébété, tournoyant.

Entre les lèvres lourdement lippues, surmontées d'une moustache mal rasée, avec des coupures dans la chair, les dents étaient jaunes, épaisses mais pointues. Des restes de nourriture collaient aux commissures.

Le plus atroce, peut-être, plus encore que le visage, c'était le corps.

Le fils de Bastaing était nu.

Un torse d'orang-outang.

Sur des jambes torses, effroyablement poilues et musclées, des bras ridiculement courts avec des mains carrées tordues au bout.

Corentin remarqua deux détails qu'il n'avait pas vus tout à l'heure.

Les doigts d'abord. Le monstre se rongeait les ongles littéralement jusqu'à la racine. Les extrémités étaient spatulées, retournées, les unes couvertes de croûtes, les autres sanguinolentes.

Puis le sexe.

Un sexe de cheval. Immense, rouge, le gland à demi dégagé de son prépuce. Il descendait jusqu'au tiers des cuisses et se balançait comme un pendule tandis que le monstre se déhanchait mécaniquement d'une jambe sur l'autre.

Corentin détourna la tête avec effort. Luttant pour ne pas essuyer ses paumes contre ses reins.

Il parcourut la pièce, éclairée cette fois par le plafonnier. C'était proprement tenu, et le lit de camp, sous l'anneau auquel était rivée la chaîne de trois mètres retenue au collier par un cadenas, avait une couverture en patchwork, un oreiller épais, les draps étaient blancs. Impeccables.

Mais par terre, au pied du lit, il y avait des déjections, partout.

Le monstre recommença à grogner, accentuant son dandinement.

Haletant, comme essoufflé.

— Tais-toi ! grinça Bastaing avec un découragement infini dans la voix.

Le monstre s'arrêta, rentrant la tête dans les épaules.

Son père se recula d'un mètre. Il venait de surprendre le regard de Corentin : celui-ci calculait la distance pour bondir sur la grenade.

— Pas de bêtises, Monsieur Corentin, fit Bastaing chez qui sa décision de mourir provoquait une prolongation ultime de lucidité. Vous savez combien de temps dure le mécanisme, une fois la grenade dégoupillée ?

— Cinq secondes, murmura Corentin, les yeux rivés sur la goupille passée autour de l'index de l'officier.

Bastaing esquissa un sourire épuisé.

— Je suppose que vous n'avez aucune raison de vouloir mourir, vous ?

Corentin baissa les yeux.

— Vous savez ce que c'est au juste, Monsieur le policier, un enfant mongolien ? reprit l'officier, une fantaisie de la nature. Trois chromosomes

numéro 21 au lieu de deux.

C'est tout. Et ça suffit pour fabriquer ça.

Sa main libre désignait le monstre.

— Fréquence de risque, reprit-il comme s'il récitait un cours : de l'ordre de 1 pour 650 ou 700 naissances. L'anomalie chromosomique la plus répandue, soit dit en passant, je vous fais grâce des autres, ce n'est pas notre sujet.

Espérance de vie du mongolien : pas plus de quarante ans.

Celui-ci en a trente-sept. Il est au bout du rouleau.

En plus, c'est un cas de mongolisme accentué, assez rare. Il n'a même pas pu apprendre à parler. Il ne m'a guère donné plus de dix fois le plaisir de le voir rire.

Corentin écoutait, profondément ému, sans intervenir. Dans l'espoir que Bastaing, à force de parler, reviendrait tout à fait à la raison.

— Vous savez, reprit l'officier, j'ai épousé une femme trop âgée. J'avais vingt-quatre ans et elle quarante. À cet âge, chez une femme, des troubles internes sont toujours possibles dans le mécanisme de l'ovulation.

Il suffit que le spermatozoïde féconde un œuf vieilli. Et voilà ce que ça donne…

Il s'essuya le front avec la manche de son battle-dress.

— Celui-ci a tué sa mère en naissant. J'ai tout essayé pour le faire soigner. J'avais de l'argent. Oh, pas ma solde. Ma femme était riche.

Il se tut :

— C'est pour ça que je l'ai épousée. J'ai été cruellement puni.

Il y a un an, le médecin-chef de l'institution où mon fils était traité m'a demandé de venir le trouver. Il ne voulait plus de mon fils. Trop méchant. Il semait la panique dans le personnel. Une nuit, il avait surgi dans une chambre d'infirmières et il en avait sauvagement violé une.

Plus le mongolisme est accentué, plus les désirs sexuels sont impérieux.

Corentin frémit en pensant à ce qu'avait dû subir Epiphanie.

— J'ai prospecté dans d'autres institutions, poursuivit Bastaing de la même voix de somnambule. En vain. Chaque fois que les médecins voyaient le dossier de mon fils, ils se rétractaient, horrifiés.

Alors, j'ai fini par acheter ce blockhaus.

Et il a bien fallu que je cherche un moyen pour assouvir les désirs de mon fils. Sinon, il aboie toute la nuit.

Il frémit :

— Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est…

— Epiphanie a été la première ? interrogea doucement Corentin.

Bastaing secoua la tête.

— Non. Avant elle, trois autres prostituées sont venues ici.

Sans jamais vouloir revenir après ; malgré les sommes que je leur offrais.

— Elles savaient avec qui ?… fit Corentin sans pouvoir achever sa question.

— Évidemment non. Epiphanie a été la première à se montrer trop curieuse.

Corentin tendit la main :

— Donnez-moi la grenade, commandant. Venez. Je vous jure de trouver une institution qui prendra votre fils.

Bastaing se cabra. À côté de lui, le monstre soufflait, à un rythme anormal.

— Non. Personne ne veut de lui. Comme la France ne veut pas de moi. Parce que j'ai voulu défendre l'Algérie, parcelle du sol français.

C'est fini. De toute façon, mon fils n'en a plus pour longtemps à vivre. Déjà les premiers signes sont là. Écoutez cette respiration sifflante et précipitée, le cœur, le gros problème des mongoliens, c'est le cœur. Je suis devenu calé comme un médecin sur la question : un tiers des mongoliens naissent avec une malformation cardiaque. Chez celui-ci, ça y est, le cœur est épuisé, il va y passer de toute façon, je vous le dis.

Il se voûta encore :

— Oh, ça se soigne le mongolisme, paraît-il. En Suisse, à la clinique « La Prairie » à Clarens, un docteur Walter Michel affirme traiter les mongoliens en leur injectant des cellules fraîches d'animaux..

En France, le professeur Jérôme Lejeune assure de son côté que les mongoliens consomment en excès une certaine vitamine, la pyridoxine et qu'il faut leur en prescrire à haute dose.

Un de ses collaborateurs, le Dr Pierre Marie Sinet a même décelé chez les mongoliens l'excès d'activité d'une enzyme « superactive » qui

déréglerait la mécanique chimique dans leur organisme.

Il espère trouver la guérison dans cette voie.

— Vous le voyez, tenta Corentin. Il ne faut pas désespérer.

Bastaing haussa les épaules.

— Il est trop vieux, je vous dis. Et son cœur est épuisé comme celui d'un vieillard. Quand je le sors, la nuit, relié à moi par des menottes, il fatigue au bout de trois cents mètres.

Les petits yeux gris-vert cillèrent :

— De toute façon, je suis pratiquement ruiné.

Il tira les pans de son battle-dress sous son ceinturon, et se regarda de bas en haut, vérifiant sa tenue.

— Adieu, Monsieur, dit-il sans se retourner.

Vous trouverez tous mes papiers dans la cantine de ma chambre, quinze mètres à droite. Tout est prévu. Obsèques et le reste. Puisque vous avez la bonté de vouloir m'aider, je ne vous demande qu'une chose : veillez à ce que mes volontés soient respectées : je veux que le produit de la vente du blockhaus soit utilisé à la création d'une association pour défendre la mémoire du lieutenant Roger Degueldre. Vous me le promettez.

Corentin secoua la tête, impuissant.

— Je vous le promets, commandant.

Bastaing leva sa grenade et, se rapprochant de son fils, l'enlaça par un bras et glissa la grenade entre leurs deux torses, le monstre rit, sortant une langue épaisse et cornée.

— Je crois qu'il suffira de fermer la porte pour que je ne fasse pas trop de dégâts, reprit Bastaing, figé. Prenez ma lampe torche, Monsieur Corentin, et partez vite. Je compte jusqu'à trente avant de dégoupiller.

Brusquement, ses yeux se révulsèrent. Ça y était. La folie se ruait de nouveau sur son cerveau :

— Vive la France ! commença-t-il, en dégoupillant sa grenade d'un geste sec.

Corentin fonça.

L'explosion ne fit qu'un bruit sourd, que personne sûrement n'entendit dans la campagne. Au moment même où Corentin surgit dans la grande

salle, la porte d'entrée vibra un peu sur ses gonds. Un souffle d'air fit voleter les rideaux et s'envoler le plan du blockhaus.

Ce fut tout. La chambre était à vingt mètres sous terre.

— Le malheureux… murmura Epiphanie. Ce n'était pas un monstre, lui.

Louvigny ramassa les billets et les posa sur la table.

— On laisse ce fric, fit-il.

Epiphanie fit oui de la tête, regardant les billets comme s'ils brûlaient.

Louvigny tendit l'argent à Corentin.

— Tenez. C'est à vous de vous en charger.

Il s'arrêta et, les lèvres tremblantes :

— Merci, mon lieutenant.

Mais Corentin ne l'écoutait pas :

— Regarde, Paul, s'écria-t-il. Il est évanoui. Ça se voit. Occupe-toi de lui, vite. Un patron ça a des devoirs envers son employé.

Il sourit.

— Surtout quand on lui demande un extra.

Brichot mordit sa moustache.

— Boris, dit-il d'une voix blanche. On est dans de beaux draps…

Corentin se massa l'oreille.

— C'est peu dire. Allez, on va au commissariat de Thionville.

Il rêva, douloureusement.

— Et de là-bas, il va falloir appeler la Maison[18]. Baba va nous passer un de ces savons, je préfère ne pas y penser.

Corentin, histoire de s'occuper les mains, essuyait les verres derrière le comptoir de la Taverne avec Paul, tout à fait rétabli.

Distraitement, la tête à des kilomètres de ce que faisaient les mains.

L'explosion de la grenade n'avait pas trop abîmé les corps du commandant Bastaing et de son fils. Mais ils étaient morts sur le coup tous les deux, criblés d'éclats. On les avait retrouvés, dans la fumée assis l'un contre l'autre par terre, appuyés de biais à ce qui restait du lit. Les têtes reposaient chacune sur l'épaule d'en face, accolées. Exactement comme deux des squelettes de 40 à côté desquels Corentin avait rampé dans les

sous-sols. La chaîne, restée intacte paraissait les retenir tous les deux au mur.

Dans la chambre de Bastaing, décorée de fanions, d'armes artistement disposées aux murs et de photographies de bordjs sahariens et de fortins d'Indochine et d'Algérie, les papiers de l'officier étaient bien dans leur cantine métallique, rangés au cordeau. Parfaits dans les moindres détails.

Corentin grimaça. Se rappelant l'accueil du commissaire de Thionville. Le policier était au bord de l'apoplexie quand Corentin s'était tu.

— Je vous le ferai payer cher, faites-moi confiance, avait-il grommelé.

Et pour commencer, votre Louvigny va avoir de mes nouvelles. Metz va s'occuper de lui. On va le faire déménager.

Le plus dur, pourtant, restait à subir. Corentin n'avait eu que Dumont son supérieur direct au bout du fil, à Paris : Charlie Badolini n'était pas là.

Parti rue Cognacq-Jay, dans les studios de l'ORTF, défendre les couleurs de la Brigade Mondaine dans un débat donné à l'issue d'un film sur la prostitution.

Un détail qui n'allait pas arranger son humeur, loin de là, quand il allait apprendre à son retour.

Une main chaude sur son poignet tira Corentin de son cauchemar. Epiphanie lui souriait. Vêtue en Alsacienne, les seins débordant, comme avant. Peut-être juste un peu pâle. C'était samedi, soirée de pointe et elle avait tenu absolument à reprendre le travail. Ça s'annonçait nombreux, d'ailleurs, toute la Moselle avait paru apprendre son retour : salle comble.

— Ça va ? dit-elle.

— On fait aller, soupira-t-il.

Elle s'en alla, dansante, entre les tables.

Corentin jeta un coup d'œil dans l'arrière-salle. Attablés à l'écart, Louvigny et Brichot tapaient le carton. Le hareng s'était mis dans la tête d'apprendre la belote au flic. Stupéfait quand il avait appris que Brichot ne connaissait rien aux cartes.

— Barman ? interrogea une voix d'homme, jeune et bien timbrée.

Corentin chercha Paul de biais.

Paul n'était plus derrière le bar.

On s'adressait donc à lui.

— Oui, Monsieur ? fit Corentin, qu'est-ce que je vous sers ?

Un homme de vingt-cinq ans était debout, de l'autre côté du zinc, grand, très élégant dans son col roulé sortant d'une veste sport de bonne coupe, cheveux courts, sans trop, à la mode. Fine moustache bien taillée, l'œil vif. Les poignets robustes. Très beau garçon.

— Un Ricard, dit-il, et se penchant :

— Où est ma femme ?

— Votre femme ? fit Corentin interloqué.

L'autre fronça les sourcils, étonné :

— Bien sûr, vous ne savez pas, vous êtes nouveau. Je suis le mari de Charlotte.

Corentin prit une aspiration.

— Ah oui, c'est vous, le mari ? lança-t-il involontairement. Eh bien, elle sert à table, Monsieur, si vous voulez l'attendre. Je ne crois pas qu'elle en ait pour longtemps.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Corentin rentra imperceptiblement le cou.

— Rien, simplement, je suis surpris.

Le mari de Charlotte fit sonner le pied de son verre sur le zinc.

— Et de quoi, barman ? fit-il avec une pointe d'agacement dans la voix.

Corentin lutta pour ne pas lui éclater de rire au nez. Il lui avoua sa vraie pensée.

— Charlotte ne vous avait pas dit que vous ressembliez à une vedette de cinéma, Monsieur ? c'est tout ce que je voulais dire.

L'autre se rengorgea légèrement et passa l'éponge, généreux. Mais il ne quitta pas Corentin des yeux avant une bonne minute.

Celui-ci faisait semblant de s'absorber dans sa tâche.

Un porte-jarretelles noir passait et repassait dans le reflet de ses verres.

Avec quelques confidences intimes en bruit de fond.

Charlotte surgit de l'arrière salle en coup de vent :

— Mon lieutenant ! cria-t-elle.

Elle stoppa net dans son élan. Interdite. Et se jeta dans les bras de son mari :

— Robert ! Je te croyais au dîner de ton syndicat.

« Il a décidément beaucoup de dîners, ce Monsieur », pensa Corentin en piquant du nez vers ses verres.

— Il a sauté au dernier moment, expliqua Robert. Alors, je suis revenu.

Charlotte coula un regard candide en direction de Corentin que le mot « sauté » avait fait frissonner.

— Monsieur Corentin, dit-elle, un ami de Marcel, et voici, Robert, mon mari.

— Vous n'êtes pas le barman ? s'exclama le mari, un peu rouge.

Corentin sourit modestement.

— Je rends service. C'est ma semaine de bonté.

Charlotte se tapa sur le front :

— Je n'ai pas de tête ! Mon lieutenant on vous appelle de Paris au téléphone.

La ceinture de Corentin lui parut brusquement trop large pour son tour de taille.

— Merci, fit-il faiblement, j'y vais.

Une quinte de toux, à l'autre bout du fil lui apporta une double information avant même d'entendre parler. C'était le chef de la Brigade Mondaine et il avait recommencé à fumer.

— Corentin, articula la voix de basse du commissaire Divisionnaire Charlie Badolini, vous savez ce que ça peut vous coûter, votre petit jeu ?

— Heu, fit Corentin en se passant la main sur la pomme d'Adam.

— La révocation, tout simplement. Dumont, m'a tout raconté. Bravo ! Certains policiers l'ont été pour moins que cela. Résumons, voulez-vous ? Vous étiez en congé et non pas en service. Votre compétence ne dépasse pas les limites des départements de la couronne parisienne. Or, sans être en possession d'une commission rogatoire, ou d'instructions officielles, sans même avoir averti les autorités locales, vous vous êtes livré à des opérations judiciaires, de votre propre chef ! Le résultat, c'est qu'il y a deux morts, dans un blockhaus, à la suite de votre intervention inopportune et injustifiée. Corentin, l'as de la Brigade Mondaine, vous avez gagné le gros lot ! Chapeau !

— Mais, monsieur le Divisionnaire, laissez-moi vous expliquer.

— Ça suffit. Je connais votre histoire. Dumont me l'a expliquée. L'officier qui a eu la vie sauvée par un malfrat et veut lui retrouver une femme disparue… Mais oui ! Il n'y a que vous pour faire cela et compromettre toute la P.J. Heureusement encore que le Parquet n'est pas au courant !

— Permettez-moi de placer un mot, Monsieur le Divisionnaire. Oui, il y a deux cadavres dans un blockhaus. L'un est celui d'un ancien commandant, condamné pour appartenance à l'O.A.S. qui y vivait en reclus, avec son fils, un monstre mongolien. C'est pour lui donner une femme qu'il avait enlevé et séquestré la copine de Louvigny, celui qui m'a sauvé la vie, au cours de la guerre d'Algérie. Lorsqu'il s'est vu découvert, le vieux fou s'est fait sauter avec son rejeton alors que l'on a délivré la fille. Bien sûr, il y a eu séquestration, violences, menaces de mort. Mais le coupable s'est suicidé. Donc il n'y a plus de recours pénal possible. L'action publique est éteinte, définitivement.

Donc, l'affaire est close et peut être étouffée si vous le désirez, Monsieur le Divisionnaire.

— Qui est au courant de votre histoire, à part la fille, votre copain le julot, Brichot et le commissaire de Metz ?

— La fille et mon copain, j'en fais mon affaire. Pour Brichot, pas de problème. L'os, c'est le Patron de Metz. Il est furax. Mais il est jeune et n'est pas encore Commissaire Principal. Or, vous qui êtes Divisionnaire et Chef d'une grande Brigade de la Direction de la P.J., vous pourriez lui téléphoner et là je vous fais confiance. Vous avez assez d'autorité et de prestige pour lui imposer le silence, dans l'intérêt général, en le déchargeant de toute responsabilité dans cette affaire ultra confidentielle.

— Ah oui ! Vous croyez que c'est aussi facile que ça ?

— Oh, monsieur le Divisionnaire, vous avez solutionné des affaires encore plus délicates, ajouta Corentin, avec un soupçon de flatterie dans la voix.

Il savait jusqu'où il pouvait aller avec le Chef de la Brigade Mondaine. Il comptait sur son pouvoir de persuasion et percevait déjà une certaine hésitation chez son correspondant. L'idée lancée poursuivait son cheminement et donnait déjà un résultat puisque le ton de Badolini faiblissait :

— Hum ! Je vais voir, Corentin !

Le t-shirt de Corentin, sous sa chemise, commença à pomper.

— Et pour Brichot, insista Charlie Badolini, même tabac.

Alors, qu'avez-vous à me dire pour vous justifier ?

— Rien de plus que ce que je vous ai dit. Monsieur le Divisionnaire.

Une nouvelle quinte de toux déchira l'écouteur :

— Corentin, reprit Badolini je voudrais vous dire trois choses.

« Un : si vous recommencez, je vous fais muter à Thionville.

Le caleçon de Corentin commença à éponger à son tour, tandis que le visage blêmi de vexation du commissaire de Thionville s'imprimait dans la peinture de la cabine téléphonique.

— Deux, poursuivit le Patron de la Brigade Mondaine, il est bien entendu que toute cette histoire restera entre nous, Dumont, Brichot et moi et le commissaire de Metz à qui je vais téléphoner.

« Bref je passe l'éponge.

— Merci, Patron, fit dignement Corentin.

— Pas de quoi, grinça Badolini.

Puis changeant brusquement de ton :

— Trois : Corentin, vous êtes un sacré farceur. Mais entre nous deux, hein, ne le répétez à personne, mais laissez-moi vous dire que vous vous êtes démerdé comme un chef. Bravo.

« Et maintenant, reposez-vous, et pour de vrai. Je compte sur vous lundi matin, à neuf heures pile au bureau.

Corentin vida deux scotches en regagnant le bar.

Charlotte s'approcha. Son mari était passé à table.

— Alors ? fit-elle, avide. Comment tu le trouves, Robert ?

Corentin dit le fond de sa pensée, et puis, hésitant :

— Je vois que tu ne lui as rien dit sur nous, sinon il m'aurait sauté dessus en apprenant qui j'étais.

— Non, je ne lui ai rien dit, dit Charlotte, en riant.

Elle se mordit la lèvre.

— Pas encore…

— Tu es folle ! s'exclama Corentin en vérifiant vivement que le représentant ne pouvait pas les voir de l'arrière-salle.

— Je lui dirai ce soir, insista Charlotte, butée.

Corentin hocha la tête :

— Tu sais ce qui t'attend.

Elle rit :

— Et alors, il faut bien commencer un jour ou l'autre.

— Aïe ! pensa Corentin qui voyait un affrontement matinal en perspective.

Charlotte parut le deviner :

— Ne t'inquiète pas pour toi. On a parlé hier soir tous les deux.

— Tu viens de me dire le contraire ! jeta Corentin, interloqué.

— Pas du tout, lieutenant, je veux parler d'autre chose.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et, à son oreille :

— Robert a fini par accepter ce que je lui demande depuis des mois : je vais travailler pour lui.

On a fixé le délai : cinq ans, le temps de mettre à gauche pour acheter une maison.

Corentin se pétrifia.

— Tu veux dire : travailler… comme Epiphanie ?

— Oui, ça prend de l'extension ici, tu sais. Deux serveuses montantes, ça ne sera pas de trop.

— Marcel est d'accord ? dit Corentin, soufflé.

— Tu parles. Il est ravi.

Elle repartit, sautillante, rectifiant au passage le nœud dans les cheveux d'Epiphanie qui redescendait de l'étage un gros billet crânement glissé dans son décolleté.

Epiphanie s'approcha à son tour.

— Pour toi, lieutenant, ce sera gratuit. Quand tu voudras après le coup de feu.

Il eut un geste évasif.

— Tu es fatiguée. On verra ça demain, dit-il tendrement.

Louvigny remontait de la cave. Il rabattit pesamment les panneaux de bois masquant l'escalier.

— Qu’est-ce que tu vas faire, à présent ? interrogea Corentin qui songeait aux paroles du commissaire de Thionville.

Louvigny s’essuya les mains au torchon de Corentin.

— Je vois à quoi tu penses. T’inquiètes. Ils ont trop besoin de ma boîte dans le coin. Ne serait-ce qu’à cause des casernes. S’ils m’obligent à fermer, dix régiments descendent dans la rue.

Il sourit.

— De toute façon, vous m’avez retrouvé Epiphanie, c’est l’essentiel, non ?

*

* *

— Tu prends aussi Charlotte à ce que j’apprends ? interrogea Corentin distraitement.

— Ah ? Elle vous a mis au courant, si je m’attendais à celle-là…

— On est intimes, tu sais.

Louvigny regarda Corentin, médusé :

— Ça lieutenant, vous l’avez eue vous ? Chapeau.

Du coup, il arracha son sparadrap. Sans trop de conséquences. Dessous, c’était cicatrisé.

— Venez, dit-il, je vous paie un alcool, et si vous dites non, vous n’êtes plus mon ami.

*

* *

Epiphanie entra en coup de vent très tard.

— Console-moi, dit-elle, avec son accent zézayant, en se débarrassant de ses outils de travail. J’ai besoin d’être aimée par un homme.

Il fit en sorte qu’elle se sente comblée aussi du côté cœur.

— Et toi, protesta-t-elle en faisant peser sur son front sa coiffure afro.

Il sourit, princier.

— Va dormir chez toi. Il n'y a pas de loi pour obliger à donner du plaisir quand on en a eu.

Vers quatre heures du matin, Boris Corentin fut tiré du sommeil par des cris sourds de l'autre côté de la cloison.

La chambre de Charlotte.

Il distingua très nettement dans les intervalles entre les cris, sans aucun doute étouffés dans l'oreiller, des sifflements. Un sifflement, un cri… et ainsi de suite.

Ça dura cinq bonnes minutes, puis le silence revint.

Pas pour très longtemps.

Soudain, une explosion de râles de bonheur se déclencha. Émis par une voix de femme.

Corentin sourit dans le noir et se retourna de l'autre côté. Il se rendormit aussitôt, rassuré.

À côté, tout allait pour le mieux dans le jeune ménage moderne.

FIN

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 30-03-1979.

1803-5 – N°d'Éditeur 10154, 3e trimestre 1975.

---

[1] Argot pour proxénète.

[2] Aujourd’hui encore, aux Antilles comme en Afrique, les prénoms sont pris sur le calendrier au jour de la naissance. C’est ainsi qu’il y a beaucoup d’Epiphanie » (5 janvier), de « Fêt. Nat. » (14 juillet), etc.

[3] Appelée B.S.P.C. (Brigade des Stupéfiants et du Proxénétisme) depuis le 9 juin 1975 par dérision de M. Michel Poniatowski, ministre de l’Intérieur.

[4] Le holster, ou étui suspendu sous la veste, un peu plus bas que l’aisselle a été abandonné. On ne le voit plus que dans les films. Aujourd’hui, on porte son arme dans un étui minimum, une sorte de bague de cuir que l’on engage par des passants dans sa ceinture, et qui se porte à la hanche, du côté du bras qui tire. Invisible, plus facile à extraire, le pistolet nécessite cependant, de cette façon-là, une rééducation des réflexes.

[5] Voir *les Séminaires d’amour*.

[6] Jeu de mots découvert par Frédéric Dard (San Antonio) et à la portée de tout élève en première année d’anglais.

[7] Le nom de l’œuf est Louvigny.

[8] Surnom du chef dans une équipe.

[9] « Petite goutte d’or de Piesporter ».

[10] Marcher, en argot des djebels.

[11] Régiment d’infanterie de forteresse.

[12] Groupe d’assaut.

[13] Lieutenant-colonel.

[14] Hors service. Expression souvent utilisée par les militaires.

[15] L’Inspection Générale des Services, Police des Polices, est appelée en argot policier la maison Bœuf-Carottes.

[16] Voir *Le Carrousel de la Pleine Lune.*

[17] Groupe d’assaut en allemand. Voir le début du livre.

[18] Le Quai des Orfèvres, en argot de policier.